

049 - Ne tirez pas sur le shérif

Tom West

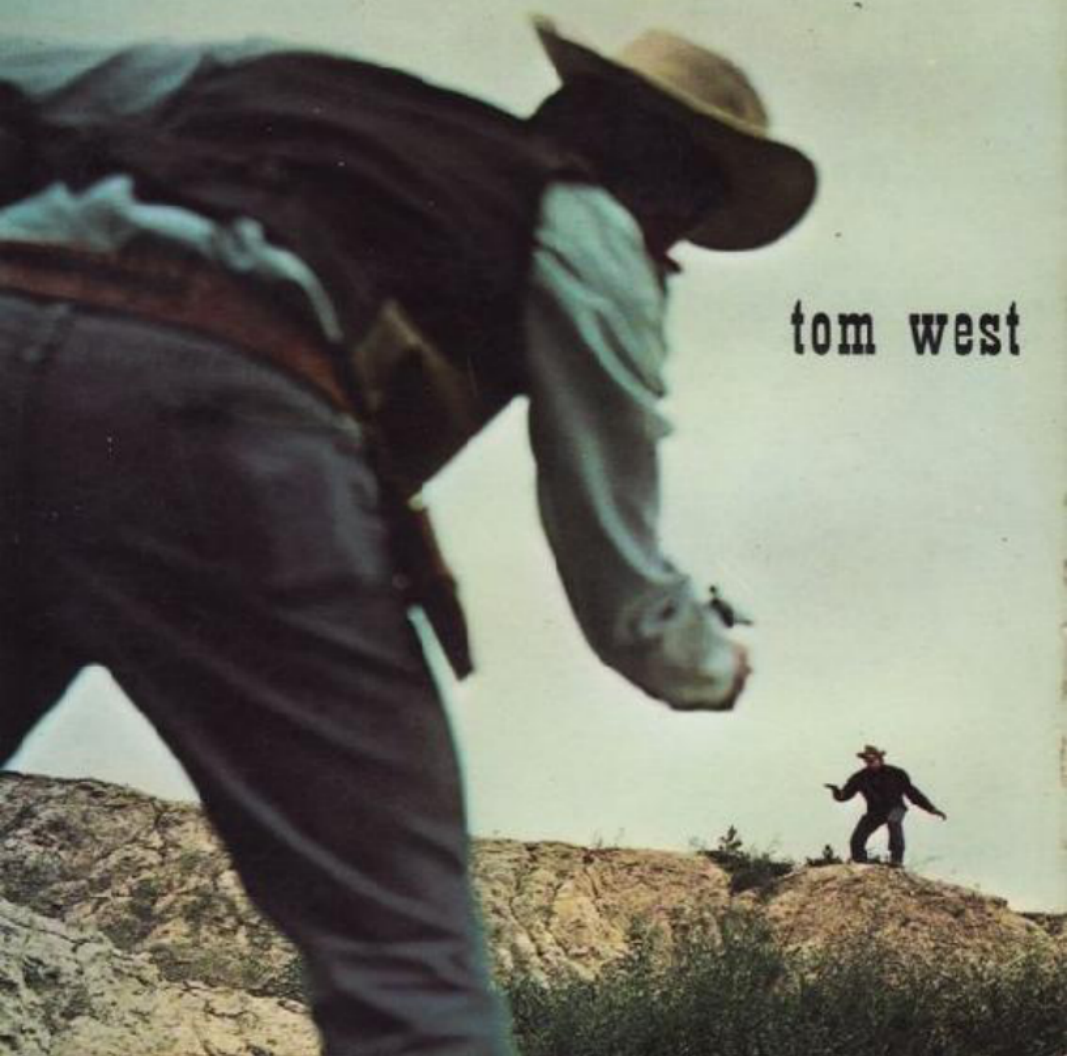
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

NE TIREZ PAS SUR LE SHERIF

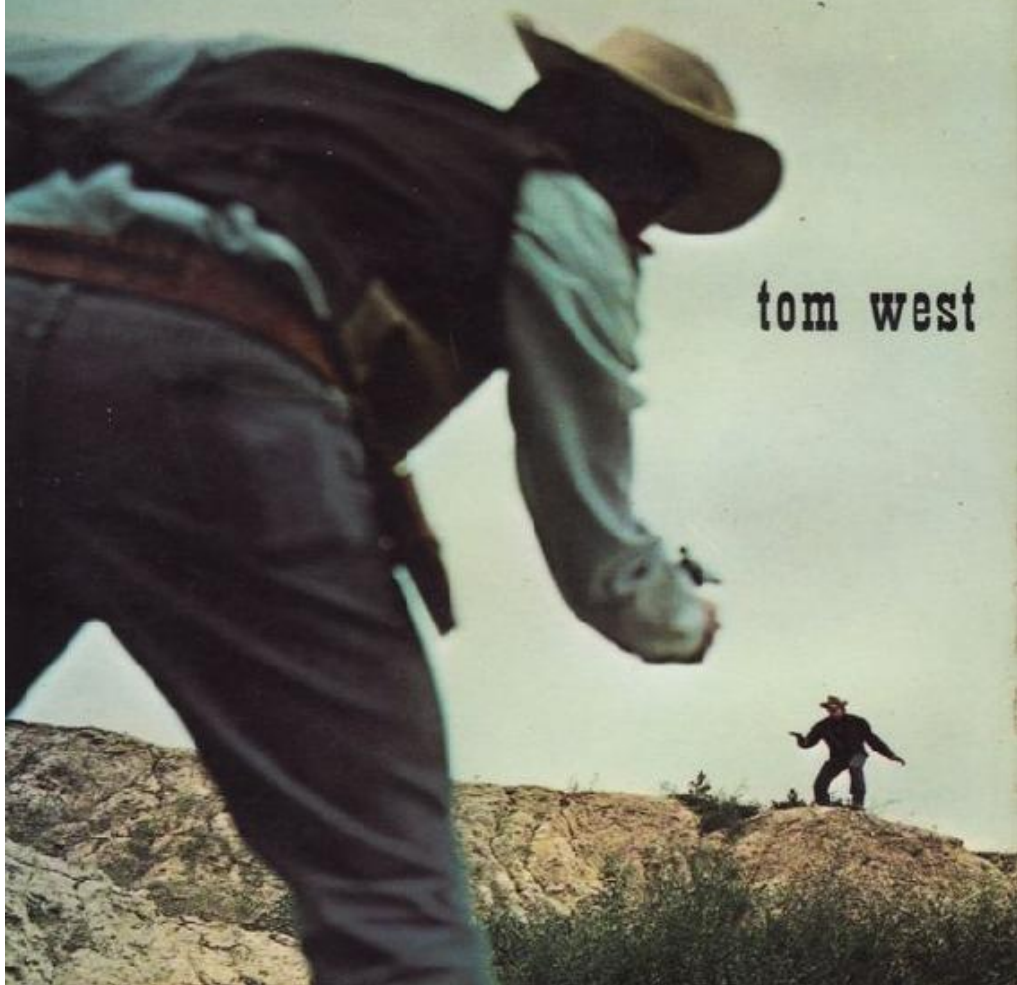
tom west



WESTERN

NE TIREZ PAS SUR LE SHERIF

tom west



TOM WEST

NE TIREZ PAS SUR LE SHÉRIF

(The Face Behind The Mask)

Traduit de l'américain par Jean-André REY

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°49

CHAPITRE PREMIER

Roy Ferguson mit pied à terre devant l'*Applejack* et jeta un regard curieux autour de lui avant de pousser les doubles portes de l'établissement. Mais Carido, petite localité de l'Arizona, ne lui semblait différer en rien des autres villes d'élevage qu'il avait pu traverser. Il apercevait, dans la demi-pénombre de la nuit approchante, quelques constructions de bois abritant des magasins, la boutique du barbier, les bardeaux grisâtres de l'écurie de louage et, un peu plus loin, l'hôtel, bâtisse de deux étages sur la façade de laquelle se balançait une enseigne perforée par des balles de revolver qui y avaient laissé plus de trous que n'en comporte une écumoire.

Au premier coup d'œil, la plupart des gens auraient sans doute classé Ferguson parmi les vulgaires aventuriers. Âgé de vingt-cinq à trente ans, de taille au-dessus de la moyenne, il était solidement bâti et bien musclé. Son visage aux traits rudes et taillé à coups de serpe, au menton carré et volontaire, était tanné et brûlé par le soleil. Cependant, l'éclat métallique de ses yeux gris aurait indiqué à un observateur plus attentif qu'il ne se trouvait pas simplement en présence d'un quelconque cow-boy de mauvaise mine mais peut-être d'un individu à qui il pouvait être dangereux de chercher querelle.

Le jeune homme pénétra dans la salle et se dirigea vers le bar, placé contre le mur du fond.

— Un verre de bourbon ! commanda-t-il au garçon en posant un pied sur la barre de cuivre qui longeait le bas du comptoir.

Tout en roulant une cigarette, il jeta un coup d'œil rapide aux autres clients et parvint à la conclusion que ce saloon ne présentait guère plus d'intérêt que la triste rue endormie dans laquelle il se trouvait. Deux hommes en bras de chemise, assis près du poêle, étaient absorbés par leur partie d'échecs, quelques cow-boys nonchalamment vautrés autour d'une table étaient en train de boire en bavardant, et, tout contre le mur, quatre joueurs étaient plongés dans une partie de poker.

Les yeux de Ferguson s'arrêtèrent sur ces derniers. Trois d'entre eux étaient des cow-boys d'allure assez louche, mais le quatrième était totalement différent. Ferguson songea qu'il n'avait encore jamais vu chez un homme une telle élégance vestimentaire. Depuis le coûteux

chapeau de couleur gris perle jusqu'aux bottes bien ajustées et manifestement faites à la main, pas un détail ne clochait. La chemise de soie était couleur cerise, le foulard bleu ciel, le large ceinturon de cuir ouvragé était flambant neuf, et la crosse du revolver qui sortait d'un luxueux étui était délicatement incrustée de nacre. Mais le visage du jeune homme, qui arborait un sourire aimable, paraissait aussi flasque qu'un œuf à la coque. Ferguson ne fut pas long à saisir qu'il y avait là trois vautours et un pigeon en train de se faire gentiment plumer.

Les portes de l'entrée grincèrent sur leurs gonds, et un homme de haute taille pénétra dans le bar. Ferguson, dont l'œil ne laissait rien échapper, aperçut tout de suite l'insigne de shérif épinglé sur la veste du nouveau venu. Le visage du policier était extrêmement bronzé, ses pommettes hautes et saillantes, ses yeux noirs profondément enfoncés, et tout laissait deviner qu'il avait du sang indien dans les veines. Il s'approcha lentement de la table de poker et se mit à observer le jeu sans mot dire.

Ferguson vida son verre, et il s'apprêtait à le faire remplir à nouveau lorsqu'une exclamation le fit soudain sursauter.

— Halte là ! avait lancé le shérif.

Ferguson tourna vivement la tête. Le silence le plus complet s'était fait dans la salle, et tous les regards étaient maintenant fixés sur les joueurs.

C'est alors que l'un des trois durs se leva d'un bond en portant la main à son revolver. C'était un homme grand et sec, avec une moustache blonde et des yeux hardis. Mais le shérif, avec une rapidité qui tenait du prodige, avait déjà tiré son 45 à crosse de noyer et en abattait le canon d'acier sur le crâne de l'homme qui s'écroula au sol comme une masse. Au même instant, un de ses camarades se leva lui aussi en tirant son arme. Le shérif, dont l'attention était toujours fixée sur l'homme qu'il venait de mettre hors de combat, se trouvait en état d'infériorité.

Roy Ferguson pivota sur lui-même en s'éloignant légèrement du comptoir. En l'espace d'un éclair, il avait tiré son arme qui, déjà, crachait le feu. La détonation se répercuta dans la salle comme un coup de tonnerre, et la balle atteignit l'homme à l'épaule droite, le faisant chanceler tandis que son arme tombait sur le plancher. Le bras pendant le long du corps, il vacilla sur ses jambes en portant sa main gauche à sa clavicule brisée. Le sang commençait à imbiber le tissu à carreaux de sa chemise et maculait de pourpre ses doigts crispés.

Le shérif s'était retourné et dévisageait Ferguson de ses yeux froids. Quant au jeune joueur de poker si élégamment vêtu, il était resté assis à sa table, la bouche grande ouverte et l'air stupéfait. Le shérif reporta alors son attention vers le blessé.

— Emmenez-le ! ordonna-t-il à son compagnon indemne.

Puis, se tournant vers le jeune élégant :

— Fichez-moi le camp, vous aussi !

Le tension décrut dans la salle, et les conversations reprirent. Quelques curieux, attirés par le coup de feu, entrèrent, précédés d'un personnage efflanqué et vêtu de guenilles dont le long visage en lame de couteau s'ornait d'une barbe hirsute qui retombait sur sa chemise de méchante cotonnade. Un vieux chapeau de feutre recouvrait en partie la tignasse embroussaillée de ses cheveux grisonnants. Sous son bras, se trouvait un gros livre noir qu'il serrait entre ses doigts crochus comme des serres, et dans ses yeux semblait couvrir une lueur de fanatisme. Il s'immobilisa près de la porte et son regard tomba sur l'homme étendu à terre, puis se porta sur le blessé qui se dirigeait vers la sortie.

— Le Livre Saint nous interdit de faire violence à quiconque, déclara-t-il d'une voix chargée de reproches. Les fous qui bravent le Seigneur périront dans les flammes de l'enfer. Si on te donne un soufflet, tends l'autre joue, et c'est ainsi que tu gagneras le salut éternel.

Mais personne ne semblait s'intéresser à lui, et la conversation était maintenant générale.

— Ne faites pas attention à ce gars, dit le serveur en s'adressant à Ferguson qui s'était rapproché du comptoir. On l'appelle l'Apôtre parce que, depuis déjà pas mal de temps, il parcourt la région en prêchant et en menaçant tout le monde de la damnation et de l'enfer. Mais, dites-moi, étranger, vous êtes drôlement habile au revolver, hein ?

Ferguson haussa les épaules tout en regardant le shérif qui était en train de pousser dehors le jeune gommeux visiblement imbibé d'alcool. Peu à peu, le calme se rétablissait dans le saloon. L'Apôtre, se rendant probablement compte qu'il prêchait dans le désert, se retira, l'air chagrin. L'homme que le shérif avait assommé était toujours allongé sur le plancher, mais il commençait à reprendre connaissance. Ferguson sirotait lentement son whisky en songeant à la bagarre qui avait soudainement éclaté. Il semblait que les trois voyous aient eu l'intention de filouter ce jeune hurluberlu, et le shérif n'avait pas perdu de temps pour intervenir. L'Arizona ne paraissait pas être tellement différent du Texas, après tout, et il fallait s'attendre à voir les choses se gâter à tout moment. Il en était là de ses pensées lorsque le représentant de la loi s'approcha de lui.

— Je crois que je vous dois bien un verre, dit-il. Je m'appelle Niles, et c'est moi qui suis chargé de maintenir l'ordre dans la région.

Ferguson fut surpris de constater qu'il avait une voix douce agrémentée d'un accent un peu traînant. Il commanda deux verres de

bourbon et reprit :

— Vous êtes de passage, ou vous êtes venu chercher du travail à Carido ?

— J'ai, en effet, un boulot urgent à accomplir, répondit le jeune homme sans se départir de son calme. Je viens du Texas pour tuer un homme.

CHAPITRE II

Le shérif bourra soigneusement le fourneau de sa pipe, frotta une allumette et tira quelques bouffées avant de s'enquérir :

— Vous avez donc envie de vous faire pendre ?

— Je crois que vous m'avez mal compris, Shérif, répondit Ferguson. Je ne suis pas un assassin. Je jouerai cartes sur tables et provoquerai loyalement ce salaud.

— Que penseriez-vous d'aller nous asseoir ? suggéra Niles. Vous pourrez ainsi, si vous le désirez, me dire en toute tranquillité de quoi il retourne.

— Avec plaisir.

Ils transportèrent leurs verres à une table voisine, le shérif se renversa contre le dossier de sa chaise et étendit ses longues jambes.

— Je vous écoute, dit-il ensuite.

Roy Ferguson s'assit en face de lui.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, commença-t-il. Mon père était shérif du comté de Wheeler, dans le Texas, et l'homme que je poursuis s'appelle Frosty Furrman. C'est un bandit qui avait fort mauvaise réputation sur les bords du Rio Grande. Le paternel a bien failli le démolir quand ce saligaud a dévalisé la banque de Marburg, qui est le chef-lieu du comté. Mais l'homme s'est échappé. Moins d'un mois plus tard, deux cow-boys découvraient le corps de mon père à peu de distance de la ville. Le pauvre vieux avait reçu une balle entre les deux omoplates, et il y avait, épinglé sur sa chemise, un papier qui portait cette inscription : « Règlement de compte. F. F. »

La voix du jeune homme se fit plus dure.

— Peu de temps après, ma mère est morte de chagrin, et il me semble que j'ai, moi aussi, un compte à régler.

— Nom d'un chien ! murmura le shérif. Connaissez-vous le signalement de ce type ?

— Non. Furrman portait toujours un masque découpé dans un morceau de toile à sac. Je sais seulement qu'il a approximativement cinq pieds neuf pouces et qu'il a commis toute une kyrielle de crimes.

— Quand cet événement s'est-il produit ?

— Il y a un peu plus de quatre ans.

— Et vous avez attendu tout ce temps pour vous mettre à la

recherche du criminel ?

— J'étais en train de purger une peine de cinq ans de prison à Huntsville, répondit Ferguson d'un air fermé, à cause d'une fusillade qui avait eu lieu à Laredo. Je dois dire que j'ai toujours été assez prompt à jouer du revolver, et c'est un peu la raison pour laquelle je ne m'entendais pas très bien avec mon père. Je n'avais pas encore seize ans lorsque j'ai quitté la maison pour me joindre à un groupe de cow-boys qui convoaient des bestiaux en direction du nord, du côté de Wichita. Et je ne suis jamais revenu à Marburg. J'ai appris toute l'histoire par les potins qui circulaient à Huntsville. J'ai su aussi que Furrman était parti pour Carido.

— Vous vous imaginez donc qu'il se trouve dans les parages, dit Niles d'un air pensif. Mais vous ignorez tout de lui, mis à part le fait qu'il mesure cinq pieds neuf pouces. Et vous comprenez bien qu'il a dû changer de nom.

— Oui. Et il peut être cow-boy, éleveur, boutiquier ou n'importe quoi.

— Comment diable voulez-vous le reconnaître ?

Le shérif esquissa un geste en direction des hommes qui se trouvaient dans la salle, et il ajouta :

— Il pourrait parfaitement se trouver ici même en ce moment.

— Mon père l'a marqué d'une balle à la joue.

— Les blessures guérissent.

— Mais laissent des cicatrices.

— Des favoris pourraient camoufler une telle cicatrice, insista le shérif. Dans notre région, quatre hommes sur cinq les portent assez longs pour cela.

— Eh bien, nous pouvons donc d'ores et déjà éliminer ceux qui ont le visage entièrement rasé, répliqua Ferguson avec un humour amer. Ce qui est certain, c'est que ce salaud est ici. Et j'ai la ferme intention de le démasquer !

— Avez-vous pensé qu'il pourrait vous repérer le premier et vous attirer, vous aussi, dans une embuscade ?

— Je suppose qu'il faut me fier à Dame Fortune.

— C'est une drôlesse bougrement capricieuse, grommela Niles en se levant. Eh bien, je vous souhaite tout de même bonne chance, vous en aurez besoin.

Puis, avant de s'éloigner, il ajouta :

— Faites un saut jusqu'à mon bureau demain. Je crois avoir une idée dont nous pourrions discuter.

— J'en serais ravi, assura Ferguson.

Il regarda le shérif se diriger vers la porte et se mit à fumer tout en observant les clients qui entraient et sortaient. Niles avait raison, songea-t-il, et il ne serait sans doute pas facile de découvrir Frosty

Furrman. Le seul indice qu'il possédât était une cicatrice, laquelle serait très probablement dissimulée sous la barbe. Il ne pouvait donc que rôder dans les parages en ouvrant les yeux et les oreilles. Carido était très éloigné de l'endroit où son père avait été assassiné, des années avaient passé, et Furrman ne pensait certainement pas que le châtiment pût encore l'atteindre. Il pouvait faire une imprudence, laisser échapper une parole compromettante un jour où il aurait un peu trop bu, peut-être même laisser apparaître sa cicatrice en se rasant, commettre une action irréfléchie qui trahirait son identité. Mais il pouvait aussi, comme le shérif l'avait dit, opérer un rapprochement entre Ferguson et sa victime, se douter du but poursuivi par le jeune homme et lui tendre un piège. Cependant, Ferguson ne réfléchissait jamais longtemps à l'avance aux éventualités qui pouvaient se présenter, et, comme il ne pouvait rien faire dans l'immédiat, il chassa rapidement ces pensées de son esprit.

Il aurait pu, moyennant un dollar, louer une chambre d'hôtel pour la nuit, mais il ne disposait pas d'une bien grosse somme, car le peu d'argent qu'il avait retiré du modeste domaine de ses parents avait été presque entièrement employé à l'achat d'un bon cheval et de l'équipement nécessaire. C'est pourquoi il alla simplement se coucher sur les coussins de cuir d'un boghei qui se trouvait dans la cour de l'écurie de louage.

Selon son habitude, il était debout dès l'aube. Personne ne se trouvant dans les environs, il fit boire son cheval. Puis, l'ayant ramené à l'écurie, il lui octroya une bonne ration d'avoine et se mit à l'étriller et à le brosser. Après quoi, il se rase, se lava à grande eau dans l'abreuvoir et s'engagea ensuite dans la rue encore déserte. Il s'arrêta dans une modeste gargote pour se restaurer de quelques galettes de maïs et d'un peu de café.

Son appétit rassasié, il retourna à l'écurie, sella son cheval et se mit en route pour se rendre au bureau du shérif. La Grand-Rue commençait à s'animer : des commerçants étaient en train de balayer devant leurs magasins, un vieux porteur d'eau découvrait les barils placés sur les trottoirs, et un garçon du saloon nettoyait les crachoirs.

Ferguson gravit les marches du tribunal et pénétra dans un grand couloir de chaque côté duquel se trouvaient des portes où se lisaient les noms des différents fonctionnaires du comté. La première à droite était celle du bureau de James Niles. Il tourna la poignée et se trouva dans une vaste salle au plafond très haut, divisée en deux par une sorte de balustrade de l'autre côté de laquelle, près de la fenêtre, le shérif était assis derrière un bureau à cylindre. Sur l'un des murs s'étaient des affiches jaunies représentant des personnes recherchées. Dans un râtelier était rangés des fusils à canon scié, et, dans un coin, était posée une couverture roulée. Sur une tablette, près du bureau,

étaient éparpillés d'autres avis de recherches, apparemment plus récents, qu'un homme était en train de classer. Un gros lourdaud d'adjoint aux traits bovins et aux yeux méfiants balayait le parquet. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, le shérif leva la tête.

— Comment allez-vous, Ferguson ? s'écria-t-il. Entrez donc.

Le visiteur poussa un petit portillon ménagé dans la balustrade et s'avança vers le bureau.

— Je vous présente Mike Longman, dit le shérif en faisant un signe de tête en direction de l'homme aux fiches. Il est originaire du Texas, lui aussi, et il a autrefois porté l'insigne de shérif adjoint.

Il rit avant d'ajouter :

— Je crois bien qu'il a passé plus de temps à chasser des primes qu'à s'occuper de son ranch.

Longman se retourna, un paquet de fiches dans sa main osseuse. C'était un homme d'âge moyen, sec, avec un visage en lame de couteau et des cheveux blonds clairsemés. Il avait le front sillonné de rides, et ses moustaches retombaient sur ses lèvres pincées, ce qui lui donnait un air particulièrement revêché.

Il ne daigna pas répondre au bonjour que lui adressa Ferguson, se contentant de dévisager le visiteur d'un air légèrement sardonique.

— Je n'oublie jamais un visage, déclara-t-il au bout d'un instant, et j'ai déjà vu le vôtre. Sur une fiche.

— En effet, reconnut Ferguson. J'ai tué un gars qui s'enfuyait, à Laredo, et je viens de tirer cinq ans à Huntsville.

— Un gibier de potence, quoi ! dit Longman d'un ton froid et chargé de mépris.

Ferguson réprima la colère qu'il sentait monter en lui. En un autre lieu, il aurait fait craquer d'un coup de poing les dents de cet ancien adjoint hargneux et lui aurait fait rentrer ses paroles dans sa gorge. Niles, conscient de l'animosité que les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre, se hâta d'intervenir.

— Le père de Ferguson était shérif du comté de Wheeler, dans le Texas, expliqua-t-il. Un bandit du nom de Furrman l'a assassiné lâchement, et son fils s'est lancé sur ses traces.

— Je suis au courant de l'affaire, répondit sèchement Longman. Furrman a cambriolé plusieurs banques, et on avait promis une prime de mille dollars à celui qui le capturerait, mort ou vif. Mais cela remonte à plusieurs années. Qu'est-ce qui peut laisser croire à cet ancien détenu qu'il se trouve dans nos parages ?

— Les rumeurs qui circulaient dans la prison, répliqua Ferguson.

— C'est absurde ! ricana Longman. De plus, on ne possède de cet homme aucun signalement précis, car il opérait toujours masqué.

— D'après Ferguson, reprit le shérif, son père a tiré sur le bandit une balle qui lui a balaféré la joue.

— Et vous pensez qu'il n'aura pas pris la précaution de laisser pousser sa barbe ?

— Cessez donc d'ergoter ainsi, Mike, conseilla le shérif, et lancez-vous plutôt à la poursuite de ces mille dollars.

Longman renifla, reposa les fiches sur la tablette et se dirigea vers la porte.

— Que voilà un gars sympathique ! railla Ferguson, tandis que le bruit des pas de l'ancien adjoint s'éteignait dans le couloir.

— Il est vrai qu'il est aussi amer qu'un baquet d'aloès, reconnut Niles en riant. Mais c'est un sacré limier quand il s'agit de récolter une prime. Je présume que c'est le métier de shérif adjoint qui l'a aigri. Et je suppose que vous n'allez pas me croire si je vous dis qu'il est le père de deux des plus jolies filles du comté.

Il désigna un siège à son visiteur et ajouta :

— Asseyez-vous, et nous allons discuter de cette affaire.

Il bourra sa pipe tandis que le jeune homme s'installait sur la chaise.

— Vous avez donc l'intention de rester dans la région, continua le shérif.

— Oui. Du moins jusqu'à ce que j'aie retrouvé Furrman.

— Et que comptez-vous faire, en attendant ?

— Je suis prêt à accepter n'importe quel travail, car je suis à court d'argent.

— Il y a un ranch – le *Diamond* – qui a besoin d'un contremaître. Ferguson hocha la tête.

— Quel est l'éleveur qui accepterait un étranger comme contremaître ? Et un ancien prisonnier, par-dessus le marché !

— Le *Diamond*, précisément, répondit le shérif d'un ton imperturbable. Le propriétaire est ce jeune gommeux que vous avez déjà aperçu.

— Celui que vous avez fait sortir de l'*Applejack* ?

— Lui-même, répondit Niles en souriant devant l'air incrédule de Ferguson. Jackson Poynter est originaire de l'Est, et son père est un gros brasseur d'affaires de New York. Mais le fils, affreusement gâté, mène une vie dissipée et ne vaut pas un *cent* de clous. Pour se débarrasser de lui, le vieux l'a expédié dans l'Ouest après avoir acheté ce ranch. Et je suis pour lui, officieusement, une sorte de tuteur. J'essaie, dans la mesure du possible, de lui éviter les ennuis, mais il boit comme un trou, n'a pas plus d'ambition qu'un pourceau, et il est évidemment une proie toute désignée pour les joueurs sans scrupule. Vous pouvez donc imaginer comment le ranch peut être exploité. Depuis le début, il périclite régulièrement, et c'est un vrai paradis pour les voleurs de bestiaux qui s'en donnent à cœur joie. Mais tant que le père règle les factures...

Le shérif s'interrompit en haussant les épaules.

— Et vous avez envie d'abandonner ce rôle de bonne d'enfants ? demanda Ferguson.

— Plutôt ! Le contremaître est parti il y a un mois. Un de ces voleurs de bestiaux a tiré sur lui une balle qui lui a fracassé un bras, et il en a eu assez. Mais c'est un bon emploi, bien payé – deux cent cinquante dollars par mois, nourri et logé – et qui vous permettrait de rester dans les environs. Qu'en dites-vous ?

— Ma foi, pour deux cent cinquante dollars, j'accepterais même de garder des moutons !

Le shérif se leva, prit au portemanteau son chapeau et son ceinturon.

— Dans ces conditions, dit-il, nous allons faire une petite promenade jusqu'au ranch, et vous pourrez prendre votre service tout de suite, si vous le désirez.

Il se tourna vers l'adjoint, qui était toujours occupé à déplacer la poussière.

— Nous allons au *Diamond*, Jake, annonça-t-il. Je serai de retour avant la nuit.

Le bovin ne répondit que par une sorte de mugissement étouffé.

CHAPITRE III

Au milieu d'un nuage de poussière, les deux cavaliers s'en allaient vers l'ouest, suivant une piste qui longeait le cours sinueux d'une petite rivière. Mais, si l'on exceptait quelques minuscules flaques boueuses, la rivière était à sec.

Le shérif arrêta son cheval à l'ombre parcimonieuse d'un saule et mit pied à terre, imité par son compagnon.

— Nous allons souffler un peu, annonça-t-il.

Ferguson relâcha la sangle de sa monture et s'assit auprès de Niles pour rouler une cigarette.

— Sale coin, par ici, dit-il en faisant un signe de tête en direction des collines.

— Les Painted Hills ? demanda le shérif en bourrant sa pipe. C'est l'endroit rêvé pour les pillards.

— Où conduisent-ils ensuite les bestiaux ?

— La frontière n'est guère qu'à une journée de marche, vous savez.

— Sommes-nous déjà sur les terres de Jackson Poynter ?

— Non. Ce côté-ci du cours d'eau appartient au *Trois L*, qui est le ranch de Mike Longman. Le *Diamond* se trouve sur l'autre rive, et, au sud, il y a *Société d'Élevage de Carido*, dont le vaste domaine s'étend jusqu'à la frontière.

— Rien d'autre ?

— Rien qui compte vraiment, si ce n'est le *Barred Diamond* de Buck Burlson, un coin particulièrement aride, au pied des collines.

Et le shérif ajouta d'un ton sec :

— Mais cet animal s'y entend drôlement pour mettre sa marque sur les troupeaux des autres.

— Pas possible !

Le shérif se pencha vers le sol et traça un losange dans la poussière.

— Voici la marque du *Diamond*, de Jackson Poynter, expliqua-t-il.

Puis, barrant le losange d'un trait :

— Et voici celle du *Barred Diamond*. Vous saisissez ?

— Bien sûr, Burlson peut ainsi maquiller facilement les bêtes.

Mais comment diable s'arrange-t-il pour ne pas se faire pincer ?

Niles haussa les épaules.

— On ne peut pas prendre un homme sur un simple soupçon. Il faudrait des preuves, et elles ne sont pas faciles à rassembler. Burlson est à la tête d'un petit groupe de durs, et ce sont trois de ses hommes qui étaient en train de plumer le jeune Poynter, hier, à l'*Applejack*.

— Le pauvre garçon se fait donc gruger de toutes les manières.

— Vous l'avez dit, répondit le shérif avec un sourire dépourvu de gaieté. On lui prend son argent dans sa poche et ses bêtes dans son ranch.

Les deux hommes se remirent en selle et reprirent leur route. On entendit bientôt, affaibli par la distance, le bruit métallique d'une pompe. Peu après, au-delà des ondulations de terrain, Ferguson aperçut un ensemble de constructions de pierre et de brique ombragées par de grands peupliers. Un bâtiment carré pourvu d'une vaste véranda était évidemment la maison d'habitation. Perpendiculairement et séparé de lui par une cour, se trouvait une construction basse qui devait être le dortoir des cow-boys. Plus loin, apparaissaient l'écurie et la grange ainsi qu'un hangar et une forge attenante. Dominant le tout, un moulin à vent tournait par à-coups, actionné par la brise capricieuse. Des chevaux flânaient dans un corral entouré d'une clôture munie de fil de fer barbelé, mais il n'y avait aucun signe de vie du côté de la maison.

Pourtant, au moment où les deux cavaliers pénétraient dans la cour, Ferguson aperçut Poynter affalé dans un rocking-chair, à l'ombre de la véranda. Sur une table, à portée de sa main, étaient disposés une bouteille et un verre. Les deux hommes mirent pied à terre près de l'abreuvoir qui flanquait le corral et passèrent les rênes de leurs chevaux autour d'un piquet avant de se diriger vers la véranda. Poynter leva mollement un bras en signe de bienvenue.

— José ! appela-t-il.

Un jeune Mexicain court sur pattes apparut dans l'encadrement de la porte.

— Apporte deux verres et une autre bouteille ! lança Poynter par-dessus son épaule.

— Vous n'avez rien de mieux à faire que de rester là à boire du whisky ? demanda Niles d'un air un peu dégoûté.

— Que pourrais-je faire d'autre ? répondit le jeune homme en réprimant un bâillement.

Le Mexicain revenait. Il posa sur la table la bouteille et les verres demandés.

— Servez-vous, messieurs ! dit le jeune *ranchero* d'un air nonchalant.

— Je ne bois jamais avant le coucher du soleil, bougonna le

shérif.

Il se laissa tomber dans un fauteuil. Ferguson s'approcha d'une cruche de terre cuite placée près de la porte et se versa un verre d'eau fraîche avant de s'asseoir à son tour. Sans se décontenancer, Poynter saisit la bouteille de whisky et remplit son verre jusqu'au bord.

— Eh bien, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? demanda-t-il ensuite d'un ton dépourvu de tout intérêt réel. J'espère, Shérif, que vous n'allez pas encore m'infliger un sermon sur les méfaits de l'alcool ?

Ferguson examinait son patron éventuel avec un léger mépris. Il comprenait pourquoi Jackson Poynter père en avait eu assez de voir traîner son héritier autour de lui. Il jugea que le jeune homme devait être sensiblement de son âge, mais il avait l'air mou comme une chiffre et paresseux comme un loir. Toute son attitude reflétait un ennui sans bornes. Ses lèvres avaient une moue désabusée, et ses yeux un air de profonde résignation. Une barbe de deux jours hérissait ses joues, ses cheveux emmêlés retombaient sur ses oreilles, et des taches de whisky maculaient le plastron de sa chemise de soie. Ferguson se dit que, dans l'ensemble, ce jeune hurluberlu était bien le plus écœurant spécimen d'humanité qu'il eût jamais vu, un lamentable crétin qui n'aurait été bon qu'à nettoyer les écuries, à condition toutefois d'avoir le courage d'entreprendre un tel travail.

— Il vous faut un contremaître, annonça le shérif.

Le rejeton des Jackson Poynter ébaucha un haussement d'épaules.

— Puisque vous le dites, ce doit être vrai, répondit-il.

Et, dévisageant Ferguson d'un air curieux :

— C'est le remplaçant de Hammer que vous m'amenez là ?

— Oui. Il s'appelle Ferguson, et il va s'attacher à sauver ce qui peut encore l'être.

— Admirable ambition, murmura le jeune homme en levant son verre. En ce qui me concerne, cette saloperie de ranch peut bien s'écrouler jusqu'à la dernière pierre sans que je m'en soucie le moins du monde.

— C'est une drôle de façon de remercier votre père de vous y avoir installé.

— Est-ce que j'ai demandé, moi, à être ainsi banni de la civilisation ? protesta Poynter avec rancœur.

Il poussa la bouteille de whisky vers Ferguson.

— Buvez donc pour arroser votre installation.

— L'eau fait parfaitement mon affaire, répliqua sèchement le nouveau contremaître.

— Vous allez rouiller, répondit l'autre avec un bâillement tout en remplissant à nouveau son verre.

— Mieux vaut rouiller que roter ! déclara Ferguson en se levant. Et maintenant, je vais transporter mes affaires au dortoir.

Il quitta la véranda et se dirigea vers son cheval, heureux de s'éloigner momentanément de Jackson Poynter. Il détacha son paquetage fixé au troussequin de sa selle et le transporta jusqu'au dortoir dont la porte était ouverte. Il n'y avait à l'intérieur qu'un cow-boy aux cheveux grisonnants affublé d'une barbe en pointe et de grandes moustaches. Accroupi sur un banc, il était en train de tresser soigneusement une cravache de cuir. Sa chemise était d'un bleu délavé, son pantalon de coton rapiécé par endroits, et un vieux chapeau de feutre tout cabossé se perchait sur son crâne argenté. Il leva la tête à l'entrée de Ferguson et fixa le nouvel arrivant de ses yeux bleus qui luisaient dans son visage ridé.

Le dortoir était d'un type fort commun, mais Ferguson n'avait jamais vu nulle part ailleurs un tel capharnaüm. Une double rangée de couchettes superposées s'alignait contre le mur du fond, un poêle ventru détachait sa silhouette sombre à l'une des extrémités de la pièce dont une table de bois et deux bancs occupaient le centre. Des pièces de harnachement, des vêtements et de vieux journaux chiffonnés jonchaient le sol de terre battue. Des cartes à jouer crasseuses, une bouteille de bourbon aux trois quarts pleine et des canettes de bière encombraient la table.

— J'ai connu des porcheries qui étaient plus propres, commenta Ferguson.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? demanda le vieux cow-boy non sans quelque âpreté dans la voix.

— Je travaille ici à partir d'aujourd'hui.

— Comme cow-boy ?

— Non. Comme contremaître.

— Dans ce cas, votre place est dans la maison, avec le patron.

— Je vous dispense de me dire où se trouve ma place, répliqua Ferguson d'un ton un peu sec.

Il s'avança vers la table, laissa tomber son paquetage, souleva la bouteille de whisky, puis allongeant le bras, il balaya tout le reste. Les bouteilles de bière à moitié vides et les cartes à jouer tombèrent sur le sol. Le cow-boy abandonna sa cravache et s'approcha en boitillant.

— Les gars ne vont sûrement pas apprécier ça, déclara-t-il.

— Et moi, je n'apprécie pas qu'on introduise des boissons alcoolisées dans un dortoir.

Il fit un pas vers la porte et lança la bouteille de bourbon à l'extérieur. Le cow-boy regarda d'un œil morne l'alcool qui se répandait dans la poussière.

— Quel est ton nom ? lui demanda Ferguson.

— On m'appelle Dan.

— C'est toi qui fais le ménage, ici dedans ?

— Non. J'étais chef d'équipe jusqu'au moment où ce salaud de marqueur de bestiaux m'a collé un pruneau dans la guibolle.

— Les autres hommes sont au boulot ?

— Si on veut.

— Que veux-tu dire ?

Le cow-boy tirailla nerveusement sa barbiche sans répondre.

— Ouais, grogna Ferguson. Eh bien, je vais te dire mon opinion, moi. Ce qui manque, ici, c'est quelqu'un pour donner des ordres, et c'est pour ça que les gars ont fichu le camp en ville. Je suis sûr qu'en ce moment ils sont pleins comme des huîtres. Et ensuite, vous gueulerez tous contre les voleurs de bestiaux !

Le shérif apparut à cet instant sur le seuil.

— Salut, Dan ! dit-il.

Puis, s'adressant à Ferguson :

— Dan est ici depuis plus de vingt ans, et il a même aidé à construire le ranch.

— Y a pas de quoi en être fier, grommela le cow-boy, avec ce petit citadin qui boit dans la maison, les gars qui font la bringue en ville, les pillards qui s'en donnent à cœur joie et sèment la pagaille.

— Ferguson va changer tout ça, assura le shérif.

— Je le souhaite, répondit Dan d'un air sombre.

Mais son ton indiquait assez clairement qu'il conservait quelques doutes.

— Allons ! cesse de râler, dit Niles avec un sourire. Il faut maintenant que je reparte.

Il se dirigea vers son cheval, attaché près de l'abreuvoir. Ferguson tira son tabac de sa poche, roula une cigarette, puis passa la blague à Dan.

— Que dirais-tu si nous réfléchissions un peu à cette histoire ? suggéra-t-il.

Le vieux se laissa tomber sur un banc et se mit à rouler une cigarette de ses doigts calleux.

— À quelle histoire ? demanda-t-il prudemment.

— Je veux parler de tous ces ennuis qui ont lieu au ranch.

— Le principal ennui, c'est ce petit rabougri qui se pavane dans la maison, répliqua Dan avec un rien d'irritation. Depuis que Jack Hammer, l'ancien contremaître, est parti, les gars sont devenus intenables. Le patron est un incapable, et le ranch est en train de dégringoler à toute vitesse.

— As-tu une idée de ceux qui marquent et emmènent les bêtes ?

— Et comment ! Ce sont les hommes du *Barred Diamond*. On en est venu au point où aucun de nos gars n'ose plus s'aventurer dans les collines, et les cow-boys de Buck Burlson ratissent systématiquement

notre ranch. Qu'est-ce qui les arrêtera maintenant, voulez-vous me le dire ?

— Le plomb ! répondit froidement Ferguson.

Les deux hommes tournèrent la tête en entendant un bruit de sabots dans la cour. Dan se leva et s'avança en traînant la patte vers une des petites fenêtres en forme de meurtrières qui s'ouvraient dans le mur.

— Le diable m'emporte, dit-il, si ce n'est pas Burlson en personne.

Ferguson se leva à son tour et s'avança vers la porte. Au moment où il en franchissait le seuil, Dan sur ses talons, le cavalier mettait pied à terre. C'était un homme bien bâti, bien que maigre, au visage bronzé et buriné. Son cheval bai était couvert de sueur, et ses flancs avaient été écorchés par les molettes des éperons. Le visiteur s'immobilisa, les mains sur les hanches, dévisageant Ferguson de ses yeux durs. Le nouveau contremaître du *Diamond* comprit aussitôt qu'il se trouvait en présence d'un sang-mêlé et d'un fauteur de trouble. C'était là le genre d'homme qui affiche un air bravache et qui, la plupart du temps, s'en tire de cette façon. Ferguson en avait déjà rencontré plusieurs de cette espèce, et il avait constaté que c'étaient, au fond, des froussards.

— C'est vous qui vous appelez Ferguson ? s'enquit Burlson.

— Tout juste, répondit le jeune homme d'une voix traînante. Quelque chose qui vous tracasse, à mon sujet ?

— Pardieu, oui ! s'écria l'homme d'une voix grinçante. C'est vous qui avez blessé un de mes hommes à l'*Applejack*, hein ? Mais vous ne m'impressionnez pas, moi.

Ferguson remarqua que l'étui de son revolver était évidé, de façon à faciliter l'extraction de l'arme.

— Je ne me défends pas mal, vous savez, répondit-il doucement.

— Eh bien, déclara l'homme de plus en plus irrité, il faudra que vous changiez vos façons d'agir si vous souhaitez rester dans les parages. Et maintenant, je vais vous flanquer une raclée.

Ferguson porta la main à la crosse de son revolver.

— Fichez-moi le camp !

Il y avait quelque chose, dans son attitude et dans son ton, qui arrêta net l'élan du visiteur. Prêt à agir sans perdre un instant, Ferguson décela une lueur d'inquiétude dans les yeux sombres de Burlson.

— Et alors, vous êtes paralysé ? railla-t-il.

La tension entre les deux adversaires parut augmenter encore. La mort semblait véritablement planer au-dessus d'eux. Puis, brusquement, Burlson fit demi-tour, saisit les rênes de son cheval et mit le pied à l'étrier. En un éclair, il fut en selle et éperonna sa

monture.

— Par tous les diables, s'écria Dan quand le visiteur fut sorti de la cour, y a pas plus froussard.

— Son estomac ne doit pas digérer le plomb chaud, commenta Ferguson. Eh bien, il va me falloir maintenant rassembler nos hommes. Combien êtes-vous sur l'état de paye ?

— Huit.

— Il y en a donc sept en ville. Parfait. Je vais m'en occuper.

CHAPITRE IV

Tandis que son hongre longeait le cours sinueux de la rivière, le nouveau contremaître du *Diamond* réfléchissait à la tâche qui lui incombait désormais. Les difficultés qui paralysaient le ranch ne provenaient, songea-t-il que d'un manque de direction et d'organisation. Les cow-boys étaient semblables à des chevaux sauvages : il fallait leur tenir la bride serrée. Bien plus, il leur fallait respecter leur patron. Et, sans personne pour les diriger que le jeune hurluberlu imbibé d'alcool, il était naturel qu'ils en eussent pris à leur aise. Avant de pouvoir arrêter le vol des bestiaux, il était absolument nécessaire de s'assurer leur aide et leur fidélité. Il ne suffirait pas qu'ils fassent leur travail, il leur faudrait encore y mettre tout leur cœur, toute leur volonté. S'il n'avait pas derrière lui une équipe aguerrie et décidée, il n'avait aucune chance de mettre à la raison le patron du *Barred Diamond* et sa horde.

Puis ses pensées se reportèrent sur le motif de sa venue dans l'Arizona. Cette tâche de contremaître promettait de l'accaparer sérieusement, mais il ne perdait tout de même pas de vue le fait qu'il était là pour rechercher le dénommé Frosty Furrman. Et soudain, une question se posa à son esprit : comment Burlson avait-il su où il se trouvait ? Tout de suite après avoir accepté la proposition du shérif, le matin même, ils avaient quitté la ville sans parler à personne. Et cependant Burlson était venu directement au *Diamond*. Ou bien il avait eu un quelconque pressentiment, ou bien quelqu'un lui avait soufflé qu'un nouveau contremaître se rendait au ranch de Poynter.

La petite ville de Carido sommeillait sous la chaleur torride de midi quand il pénétra dans la rue principale. Deux femmes bavardaient sous la tente d'une boutique, plusieurs cow-boys étaient assis à l'ombre devant l'écurie de louage, et quelques chevaux de selle, attachés à une balustrade, agitaient fébrilement leurs queues pour chasser les mouches de leurs flancs. Ferguson cherchait précisément des chevaux indiquant la présence dans la ville des cow-boys absents du ranch, mais ceux-ci ne portaient pas la marque du *Diamond*. Il poursuivit sa route.

Tout à coup, un boghei passa près de lui, traîné dans un nuage de poussière par deux chevaux au grand galop. Il aperçut vaguement

une jeune fille blonde qui tenait les guides, et une autre assise à ses côtés. À ce moment-là, un coup de vent souleva un journal que quelqu'un avait abandonné sur un banc, devant l'hôtel, et les feuilles éparpillées traversèrent la rue devant les deux bêtes qui, saisies de panique, firent un écart. Le véhicule amorça une embardée et tangua dangereusement en se soulevant sur deux roues. Un instant, on crut qu'il allait se renverser, mais les roues reprirent contact avec le sol. Oscillant et cahotant, il fit un demi-tour presque complet, tandis que la conductrice faisait des efforts désespérés pour maîtriser ses chevaux emballés.

Ferguson leva ses rênes, chargea à travers un épais nuage de poussière et s'arrêta net devant les chevaux qui renâclaient, l'air terrifié. Il sauta à terre et les saisit par la bride. Les bêtes se calmèrent aussi vite qu'elles s'étaient effrayées, haletantes et couvertes de sueur. Ferguson leva les yeux vers les deux jeunes blondes et constata qu'elles étaient ravissantes. Vêtues d'une manière identique, d'un corsage clair et d'une jupe foncée, elles étaient manifestement sœurs. Mince, mais les seins joliment développés, leurs visages arboraient une ressemblance frappante. L'aînée, assise à côté de la conductrice, avait cependant un air de froide arrogance, et, dans son visage d'un ovale parfait, ses yeux bleus faisaient penser à de petits glaçons. L'autre jeune fille, dont la poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme accéléré de sa respiration, ne devait guère avoir plus de vingt ans. Ses yeux bleus et brillants se posèrent sur le visage du jeune homme à qui elle adressa un sourire franc et amical. Elle avait d'ailleurs l'air plus excitée que véritablement effrayée par l'attitude fougueuse de ses chevaux.

— Eh bien, s'écria-t-elle, je suis tout de même heureuse que nous nous en tirions à si bon compte.

— Tu conduisais trop vite, June, lui reprocha sa sœur d'un ton acerbe.

La cadette fit semblant de ne pas avoir entendu la critique et continua à regarder le jeune homme.

— Merci mille fois pour votre aide, Mr...

— Ferguson.

— Vous êtes étranger à la ville, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en plissant le front.

Il ne put s'empêcher de sourire de plaisir devant l'intérêt qu'elle lui portait.

— Oui, répondit-il. Je suis contremaître au *Diamond*.

— Mais alors, nous sommes voisins ! s'écria-t-elle avec animation. Je suis June Longman, et voici ma sœur Phyllis. Notre ranch se trouve juste au nord du *Diamond*.

Ferguson porta la main à son chapeau.

— Ravi de faire votre connaissance, Mademoiselle.

— Oh ! allons-nous-en ! reprit l'autre sèchement. Cette poussière me suffoque.

Le jeune homme s'écarta. Celle qui avait déclaré s'appeler June lui lança un regard rieur et leva les guides. Au moment où la voiture se remettait en marche, elle agita joyeusement la main en signe d'au revoir. Ferguson regarda disparaître le boghei au bout de la rue. Il songeait que June Longman était certainement la plus jolie fille qu'il eût jamais rencontrée, et il était presque incroyable qu'un pisse-vinaigre comme Mike Longman eût engendré une pareille beauté. Puis ses pensées revinrent aux cow-boys qu'il cherchait.

Il se remit en selle et continua à descendre la rue à l'extrémité de laquelle semblait se trouver le quartier mexicain. Des maisonnettes d'aspect triste se dressaient au milieu de terrains broussailleux, des hommes trapus et coiffés d'immenses sombreros¹ étaient assis à l'ombre, des femmes en camisoles blanches travaillaient sous les vérandas, faisant la cuisine ou raccommodant les vêtements. Il s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'il aperçut un certain nombre de chevaux attachés devant une petite construction cubique qui portait en lettres à demi effacées l'inscription : *The Hogpen : Bière, vin, whisky*.

Mettant pied à terre, il enroula les rênes de son cheval autour d'un poteau et regarda les bêtes déjà attachées à la balustrade. Toutes portaient la marque du *Diamond*. C'était donc là le boui-boui où les cow-boys de Jackson Poynter tuaient le temps qu'ils auraient dû employer à parcourir le domaine. Il poussa la porte de l'établissement dont le nom, se dit-il, était particulièrement bien choisi². Puis il resta un instant immobile sur le seuil à observer l'intérieur de la salle.

Un gros Mexicain au visage marqué de la petite vérole, le crâne agrémenté d'une tignasse hirsute d'un noir corbeau était en train d'essuyer des verres derrière le comptoir de bois. D'innombrables mouches voltigeaient autour des tables maculées, le sol était jonché de mégots, et une odeur âcre de vin emplissait la pièce.

Deux Mexicains flânaient au bar, et un groupe de cow-boys étaient installés dans un angle. Les hommes avaient poussé deux tables l'une à côté de l'autre, et cinq d'entre eux étaient occupés à jouer aux cartes, tandis que deux autres, les jambes paresseusement allongées sur des chaises, bâillaient devant leurs bouteilles de bière. Ferguson se dirigea vers le groupe dont il examina chaque membre d'un œil averti. Ils étaient jeunes, dans l'ensemble, et avaient un regard insouciant et effronté à la fois.

— C'est donc ainsi que les gars du *Diamond* gagnent leur paye ! dit Ferguson d'une voix forte.

Surpris, ils tournèrent tous la tête comme un seul homme.

— Qui diable vous a demandé de vous mêler de ça ? demanda

l'un d'eux qui avait des cheveux d'un roux flamboyant et une voix graveleuse.

— Je m'appelle Ferguson, et c'est moi qui remplace Hammer, à dater d'aujourd'hui. Je m'attendais à avoir une équipe de cow-boys et non des piliers de bistrot.

Les hommes étaient tellement abasourdis par l'apparition de ce gars robuste qui se présentait comme leur contremaître et par son accusation chargée de mépris qu'ils restèrent incapables de prononcer une parole, exception faite du rouquin qui reprit :

— Cessez donc de jouer au garde-chiourme !

— Eh bien, rétorqua Ferguson, ruminez un peu ce que je vais vous dire. Ceux d'entre vous qui ne seront pas de retour au ranch avant la nuit seront renvoyés sur-le-champ.

Il pivota sur ses talons, et, comme il se dirigeait vers la porte, il perçut un léger murmure derrière lui. Il tourna négligemment la tête.

— Et celui qui aura envie de discuter, ajouta-t-il, fera bien d'huiler son index, parce que je parle encore mieux avec un revolver, moi.

Il quitta le saloon au milieu d'un silence stupéfait. En s'engageant dans la Grand-Rue, il aperçut à une certaine distance la pittoresque silhouette de l'Apôtre. À califourchon sur son mulet, il cheminait lentement, la tête baissée, son gros livre noir sous le bras. Une pensée traversa soudain l'esprit de Ferguson : peut-être cet homme pourrait-il lui donner une idée de l'endroit où se trouvait Furrman. En circulant pour prêcher la bonne parole, il devait entrer en contact avec un grand nombre de gens. Le jeune homme le suivit.

L'Apôtre tourna dans un étroit chemin sillonné d'ornières et s'arrêta bientôt devant une maisonnette de bois. Il mit pied à terre, attacha sa monture au poteau d'une minuscule véranda et entra. Les planches de l'habitation avaient besoin d'être repeintes, mais les vitres des fenêtres étaient propres et munies de rideaux immaculés. Ferguson descendit de cheval et alla frapper à la porte qui lui fut aussitôt ouverte par une femme à cheveux gris. Elle avait un visage sans couleur et des yeux où se lisait la tristesse et le découragement, mais elle portait une robe de cotonnade d'une propreté méticuleuse, et ses cheveux étaient soigneusement nattés autour de sa tête. Ferguson souleva son chapeau.

— Je voudrais dire un mot à l'Apôtre, madame, dit-il.

— Entrez, je vous prie.

Il pénétra dans une pièce meublée assez sommairement mais avec goût. Contre un des murs se trouvait un canapé de crin, et une lampe à pétrole était posée sur la table. Dans un petit vase, des cactus écarlates et des yuccas jaunes jetaient une note de couleur. Ferguson venait à peine de s'asseoir sur la chaise que la femme lui avait offerte

lorsque l'Apôtre fit son entrée. Malgré ses vêtements en haillons, il ne manquait pas d'une certaine allure, et ses yeux semblaient luire d'un fanatisme ardent.

— Venez-vous chercher le salut, mon frère ? demanda-t-il en dévisageant le visiteur.

— Je crois bien que j'en aurais besoin, répondit Ferguson avec un sourire, mais c'est une aide d'un ordre différent que je voudrais vous demander pour l'instant.

— Une aide ?

— Oui. Je désire retrouver un bandit qui a tué mon père.

Le jeune homme fit le récit de la mort de son père, survenue quatre ans plus tôt, et dit sa détermination de retrouver le criminel. Puis il attendit la réponse de l'Apôtre, qui l'avait écouté, immobile, sans l'interrompre une seule fois.

— « C'est à moi seul qu'appartient la vengeance ! » a dit le Seigneur, tonna l'homme d'une voix accusatrice qui remplit la petite pièce. C'est à lui de juger et de sévir, et vous avez choisi une route qui vous conduira tout droit en enfer, mon frère.

— Il ne s'agit pas de me venger, mais de faire justice, fit remarquer Ferguson. N'est-il pas écrit : « Tu ne tueras point ? »

— Cessez de déformer le sens des Écritures, mécréant ! rugit l'Apôtre. Le Seigneur, et lui seul, dans sa sagesse infinie, peut rendre la justice.

— C'est possible, répondit le jeune homme d'un ton paisible. Moi, je ne veux que retrouver cet individu, et j'avais espéré que vous pourriez me donner un coup de main.

— Pourquoi vouloir me mêler à cette mission impie ?

— Ma foi, étant donné que vous circulez beaucoup dans la région, j'avais imaginé que vous seriez peut-être à même de me fournir un renseignement sur cet homme.

— Pour voir retomber sur ma tête son sang et votre péché ? Jamais !

L'indignation emplissait les yeux accusateurs du prêcheur. Ferguson haussa les épaules. Il semblait bien que son désir de s'assurer l'aide de l'Apôtre se fût soldé par un échec. Il se retournait pour repartir lorsque les doigts osseux de son hôte s'agrippèrent à son bras.

— Écoutez, mon frère, vous êtes jeune, et vous avez le sang bouillant, mais vous n'avez point de sagesse en vous. Abandonnez ce projet. Ce qui est fait ne peut être défait. Le passé est mort, oubliez-le. Heureux sont les miséricordieux !

— Je me rends compte que vous et moi pensons différemment, répliqua Ferguson d'un ton bref.

L'Apôtre joignit les mains et leva les bras au ciel.

— Seigneur, supplia-t-il, donnez la sagesse à cet insensé,

éloignez-le du chemin qui conduit à la mort et à la damnation éternelle.

Ferguson en avait suffisamment entendu. Il ouvrit la porte et sortit. L'air sombre et soucieux, il monta à cheval, tout en se disant qu'il avait été stupide de penser que ce fou de prêcheur pourrait lui apporter une aide quelconque.

Il prit le chemin de l'*Applejack* où il s'arrêta pour boire un verre. Des citadins en grand nombre s'alignaient le long du bar, et il éprouva une certaine méfiance en apercevant Burlson et trois de ses cow-boys en train de jouer aux cartes. Mais l'homme ne manifesta d'aucune manière qu'il s'était rendu compte de la présence de Ferguson. Pourtant, ce dernier était persuadé qu'il l'avait bel et bien repéré.

Déçu et d'assez méchante humeur après son entretien stérile avec l'Apôtre, il décida d'aller jeter un autre coup d'œil au *Hogpen*. Si les hommes du *Diamond* voulaient être de retour au ranch avant le coucher du soleil, ils avaient dû partir depuis longtemps déjà. Il était résolu à renvoyer tous ceux qui se trouveraient encore dans le saloon mexicain, même s'il devait ensuite engager une équipe entière. Cependant, quand il pénétra dans l'établissement, il n'y avait plus que des clients mexicains.

Il faisait maintenant nuit noire, et les étoiles émaillaient la voûte sombre du ciel. La Grand-Rue ressemblait à un cañon sombre où circulaient des cavaliers semblables à des fantômes. Ferguson sortit de la ville et s'engagea dans la plaine, suivant la piste qui longeait la rivière. Bien calé dans sa selle, il revivait cette journée si fertile en événements. Mais ce n'était ni le patron du *Barred Diamond* ni le pittoresque Apôtre aux yeux illuminés qui occupait sa pensée. Ce qu'il revoyait, c'était le visage souriant d'une jeune fille aux yeux bleus et aux cheveux dorés. Il était si absorbé, si avide de se rappeler le moindre détail de cette rencontre qu'il ne prit pas garde à son cheval qui dressait les oreilles. L'animal tourna soudain la tête. Au même instant, la détonation sèche d'une carabine claqua dans la nuit.

Le jeune homme sentit l'animal s'affaïsser sous lui et tomber lourdement de tout son poids en soulevant un nuage de poussière. Pris par surprise, incapable de dégager ses pieds des étriers, il suivit le cheval dans sa chute, et sa tête heurta violemment une pierre. Puis il y eut un trou noir devant ses yeux, et il sombra dans l'inconscience.

CHAPITRE V

Ferguson ouvrit les yeux et considéra avec stupéfaction le cadavre du cheval étendu près de lui. Peu à peu, son cerveau se remit à fonctionner. Il se rappela le coup de feu, son cheval qui s'effondrait, sa chute. Il essaya de se relever, mais se rendit compte qu'une de ses jambes était coincée sous le corps de l'animal, et les efforts qu'il fit pour se dégager déclenchèrent aussitôt des coups de marteau dans sa tête. Il tâta son crâne avec précaution et gémit au toucher d'une énorme bosse qu'il percevait à travers les cheveux. Il se remit à tirer de toutes ses forces pour se libérer et parvint finalement à se mettre debout. Il avait l'impression que tout tournait autour de lui, et il resta un moment immobile. Puis il regarda plus attentivement la tête du cheval.

Tout lui paraissait clair, maintenant. Un bandit l'avait attendu, camouflé dans l'ombre des arbustes qui bordaient la rivière, sans doute quelqu'un qui l'avait repéré en ville et savait qu'il était obligé d'emprunter ce chemin pour regagner le ranch. Le cheval lui avait sauvé la vie en tournant la tête au moment précis où son agresseur pressait la détente de son arme. La balle avait atteint la pauvre bête juste entre les deux yeux.

Qu'allait-il faire maintenant ? Si ses calculs étaient exacts, il devait encore se trouver à cinq ou six milles du *Diamond*. Il était peu probable qu'un autre cavalier vînt à passer par là avant le lever du jour. Il lui fallait donc continuer sa route à pied. Il se baissa pour déboucler la sangle de sa selle, puis il se rendit compte qu'il n'était pas en état de transporter un fardeau quelconque. Or, cette selle pesait bien une quarantaine de livres, et sa Winchester en pesait dix. Aussi décida-t-il de laisser provisoirement son équipement sur place, et il s'engagea sur la piste. Ses bottes très ajustées, avec leurs talons et leurs semelles minces, n'étaient guère indiquées pour la marche, ainsi qu'il s'en aperçut après avoir parcouru seulement un demi-mille. Il lui semblait que ses pieds étaient en feu, et tous les muscles de ses jambes étaient affreusement endoloris. Pourtant, il poursuivit sa route. Le meuglement lugubre d'un taureau retentit au loin. Dans les collines, une meute de coyotes fit entendre son concert de hurlements. Et, tout en marchant, il ne cessait de scruter les ombres qui l'entouraient, la

main à la crosse de son revolver.

Lorsqu'enfin il entra dans le dortoir du *Diamond*, il était mort de fatigue. Il frotta une allumette qu'il approcha d'une lampe accrochée au plafond, puis il baissa un peu la mèche. Avec un soupir de soulagement, il se laissa tomber sur un banc et se mit à ôter ses bottes. La faible lumière jaunâtre de la lampe éclairait vaguement les hommes qui ronflaient sur leurs couchettes. Il leva les yeux en entendant près de lui un bruit de pieds nus. C'était le vieux cow-boy aux cheveux gris. Il s'assit près de lui.

— Vous êtes revenu à pied ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Ferguson non sans quelque irritation. Un salaud a descendu mon cheval, à cinq ou six milles d'ici.

Il raconta brièvement ce qui s'était passé.

— Et vous n'avez vu personne, naturellement ?

— Non. Mais Burlson et trois de ses hommes étaient en train de jouer aux cartes à l'*Applejack* une heure auparavant.

Puis, changeant de sujet :

— Je constate avec plaisir que nos gars sont rentrés.

Un sourire passa sur les traits burinés du vieux Dan.

— Ils se sont ramenés juste avant la tombée de la nuit, comme s'ils avaient à leurs trousses tous les démons de l'enfer.

— Tous ?

— Sauf le rouquin.

— Il doit donc être encore en ville.

— Je ne crois pas. Il paraît qu'il courtise une fille, du côté de Sandy Crick, et il se rend auprès d'elle toutes les fois qu'il le peut. Qu'avez-vous l'intention de faire à propos de Burlson ?

— Je n'en sais encore rien, déclara Ferguson en se levant. À propos, j'ai laissé ma selle et ma bride sur le cheval. Voudrais-tu aller me les chercher dès qu'il fera jour ? Tu rapporteras aussi ma carabine.

— Bien entendu.

Ferguson se dirigea en traînant les pieds vers sa couchette.

*

* *

La lumière grisâtre de l'aube filtrait à travers les étroites fenêtres lorsqu'il ouvrit les yeux. Dans la demi-pénombre du dortoir, il aperçut les hommes en train d'enfiler leurs bottes, mais la pièce était vide quand il fut lui-même prêt. Il se dirigea vers la porte. Le jour commençait à faire pâlir les étoiles, mais le ranch était encore plongé dans l'ombre.

Lorsqu'il pénétra dans l'appentis qui servait de cuisine, les cow-boys, assis des deux côtés d'une longue table, étaient en train de s'attaquer à la pile de galettes de maïs fumantes et au grand pot de

café placés devant eux. À l'extrémité de la table se trouvait une chaise inoccupée dont le siège était garni d'une couverture effilochée. Il alla s'y asseoir et avança la main vers le café.

Apparemment accaparés par leur repas, les hommes faisaient semblant d'ignorer sa présence, mais il intercepta cependant quelques coups d'œil rapides lancés dans sa direction. À l'autre bout de la table, flamboyait la tignasse du rouquin, que ses camarades avaient surnommé Red en raison de la couleur de sa chevelure.

Quand ils eurent fini de manger, les hommes repoussèrent leurs assiettes et se mirent en devoir de rouler leur première cigarette de la journée. Le rouquin se leva. Ferguson tapota son assiette avec sa cuillère, et les cow-boys tournèrent la tête vers lui.

— Reste assis, Red ! ordonna-t-il. J'ai quelque chose à dire.

L'homme le fixa d'un regard dur, puis se laissa retomber sur le banc. Les hommes attendirent en silence que Ferguson eut terminé son repas sans se presser. Quand il eut vidé sa tasse de café, il se renversa contre le dossier de sa chaise en se disant que tous ces gars devaient être sous pression. Depuis des semaines, ils agissaient à leur guise, ne faisant rien d'autre que de toucher leur paye et d'aller tuer le temps au *Hogpen*. Son arrivée avait évidemment bouleversé leur belle existence, et chacun d'eux devait probablement, en son for intérieur, le vouer à tous les diables. Eh bien, le moment était venu de voir combien d'entre eux étaient capables de gagner le pain qu'ils mangeaient.

— J'ai besoin de quatre hommes pour m'accompagner annonça-t-il. Des gars qui n'aient pas froid aux yeux.

Un silence de mort accueillit ses paroles, et ce fut le rouquin qui le rompit.

— Expliquez-vous, grogna-t-il. Qu'est-ce que vous projetez ?

— Il s'agit du *Barred Diamond*, répondit Ferguson en promenant ses yeux gris sur les visages des cow-boys. Je suppose que Dan vous a mis au courant de ma rencontre avec Burlson. Eh bien, j'ai revu l'homme en ville hier soir. Un peu plus tard, un gars a tiré sur moi alors que je rentrais au ranch, et mon cheval a été tué. Je suis persuadé que le coupable est Burlson.

Il s'interrompit pour rouler une cigarette.

— J'ai donc l'intention d'aller lui demander une explication. Que ceux qui veulent m'accompagner m'attendent dehors. Les autres s'emploieront à éloigner nos bêtes des collines.

Il passa sa langue sur la feuille de papier et plaça la cigarette entre ses lèvres.

— On nous a engagés pour nous occuper des vaches, lança la voix rude du rouquin, et non pour nous bagarrer à coups de flingue.

Ferguson posa sur lui son regard glacial.

— Tu es engagé pour défendre le *Diamond*, et j'ai l'impression

que l'équipe de Burlson est en train de faire des ravages chez nous.

— Je ne suis pas un tueur, moi.

Ferguson haussa les épaules sans rien dire. Les hommes commencèrent à sortir en silence. Resté seul, il remplit à nouveau sa tasse de café. Dan apparut alors sur le seuil et vint s'asseoir à la table pour déjeuner à son tour.

— J'ai ramené votre barda, dit-il. Et je vous ai sellé un cheval, la meilleure petite bête que nous ayons.

— Tu penses donc que je vais en avoir besoin ?

— Certainement, déclara Dan avec un sourire. Et je meurs d'envie de vous accompagner.

Lorsque Ferguson quitta la cuisine, les hommes étaient devant la porte, réunis autour du rouquin, et ils avaient l'air de discuter ferme. Mais la conversation s'arrêta net à son arrivée.

— Alors, y a-t-il des volontaires ? demanda-t-il.

— Ne comptez pas sur moi, en tout cas, lança Red.

Il écarta ses compagnons d'un air irrité et se dirigea vers le dortoir.

— Je pense que vous avez six volontaires, déclara un cow-boy aux cheveux blonds.

— Je n'ai besoin que de trois d'entre vous, car Dan se propose de m'accompagner aussi.

Il choisit trois hommes au hasard.

— Allez seller vos chevaux, ajouta-t-il, et prenez vos fusils.

Tandis que les cow-boys se dispersaient, Ferguson se rendait compte qu'ils étaient transportés d'enthousiasme. Il était clair que tous étaient prêts à le seconder, à l'exception du rouquin. Mais si ce dernier lui causait le moindre ennui, il était fermement décidé à le renvoyer sans autre forme de procès.

*

* *

Le soleil commençait à éclairer la cime des monts. À mesure que se rapprochait la ligne des Painted Hills, les ondulations du terrain s'amplifiaient. Les sabots des chevaux résonnaient sur le sol durci par la sécheresse, hérissé de rochers et d'arbustes rabougris. Des sapins et des genévriers chétifs poussaient misérablement dans les ravins et aux flancs des collines. Ce n'était guère un endroit propice à l'élevage des bestiaux, songea Ferguson, mais c'était par contre un coin admirable pour camoufler les bêtes volées. Il était bien évident que Burlson n'avait pas eu d'autre raison de s'installer dans ces parages.

Dan, qui connaissait le terrain aussi bien que la paume de sa main, avait pris la tête de la colonne. À un moment donné, alors qu'ils arrivaient au sommet d'un monticule, il leva le bras. Les autres

cavaliers s'arrêtèrent derrière lui. Ils se trouvaient au bord d'une cuvette peu profonde à l'extrémité opposée de laquelle croissaient des fourrés épineux dont le vert tranchait sur les jaunes et les rouges du paysage environnant et sur la grisaille des rochers. Un filet de fumée s'élevait d'un bosquet, et Ferguson aperçut un petit bâtiment de pierre et de brique. Un peu plus loin, se trouvait une écurie délabrée et deux corrals où quelques chevaux cherchaient, au milieu d'un nuage de poussière, une herbe rare. L'ensemble portait l'empreinte de la pauvreté et de l'abandon.

— J'ai parfois vu plus moche, commenta Ferguson, mais pas souvent.

— Et pourtant, grommela Dan, je suis prêt à parier qu'ils marquent plus de bêtes que le *Diamond* et qu'ils en retirent beaucoup plus d'argent.

— Pour l'instant, ce n'est pas le bétail qui m'intéresse, répondit le contremaître.

Il rassembla ses rênes et se remit en route vers le centre de la cuvette.

— Attention, les gars, dit-il, attendez-vous à du grabuge. Mieux vaut être prêts à toute éventualité.

Des claquements de culasses lui apprirent que ses hommes étaient en train de charger leurs Winchester. Le ranch de Burlson paraissait encore plus minable à mesure que l'on approchait. Des bouteilles vides et des vieilles boîtes à conserves jonchaient les alentours de la maison, des couvertures en lambeaux étaient entassées pêle-mêle dans un appentis ouvert, et des bouses de vaches sèches apparaissaient un peu partout. Cependant, on n'apercevait pas une seule bête.

L'unique note un peu plus gaie était fournie par une source dont les eaux claires filtraient à travers les fissures de la muraille rocheuse avant d'aller baigner un bouquet de plantes grimpantes parsemées de fleurs aux couleurs vives. Des geais volaient aux alentours, au-dessus des rochers, des oiseaux-mouches s'élançaient dans le soleil.

Un seul être humain était visible dans les environs, un individu sec et nerveux qui arborait une grande moustache tombante d'un jaune pisseux. Il semblait parfaitement indifférent à l'approche des visiteurs, occupé qu'il était à surveiller des marmites noires de suie suspendues au-dessus d'un feu de bois. Ferguson reconnut en lui le cow-boy que Niles avait assommé à l'*Applejack*, et il alla s'arrêter à une dizaine de pas de lui.

— Hep ! cria-t-il. Burlson est-il là ?

L'homme se redressa, tourna la tête et dévisagea calmement les cinq cavaliers qui étaient venus se ranger en demi-cercle autour de lui.

— Qui le demande ? répliqua-t-il en portant machinalement la

main à la crosse de son revolver.

— Si tu tires cette arme, déclara Ferguson d'un ton tranchant, je te découpe une jolie petite fenêtre dans ton crâne. Où est Burlson ?

— Ici !

Le patron du *Barred Diamond* venait d'apparaître à l'angle de la maison, une carabine à la main.

— Vous cherchez les ennuis, hein ? ricana-t-il. Et vous pourriez bien les trouver. Deux de mes hommes sont dans les fourrés, et ils vous tiennent en joue.

— Je parie bien que je vous aurai d'abord, moi.

Déjà, d'un mouvement rapide comme l'éclair, sa main avait fait basculer vers l'arrière son étui à revolver.

— Qu'est-ce qui vous démange donc ainsi ? s'enquit Burlson en considérant l'arme d'un œil circonspect.

— Une équipe de sales voleurs de bestiaux en général et un certain amateur d'embuscades en particulier.

— Vous accusez sans preuves.

— Vous avez tiré sur moi hier soir ! Eh bien, maintenant, défendez-vous si vous ne voulez pas recevoir une balle dans les tripes.

CHAPITRE VI

— Moi, j'ai tiré sur vous ? Mais vous êtes fou !

Un étonnement indigné se lisait sur le visage basané de Burlson.

— Il y a un cheval mort pour le prouver ! aboya Ferguson. Et c'est vous qui l'avez tué.

L'homme aux moustaches pisseuses se mit à rire.

— Qu'est-ce qui te fait rigoler comme ça, toi ? demanda Ferguson sur un ton acide.

— Vous vous trompez d'adresse, mon vieux. Buck est innocent, et il peut le prouver. Vous êtes parti avant minuit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, Buck a joué aux cartes, à l'*Applejack*, avec moi et deux copains jusqu'à deux heures du matin.

— Vous pouvez parfaitement être de mèche tous les deux.

— Il y a des témoins de ce que j'avance, par exemple Baldy, le barbier. Et Jones, le shérif adjoint, nous a vus aussi. Il est entré boire un verre aux environs de minuit. Et on pourrait citer d'autres témoins.

— Vous voyez que vous ne pouvez me coller ça sur le dos, reprit Burlson qui avait soudain retrouvé une partie de son assurance. Mais je n'irai pas jusqu'à dire que votre mystérieux agresseur ait eu une mauvaise idée en tirant sur vous.

Pour la première fois, Ferguson commençait à douter de la culpabilité de Burlson. Il était évident que si ce dernier jouait aux cartes à l'*Applejack*, il ne pouvait se trouver tapi dans l'ombre à huit ou neuf milles de là.

Dan prit alors la parole.

— Rien ne prouve que le tireur ne soit pas un de vos hommes.

— Je n'en ai que trois, et ils jouaient aux cartes avec moi. Baldy pourra jurer que nous avons quitté le saloon ensemble à deux heures.

Ou bien Burlson et son homme bluffaient, se dit Ferguson, ou bien il s'était, lui, lancé sur une fausse piste. Il n'y avait qu'un moyen de le savoir : il fallait se rendre en ville et contrôler la véracité de leur histoire. Tant qu'il n'aurait pas procédé à cette vérification, il serait réduit à l'impuissance. Il dévisagea froidement Burlson.

— Si vous me trompez, dit-il, je reviendrai. Et si vos hommes continuent à maquiller les marques du *Diamond*, je reviendrai aussi.

Sur ces mots, il fit demi-tour, suivi de ses quatre hommes. Quand ils eurent atteint l'extrémité de la cuvette, Dan se leva un peu sur ses étriers.

— Ces deux salauds se sont drôlement bien tirés de ce mauvais pas, dit-il.

— Si leur histoire est vraie, ils sont forcément innocents, répondit Ferguson avec un haussement d'épaules.

— Ce qui est certain, c'est que quelqu'un a cherché à vous zigouiller. Et qui avait un meilleur motif que Burlson ?

Il était évident qu'on avait tiré sur Ferguson avec l'intention de le tuer. Il était non moins évident que Burlson était le suspect n°1. Mais s'il n'était pas coupable, qui d'autre avait un mobile assez puissant pour vouloir le supprimer ? Il songea soudain au rouquin.

— Dis-moi, Dan, à quelle heure Red est-il rentré, la nuit dernière ?

— Je ne sais pas exactement, mais je suppose que l'aube ne devait pas être loin. Vous vous rappelez qu'il fréquente une fille de Sandy Crick.

Ferguson se demandait si le rouquin était vraiment auprès de sa petite amie ou bien s'il était camouflé quelque part en bordure de la piste. Était-il en rapport avec les voleurs de bestiaux ? Après tout, Burlson pouvait parfaitement avoir fait entrer un de ses hommes dans l'équipe du *Diamond*.

— Depuis combien de temps est-il dans la région ? reprit-il.

— Environ six mois, répondit Dan d'un air étonné. Mais... vous ne croyez pas que...

— Je réfléchis simplement. Il pourrait être intéressant de se renseigner sur lui.

Lorsque le petit groupe de cavaliers pénétra dans la cour du *Diamond*, Ferguson aperçut le jeune patron vautré dans son fauteuil habituel. Mais il n'était pas seul. Les cow-boys ayant mis pied à terre, ils desserrèrent les sangles des chevaux et attachèrent les bêtes à la balustrade. Ferguson se dirigeait vers le dortoir lorsqu'il s'entendit appeler.

— Hep ! Ferguson ! criait Poynter d'un ton joyeux. Venez donc un peu par ici. Je veux vous présenter à un de nos voisins.

Le contremaître s'avança et gravit les marches de la véranda.

— Voici Ferguson, notre nouveau contremaître, dit le jeune ranchero d'un ton affable. Major Powersby. Le major est directeur de la *Société d'Élevage de Carido*, et c'est un voisin fort agréable, ma foi.

Les yeux de Poynter se posèrent sur un flacon de whisky, et il ajouta :

— Il ne manque jamais d'apporter une de ses meilleures bouteilles.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit le major d'un air guindé.

Il parlait avec l'accent anglais, et son ton disait assez qu'il était habitué à donner des ordres et à les voir exécuter promptement. Ferguson salua d'un signe de tête et prit place dans un fauteuil. Powersby était un homme d'âge mûr, au visage rasé de près et orné d'une petite moustache. Contrairement à Poynter qui se tenait d'une façon désinvolte, le directeur de la *Société d'Élevage* était assis très droit, les épaules bien carrées dans son fauteuil, et ses yeux scrutateurs avaient quelque chose de glacial. Ses vêtements étaient presque aussi recherchés que ceux de son hôte, mais alors que ces nippes coûteuses avaient l'air de mauvais goût chez le patron du *Diamond*, Powersby les portait avec beaucoup d'allure.

— Il faut que vous goûtiez ce whisky, dit Poynter en s'adressant à Ferguson. Il est d'importation, moelleux comme la soie, mais en même temps diablement corsé.

Il remplit copieusement son verre, bien que son élocution un peu hésitante laissât supposer qu'il avait déjà absorbé une dose généreuse de cette boisson. Le jeune Mexicain vint placer un verre devant le contremaître, mais ce dernier le tourna sens dessus dessous.

— Excusez-moi, dit-il, je ne bois jamais dans la journée.

— Excellent principe ! approuva Powersby d'un ton un peu cassant en levant son verre. Cependant, il est des circonstances où il peut être indiqué d'y faire une entorse.

Il fixa Ferguson de ses yeux perçants et poursuivit :

— C'est donc vous qui remplacez Hammer. N'a-t-il pas été tué ?

— Blessé seulement, si j'en crois ce qu'on m'a dit.

— Ces voleurs de bestiaux commencent à devenir fort gênants.

L'Anglais reposa son verre sur la table, et Ferguson constata qu'il y avait à peine trempé les lèvres.

— Comptez-vous prendre des mesures spéciales pour limiter vos pertes ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— Il faut que tout le monde vive, intervint Poynter d'un air détaché.

— Nos hommes sont persuadés que Burlson maquille les marques de nos bêtes, déclara Ferguson. Avez-vous aussi constaté des disparitions dans vos troupeaux ?

— Beaucoup, avoua le directeur de la *Société d'Élevage* avec un sourire forcé. Bien sûr, il y a toujours des bêtes manquantes, c'est inévitable. Mais, en ce qui concerne Burlson, nous ne possédons aucune preuve. Je crois, pour ma part, que les vrais responsables sont les gangs qui écument la frontière.

Ferguson se dit que l'Anglais avait l'air compétent, mais qu'il se trompait certainement au sujet de Burlson, lequel devait exercer plus

de ravages qu'il ne le croyait. Cependant, l'air glacial de Powersby laissait assez clairement comprendre qu'il ne tenait pas à poursuivre plus longtemps cette conversation avec le contremaître d'un de ses voisins. Et Ferguson, qui ne s'intéressait guère non plus à l'Anglais, se leva pour prendre congé.

*
* *

Dans le courant de l'après-midi, Ferguson alla faire un tour en compagnie de Dan, afin de se familiariser avec la configuration de la région, ce qui était indispensable pour mettre au point son plan de défense.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent aux confins de la vallée, à proximité d'un point d'eau que Dan appela Coyote Wells, et qui se trouvait dans une étroite ravine entre deux crêtes rocheuses. La source alimentait un petit étang ombragé de saules. De minuscules ruisselets portaient de cette étendue d'eau et traversaient nonchalamment le ravin. Ferguson constata que les bovins qui se trouvaient aux alentours portaient soit la marque du *Diamond*, soit celle de *Trois L*.

— Cette eau appartient-elle au *Diamond* ? demanda-t-il.

— Je crois que Longman peut la revendiquer aussi bien que nous, mais il n'y a jamais eu, à ma connaissance, de discussion à ce sujet. Les deux ranches la partagent depuis toujours.

Poursuivant leur route en direction du sud, ils atteignirent bientôt les abords d'une chaîne de collines. Parvenus au sommet, ils s'arrêtèrent, et Ferguson tira une paire de jumelles de sa sacoche. Il scruta attentivement, en direction de l'ouest, un vaste espace de vallées arides, de cañons et de défilés étroits. C'était là, de toute évidence, que disparaissaient les bêtes du *Diamond*. Soudain apparut dans le champ de sa lunette un groupe d'une vingtaine de bovins qui se dirigeaient vers une parcelle de terre aride et desséchée où ne poussait pas le moindre brin d'herbe. Puis il aperçut un cavalier solitaire qui chassait le troupeau devant lui.

— Le diable m'emporte ! s'écria-t-il. Ces bandits opèrent maintenant en plein jour.

Il passa les jumelles à Dan qui regarda attentivement à son tour.

— Seigneur ! dit le vieux cow-boy. Ça, c'est du culot ou je ne m'y connais pas.

— Voilà, en tout cas, des bêtes qu'ils n'emmèneront pas aussi facilement qu'ils le croient, répondit Ferguson. Allons-y !

Les deux hommes redescendirent la pente au petit trot. Les bêtes étaient maintenant plus visibles, en dépit du nuage de poussière qu'elles soulevaient dans leur marche. L'homme qui les conduisait se retourna sur son cheval pour scruter les collines. Ferguson et son

compagnon forcèrent l'allure de leurs chevaux, mais le fuyard semblait gagner du terrain lorsque la chance favorisa soudain les deux poursuivants. Le cheval du cow-boy solitaire trébucha sur le sol durci et craquelé par la chaleur, et il tomba sur les genoux. Le cavalier, surpris, passa par-dessus l'encolure et roula deux ou trois fois sur lui-même. Puis il se releva d'un bond pour se diriger vers sa monture qui ruait des quatre fers. Les deux hommes du *Diamond* le virent tirer rapidement sa carabine du fourreau de sa selle. Puis il y eut le bruit d'une détonation sèche, et le cheval cessa de se débattre.

Ferguson mit sa monture au pas : il n'était plus nécessaire de se presser, puisque le voleur était coincé aussi sûrement que s'il portait des fers aux chevilles.

— Je suppose que son cheval s'est cassé une patte, dit le contremaître du *Diamond*, et notre homme se trouve maintenant dans le pétrin. Tu vas retenir son attention de ce côté-ci pendant que je ferai le tour pour le prendre à revers.

Il s'éloigna, décrivit un large cercle et alla s'arrêter au-delà de l'endroit où l'on apercevait le cadavre du cheval. Il mit pied à terre et entrava sa monture. Puis, prenant sa carabine, il se mit en route vers le voleur de bestiaux.

Il était encore hors de portée de fusil lorsque le fuyard, à l'abri derrière le cadavre du cheval, se mit à tirer. Mais un autre coup de feu, lui ayant répondu, il n'insista pas. Ferguson s'était mis à ramper à quatre pattes entre les broussailles et les arbustes, se disant que Dan avait peut-être atteint sa cible. Il s'arrêta et, repoussant son chapeau en arrière, se souleva un peu sur les coudes. Il aperçut la carcasse du cheval mais ne vit pas le cavalier.

Soudain, un autre coup de feu claqua sur son flanc droit, et la balle vint frapper le rocher non loin de lui. Un deuxième projectile souleva à ses pieds un nuage de poussière qui l'aveugla presque. Il bondit et alla s'abriter derrière le rocher le plus proche en réfléchissant à la tournure nouvelle que semblaient prendre les événements. La tactique du bandit était facile à deviner : il battait en retraite en direction du cheval entravé de Ferguson afin de s'en emparer pour fuir.

De l'endroit où il se trouvait, Ferguson apercevait l'animal à environ un quart de mille derrière lui. Il ne voyait pas le voleur, mais il l'imaginait en train de ramper à travers les rochers et les broussailles. Cependant, il avait l'énorme avantage de pouvoir attendre, alors que le fugitif était obligé d'avancer sans trêve, étant donné que Dan devait se rapprocher de lui peu à peu. Ferguson prit donc la décision d'attendre et d'observer, ne perdant pas des yeux le terrain hérissé de rochers, d'arbustes rabougris et de broussailles que l'homme était forcé de traverser.

Les minutes passaient. Un lézard fila devant son nez et disparut dans une crevasse. Deux vautours tournoyaient au-dessus de sa tête dans le ciel bleu. Ferguson, le dos brûlé par les rayons ardents du soleil, éprouvait la tentation de se remettre en route. Soudain, il se raidit. À moins de vingt pas de lui, apparaissait la silhouette rampante du voleur qui avançait lentement, prudemment, tenant sa carabine à la main.

Sans bruit, Ferguson épaula sa Winchester et prit une position plus confortable. Mais ce mouvement fit rouler une pierre sous ses pieds. Le fuyard tourna vivement la tête et, l'espace d'une seconde, fixa son ennemi qui le mettait en joue. Avec un cri de défi, il se dressa sur ses pieds et tira son revolver. Ferguson pressa la détente par deux fois. Le bandit chancela et s'écroula au sol. Un frisson agita un instant son corps, puis il ne bougea plus.

Le contremaître du *Diamond* glissa une autre cartouche dans la culasse de sa carabine, se releva et s'avança prudemment. L'homme était tombé la face contre terre, et il tenait encore son colt entre ses doigts crispés. Ferguson s'approcha, donna un coup de pied dans le revolver, puis, plaçant sa botte sous le corps, il le retourna.

Dan, tout essoufflé, arrivait en boitillant.

— Vous l'avez donc eu, ce bandit ! s'écria-t-il.

— Oui. Jette un coup d'œil à son visage.

Le vieux cow-boy porta ses regards vers l'homme étendu à leurs pieds.

— Grand Dieu ! bredouilla-t-il. Mais c'est le rouquin !

CHAPITRE VII

Ferguson baissa les yeux vers le corps inerte étendu sur le sol. Il songeait qu'il ne saurait jamais d'une façon certaine si son agresseur de la nuit précédente était ce cow-boy aux cheveux roux.

— Le faux jeton ! grogna Dan d'un ton chargé de mépris. Qu'allons-nous faire de son corps ? Nous le ramenons en ville ?

Ferguson réfléchissait tout en roulant une cigarette.

— Tu sais ce que cela entraînera, dit-il enfin. Le coroner et son jury, des tas de questions et des formalités à n'en plus finir. Je serais d'avis de l'enterrer et de n'en plus parler.

— D'accord, acquiesça Dan avec indifférence.

Ils se mirent à entasser des pierres sur le cadavre. Quand ils eurent fini, ils s'éloignèrent en le laissant dans sa tombe anonyme. Puis Ferguson reporta son attention sur le troupeau de bovins que Red chassait en direction des collines.

— Nous allons conduire ces bêtes dans les pâturages du *Diamond*, décida le contremaître.

Pendant un moment, les deux hommes s'employèrent à rassembler le bétail. Puis Ferguson contourna lentement le groupe de taureaux qu'il examina plus attentivement.

— Que penses-tu de ça ? demanda-t-il à son compagnon.

Le visage parcheminé du vieux cow-boy exprimait la déception et le dégoût.

— Il n'y a pas là une seule bête qui provienne du *Diamond*, maugréa-t-il.

— Exact ! reconnut Ferguson avec une résignation nuancée d'amusement. Toutes ces sales bestioles portent la marque du *Trois L*. Nous avons sué sang et eau pour faire le boulot de Longman.

— Ne vous imaginez surtout pas que ce vautour revêche va nous remercier.

— Je ne m'y attends pas, répondit Ferguson en rassemblant ses rênes. Mais puisque nous en sommes à ce point, autant vaut finir le travail et les ramener chez elles.

Quand ils arrivèrent dans la vallée, le soir tombait. Soudain un coup de feu claqua dans le lointain. Les deux hommes arrêtaient leurs chevaux et tendirent l'oreille. Au bout d'un moment leur parvint le

bruit d'une autre détonation. Puis ce fut le silence.

— Qui diable peut bien être en train de tirer des coups de fusil ? demanda Dan en fixant son contremaître d'un œil perplexe.

— Je n'en sais pas plus que toi. Ce sont peut-être des complices de Red qui rôdent dans les environs.

Au même instant, ils aperçurent vaguement, dans la lumière crépusculaire, trois cavaliers qui approchaient au triple galop. Dan se laissa glisser à terre, la carabine à la main, et se plaça derrière son cheval. Ferguson l'entendit charger son arme.

— Ne tire pas ! dit-il.

Les trois cavaliers se rapprochaient rapidement. Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de pas, ils ralentirent leur allure, et l'un d'eux se dirigea au petit trot vers les hommes du *Diamond*, sa carabine en travers de la selle.

— Bon Dieu, mais c'est Longman en personne ! s'écria Dan. Il n'y a pas, dans toute la vallée, un autre cheval pie comme le sien.

Ferguson remit sa carabine dans son fourreau et s'avança à la rencontre de l'éleveur. Longman s'immobilisa. Ses regards soupçonneux allèrent de l'homme aux bêtes, puis il aboya d'une voix rauque et triomphante :

— Je vous prends donc la main dans le sac !

Pendant un court instant, Ferguson ne saisit pas le sens de la remarque. Puis il comprit. Il s'arrêta à deux pas de Longman qu'il fixa d'un air incrédule.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-il.

— Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas aveugle ! répliqua Longman d'une voix venimeuse. Vous allez peut-être prétendre que ce ne sont pas des bêtes de mon ranch que vous emmeniez ?

— Que nous ramenions chez elles, rectifia Ferguson.

— Inutile de mentir ! Vous avez fait demi-tour quand vous m'avez vu.

Les deux autres cavaliers, apparemment rassurés, se rapprochèrent, et Ferguson eut la surprise de reconnaître les deux filles de Longman. Les jupes et les chemisiers classiques dont elles étaient vêtues la veille avaient été remplacés par des chemises et des pantalons d'allure masculine, des foulards de soie étaient noués négligemment autour de leur cou, et elles étaient coiffées de chapeaux à larges bords. Visiblement intriguées, elles s'arrêtèrent derrière leur père.

Dan, de son côté, était remonté à cheval et s'avancait à son tour.

— Regardez donc ces bêtes, les enfants ! dit Longman par-dessus son épaule. Elles portent toutes notre marque.

— Bien sûr, grommela Dan, puisque nous avons été assez idiots pour risquer notre peau en les arrachant au voleur qui les emmenait.

Longman éclata de rire.

— Vous irez raconter ça à un jury. Et vous prétendrez aussi que ce n'était pas un de vos complices qui a tiré sur nous pour couvrir votre fuite.

Dan porta vivement la main à la crosse de son revolver.

— Vous me traitez de voleur ? hurla-t-il.

— Calme-toi, dit doucement Ferguson en se tournant vers lui.

Puis, s'adressant à Longman :

— Pour l'amour du Ciel, réfléchissez si vous en êtes capable ! Nous ramenons ces bêtes des collines. Il vous suffit de regarder les traces de leurs pas pour vous rendre compte que c'est la vérité.

Une des deux jeunes filles – Ferguson vit tout de suite qu'il s'agissait de la cadette – s'approcha de son père.

— Il n'est pas encore trop tard pour s'en rendre compte, papa, dit-elle d'un ton pressant.

— Je n'ai rien à vérifier quand j'ai affaire à un ancien bagnard rétorqua Longman.

Dan tira son revolver, l'arma d'un coup sec et le braqua sur le propriétaire du *Trois L*.

— Vous n'avez pourtant pas le choix ! cria-t-il. Je n'accepte de personne des paroles comme celles que vous venez de prononcer. Nous allons remonter la piste tous ensemble.

L'ex-adjoint, très droit sur son cheval, fixait ses deux adversaires d'un regard furibond, et Ferguson dut lui rendre cette justice qu'il ne manifestait pas la moindre frayeur à la vue du revolver de Dan braqué sur lui.

— Je crois, en effet, que vous ne pouvez faire autrement que d'obéir, déclara le contremaître du *Diamond*.

— Papa, insista June, ne t'entête donc pas ainsi.

Sans un mot, Longman éperonna son cheval et s'avança vers le troupeau. Dan le suivit, l'air farouche. Ferguson s'approcha de son cow-boy avec l'intention de lui faire rengainer son arme, mais il ne voulut rien entendre. Longman prit la tête de la colonne. Malgré la nuit qui tombait, les traces laissées par les bêtes étaient parfaitement visibles. L'éleveur poursuivit sa route sans parler sur plus d'un demi-mille, escorté de Dan qui ne le quittait pas d'un pouce, l'air aussi aimable qu'un dogue. Ferguson venait derrière, et les deux jeunes filles fermaient la marche. Finalement, Longman s'arrêta et se tourna vers le vieux cow-boy.

— Êtes-vous convaincu ? demanda celui-ci.

— Tu t'es trompé, papa, dit June. Et nous devrions remercier nos voisins pour nous avoir rendu service.

Longman ne prêta attention ni à sa fille ni au vieux cow-boy. Il se tourna vers le contremaître du *Diamond* qu'il fixa de ses yeux

implacables.

— Vous êtes rusé, Ferguson, dit-il d'une voix hargneuse, mais je saurai bien vous convaincre de mensonge.

— C'est ainsi que vous nous remerciez d'avoir sauvé vos bêtes ! dit Dan d'un ton écœuré. Eh bien, ramenez-les donc tout seul.

Sur ces mots, il remit son arme dans son étui, fit demi-tour et s'en fut au petit trot en direction de la vallée. Sans répondre, Longman se mit en route aussi, suivi de sa fille aînée, tandis que June s'approchait de Ferguson.

— Je suis navrée, dit-elle d'un ton qui ne pouvait laisser le moindre doute sur la sincérité de ses paroles. Mon père est furieux à cause de ces vols de bestiaux, et il est parfois... très difficile à vivre.

— Il semble qu'il ne puisse me souffrir, répondit le jeune homme avec un sourire triste. Pourtant, Dan et moi pensions vous rendre service en agissant ainsi.

— Mais vous nous avez rendu service ! affirma-t-elle d'un ton convaincu. Seulement, mon père a une idée fixe : il déteste les hommes qui ont été en prison. Eh bien, je crois qu'il faudrait ramener ces bêtes dans nos pâturages.

— Moi, je ne m'en charge pas, déclara Ferguson.

— Je peux parfaitement me débrouiller, répondit la jeune fille d'une voix calme.

Ferguson la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la nuit. La pensée que cette enfant aux yeux bleus eût pris son parti contre son père, alors que sa sœur n'avait pas prononcé une parole, atténuait quelque peu le sentiment de colère qu'avaient fait monter en lui les accusations de Longman. Il songea alors que les coups de feu entendus signifiaient que d'autres cavaliers – probablement des hommes de Burlson – devaient encore se trouver dans les parages. Et June, seule avec un troupeau d'une vingtaine de bêtes, pouvait fort bien, dans la nuit, être prise pour un cow-boy. Or, les acolytes de Burlson avaient l'air de ne jamais être en retard quand il s'agissait de jouer du revolver ou du fusil. Il éperonna son cheval et s'élança à la poursuite de June Longman.

— Ces collines ne sont pas un endroit pour une jeune fille, que ce soit de jour ou de nuit, dit-il d'un ton bourru quand il l'eut rejointe.

— Je les parcours depuis des années.

— Vous n'y resterez pas seule ce soir, en tout cas.

Sans un mot de plus, ils se dirigèrent vers les bêtes qui s'étaient à nouveau dispersées.

Les étoiles émaillaient le ciel depuis longtemps lorsqu'ils eurent conduit le troupeau dans les pâturages de Coyote Wells.

— Je pense qu'elles sont en sécurité ici, dit June en essuyant avec son foulard la poussière qui maculait son visage.

— Aucun troupeau n'est vraiment en sécurité lorsque les hommes de Burlson rôdent dans les environs. Je crois qu'il faudrait maintenant que je vous reconduise chez vous.

— Ce n'est pas une obligation absolue, vous savez.

Mais sa protestation manquait un peu d'énergie.

— Je me sentirai plus tranquille. Montrez-moi le chemin, car je suis complètement égaré. Il faudra que je me familiarise avec la région.

— Puisque vous insistez, suivez-moi.

Tandis qu'il chevauchait dans la nuit aux côtés de la ravissante fille de Mike Longman, Ferguson se creusait la cervelle pour tâcher de trouver un sujet de conversation, mais il semblait avoir complètement perdu la parole. Il ne s'était jamais soucié, jusqu'à ce jour, de produire une impression favorable sur une jeune fille, et il avait conscience, ce soir, de se conduire comme un parfait imbécile. June lui jeta un coup d'œil oblique.

— C'est la seconde fois, dit-elle que vous jouez le rôle du bon Samaritain. Vous vous rappelez les chevaux et le boghei ?

— Oui, bien sûr.

Et, à nouveau, il retomba dans le silence. Mais June Longman ne se décourageait pas aisément.

— J'ai cru comprendre, reprit-elle, que vous étiez originaire du Texas. Savez-vous que j'y suis née ? Et qu'est-ce qui vous a poussé à venir vous installer dans l'Arizona ?

En un rien de temps, son pouvoir de persuasion avait forcé Ferguson à raconter sa vie entière, son incarcération à Huntsville, le meurtre de son père à Marburg, et sa détermination de retrouver Frosty Furrman.

— Marburg ! s'écria la jeune fille. Mais c'est là que je suis née !

— Avez-vous connu mon père ?

Il crut déceler une tension soudaine chez la jeune fille qui répondit avec peut-être un peu trop de hâte :

— Mon Dieu, non. J'étais toute petite lorsque papa est venu se fixer ici.

Devant eux, à une certaine distance, on apercevait les fenêtres éclairées du ranch.

— Nous sommes arrivés, dit June en arrêtant son cheval.

— Je vais vous accompagner jusqu'à la maison.

— Je crois, répondit-elle avec un faible sourire, que vous êtes venu assez loin.

— Oui, je comprends. On n'accepte pas les bagnards, au *Trois L*, dit-il d'un ton amer.

— Voyons, ne faites pas preuve de mauvais caractère... Roy, supplia la jeune fille.

D'un geste impulsif, elle posa sa main sur le bras du jeune homme.

— Mon père a des préventions contre vous, c'est vrai. Mais il changera d'avis quand il vous connaîtra mieux. Donnez-lui un peu de temps.

Ferguson frémit au contact de la main de la jeune fille.

— Je veux bien, dit-il un peu à contrecœur.

Puis, brusquement, il ajouta :

— J'aimerais tellement vous revoir !

Un éclair de malice brilla dans les yeux bleus de June.

— Eh bien, répliqua-t-elle, personne ne vous en empêche.

Sans un mot de plus, elle enleva son cheval et s'éloigna en direction de la maison.

CHAPITRE VIII

Ferguson reprit le chemin du *Diamond*, perdu dans ses pensées. Il ne pouvait chasser de son esprit l'image de June Longman – la caresse mélodieuse de sa voix, la chaleur de son sourire, la franche amitié qui se reflétait dans ses grands yeux bleus. Jamais encore il n'avait rencontré une jeune fille qui eût exercé sur lui une telle fascination. Et elle avait aussi toutes les contradictions de la femme : elle déclarait que son père ne saurait souffrir chez lui la présence d'un ancien détenu, et, l'instant d'après, elle l'invitait pratiquement à revenir.

Deux jours plus tard, après le repas du soir, n'y tenant plus, il sella son cheval et se mit en route pour le *Trois L*, se disant qu'il valait peut-être mieux mettre cartes sur table avec Longman.

La lune baignait les bâtiments de sa clarté argentée quand il entra dans la cour du ranch. À travers les stores des fenêtres, filtrait une lumière chaude et accueillante. Un peu plus loin, du côté du dortoir des cow-boys, quelqu'un jouait de la guitare. Une brise légère soufflait dans la vallée, chargée du parfum un peu âcre des sauges.

Le jeune homme sentit son poulx battre plus vite quand il traversa la véranda et frappa à la porte de la maison. Ce fut June elle-même qui lui ouvrit, vêtue d'une robe d'intérieur blanche, ses magnifiques cheveux blonds auréolés par la clarté de la lampe. À la vue du visiteur, ses lèvres s'entrouvrirent de surprise, mais en même temps un vif plaisir illuminait son regard.

— Roy ! s'écria-t-elle. Vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à voir ici.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de venir, répondit-il en souriant, attendant qu'elle l'invitât à entrer.

Mais la jeune fille hésitait visiblement. C'est alors que le visage de Mike Longman apparut dans l'ombre, derrière sa fille.

— Qui est là, June ? demanda-t-il.

— Roy Ferguson, le contremaître du *Diamond*, répondit-elle vivement avec un rien de défi dans la voix.

— Ce gibier de potence !

Le ton de Longman était chargé d'aversion. Il écarta sa fille et s'avança sur le seuil, l'air revêché.

— Allez-vous-en ! lança-t-il d'une voix âpre. Je ne supporterai pas de voir un ancien détenu tourner autour de ma fille.

Il fit un pas en arrière, saisit la porte d'une main et la repoussa violemment. Mais Ferguson la coinça avec sa botte, l'empêchant de se refermer entièrement.

— Sapristi, écoutez-moi, Longman ! dit-il. Soyez raisonnable. Je n'ai rien à me reprocher, à part cette vieille affaire...

— Qui sent déjà assez mauvais pour mon goût.

La voix suppliante de June se fit entendre derrière la porte entrouverte.

— Papa, ne pouvons-nous donc discuter de tout cela calmement ?

— Il n'y a rien à discuter. Je n'encaisse pas les anciens prisonniers et les voleurs de bestiaux.

— Roy n'est pas un voleur ! répliqua la jeune fille d'un ton indigné.

Ferguson se rendit compte qu'il serait inutile de discuter davantage. Mike Longman était un homme injuste et borné, mais c'était le père de June. Il ne voulait pas le voir chez lui, et insister ne ferait que rendre la situation plus désagréable pour la jeune fille. La seule chose à faire, c'était de s'en aller. Il retira donc son pied, et la porte se referma avec un claquement sec. Le cœur rempli d'amertume, il retourna vers l'endroit où il avait laissé son cheval. Il allait se mettre en selle lorsque la porte de la maison s'ouvrit soudain, et June sortit. Elle referma aussitôt, coupant court aux cris irrités de son père. Puis, traversant la véranda en courant, elle se précipita vers le jeune homme.

— Je suis désolée, Roy, dit-elle, haletante. Peut-être plus tard... Je saurai bien forcer mon père à voir les choses différemment.

— J'attendrai, répondit-il d'une voix sans timbre en sautant à cheval.

La jeune fille leva la tête vers lui, et, à la clarté diaphane de la lune, il vit briller des larmes dans ses yeux. Mû par une impulsion irrésistible, il se pencha et l'embrassa sur la bouche. Il frémit de tout son être en sentant les lèvres chaudes et ardentes de June lui rendre son baiser avec passion.

*

* *

Red disparu, le nouveau contremaître du *Diamond* n'éprouva pas la moindre difficulté dans ses rapports avec ses hommes qui ne demandaient qu'à être guidés d'une main ferme. L'absence du rouquin n'avait d'ailleurs soulevé aucune curiosité, car il avait toujours été un solitaire, et chacun considéra qu'il avait dû en avoir assez de la région

et filer vers d'autres lieux. Ferguson constata que ses couvertures et sa musette avaient également disparu, et il pensa que c'était là le fait du vieux Dan.

Cependant, quelques jours après son inutile visite au *Trois L*, les ennuis commencèrent. Un matin, alors qu'il se trouvait sur la porte du dortoir, un cow-boy entra en trombe dans la cour du ranch et vint s'arrêter près de lui, en proie à une visible agitation.

— Longman est en train de clôturer les sources de Coyote Wells, annonça-t-il, tout hors d'haleine.

Il semblait bien que le propriétaire du *Trois L* fût décidé à chercher la bagarre par tous les moyens. Ferguson sella aussitôt son cheval et se mit en route, accompagné du cow-boy.

En approchant de l'étroite gorge où se trouvait ce point d'eau vital pour le ranch, il aperçut un chariot arrêté. Trois hommes étaient occupés à confectionner une triple barrière de fil de fer barbelé en travers de la gorge, l'un enfonçant les piquets, les deux autres tendant les fils. Mike Longman sanglé dans son ceinturon d'où pendait son étui à revolver, surveillait les opérations. Près de la moitié de la gorge était déjà fermée.

Un peu plus loin, un homme du *Diamond*, à cheval, regardait ce qui se passait, et deux autres s'avancèrent à la rencontre de leur contremaître. Ferguson se dit qu'il avait donc à sa disposition quatre hommes armés, alors que Longman n'en avait que trois. Si le patron du *Trois L* voulait la bagarre, il allait être servi.

Il descendit jusqu'à l'extrémité de la barricade, parfaitement conscient du regard courroucé que Longman faisait peser sur lui. Négligemment, il laissa tomber son lasso autour du premier piquet et attacha l'autre bout au pommeau de sa selle. Il fit avancer son cheval jusqu'à ce que la corde fût tendue, puis l'éperonna vivement. Il n'y avait que deux possibilités, se dit-il. Ou bien la lanière de cuir tressée allait rompre, ou bien le poteau de bois serait arraché. L'animal s'élança en avant, tirant de toutes ses forces sur le lasso. Le premier piquet céda, et les autres suivirent à mesure que le cheval avançait, car le sol rocailleux n'avait pas permis de les enfoncer très profondément. Les hommes du *Trois L* poussèrent des cris de protestation et de rage en voyant détruit en quelques secondes le fruit de leur dur travail de plusieurs heures.

Longman se précipita alors vers Ferguson, les traits déformés par une fureur insensée.

— Vous voulez sans doute aller faire un autre séjour en prison ? hurla-t-il, le regard venimeux. Cette source m'appartient, et vous ne m'empêcherez pas de la clôturer.

— Le *Diamond* a droit à la moitié de cette eau, répliqua Ferguson. Nous en avons besoin, et nous sommes disposés à discuter.

À coups de revolver.

Ce disant, il porta ostensiblement sa main à la crosse de son arme.

— Je n'échange pas de coups de feu avec un tueur de votre espèce. Laissez cette arme, et je me charge de vous corriger, moi. À coups de poing.

Toujours en selle, Ferguson avait les yeux baissés vers le patron du *Trois L*, incapable de comprendre les raisons de son amertume et de sa hargne. Longman devait être, songeait-il, le genre d'homme à nourrir une haine irraisonnée, un peu à la manière d'un Indien. Ils s'étaient heurtés dès leur première rencontre, dans le bureau du shérif, et c'était simplement pour bien montrer sa haine que Longman avait décidé de clôturer les sources. Et maintenant, voilà qu'il souhaitait régler leur différend avec ses poings ! Il allait, lui, Ferguson, se faire une joie de lui donner satisfaction. Il sauta à terre et déboucla son ceinturon qu'il accrocha au pommeau de sa selle. Longman se débarrassa du sien et le lança à un de ses hommes.

L'ancien shérif adjoint, sec et nerveux, aussi droit qu'un piquet, était plus grand que son adversaire, mais il n'avait ni la même souplesse ni la même agilité. Les cow-boys, avides d'assister à cette lutte sans merci qui allait opposer les deux ennemis, faisaient déjà le cercle.

Une folle animosité peinte sur son visage maigre, Longman fonça rapidement, lançant alternativement ses deux poings, à la manière de pistons. Ferguson commença par reculer, mais la mollette de l'un de ses éperons se prit dans un morceau de fil de fer barbelé qui traînait sur le sol, et il trébucha. Le poing droit de Longman vint le cueillir à la mâchoire avec la force d'une massue. Tout déséquilibré qu'il fût, il parvint cependant à se dégager du fil de fer et pirouetta pour esquiver le pilonnage des poings de son adversaire qui ne diminuait en rien la force de ses attaques et semblait résolu à en finir aussi vite que possible, poussé par une rage folle, une haine à laquelle il se laissait aller sans retenue. Pendant un moment, Ferguson parvint à esquiver l'assaut furieux de Longman, attendant l'occasion de lui porter à son tour à la mâchoire un direct qui, il l'espérait, mettrait fin au combat, car il lui répugnait d'avoir à se battre avec un homme qui avait presque le double de son âge.

C'est alors que, à l'improviste, la pointe d'une botte vint le frapper violemment au bas-ventre. Une douleur atroce le fit se plier en deux, tandis que Longman, les yeux brillants de triomphe, avançait sur lui en lançant à nouveau son pied en direction de la tête du jeune homme. Celui-ci oscillant de droite et de gauche, essayait de parer les coups et de gagner du temps. Il s'était attendu à un combat loyal, mais il s'apercevait maintenant qu'il s'était trompé. La tactique immonde de

Longman lui ôtait toute illusion à cet égard.

Il se redressa soudain, saisit à deux mains le pied de son adversaire et le tordit furieusement. Longman fit tous ses efforts pour essayer de conserver son équilibre, mais il chancela et s'écroula à la renverse. En l'espace d'un éclair, Ferguson s'était jeté sur lui et, à califourchon sur sa poitrine, lui immobilisant les bras entre l'étau de ses genoux, il se mit à lui marteler le visage de ses deux poings. L'ancien shérif adjoint se tordait et se débattait, agitant désespérément ses jambes, mais les poings de son adversaire continuaient à le pilonner méthodiquement.

En un effort désespéré, rendu fou par cette correction inattendue, il parvint à dégager un de ses bras, et ses doigts crispés s'avancèrent en direction des yeux du jeune homme. Mais un cri aigu sortit soudain de sa gorge : Ferguson lui avait saisi le poignet à deux mains, et il le lui tordait de toutes ses forces, presque au point de lui désarticuler l'épaule. La respiration de Longman se fit haletante, une sorte de gargouillis sortit de ses lèvres tuméfiées et hachées par les coups qui pleuvaient à nouveau. Sa chemise était maculée du sang qui coulait des phalanges déchirées de Ferguson. Ce dernier, enfin las de frapper, se releva, essoufflé, et contempla Longman qui restait étendu au sol, incapable de faire un mouvement.

Deux cow-boys du *Trois L* s'approchèrent de leur patron, le remirent péniblement sur ses pieds et l'entraînèrent vers le chariot dans lequel ils le chargèrent comme un ballot. L'un d'eux attacha son cheval de selle à l'arrière du véhicule, puis grimpa sur le siège du conducteur, tandis que ses deux camarades chargeaient leurs outils dans le fourgon. Enfin, le véhicule s'ébranla, suivi des deux cavaliers.

Ferguson resta immobile jusqu'à ce que le chariot et les cavaliers eussent disparu. Il songeait avec amertume que lorsque June verrait revenir son père dans cet état, elle ne voudrait plus avoir affaire à lui. Elle ne lui pardonnerait jamais, car il ne parviendrait pas à lui faire admettre qu'il avait souhaité un combat loyal. Il haussa les épaules avec résignation et tourna les yeux vers l'amas de poteaux et de fil de fer barbelé qui traînait sur le sol.

— Cherchez un creux de rocher, dit-il, et collez-y tout ce bazar.

CHAPITRE IX

Leur repas du soir terminé, les cow-boys du *Diamond*, assis dans la cour du ranch, savouraient en paix leur dernière cigarette de la journée.

Ferguson, perché sur la barrière du corral, vit arriver Niles, juché sur une haridelle aussi usée que lui-même. Le shérif mit pied à terre près de l'abreuvoir, fit boire son cheval, puis se mit à bourrer sa vieille pipe noire et culottée. À l'appel du contremaître, il se dirigea à grandes enjambées vers le corral et se hissa à son tour sur la barrière.

— Alors, comment vont les choses ? demanda-t-il d'un air détaché.

— Il n'y a pas à se plaindre, répondit Ferguson, tout en se demandant le motif de cette visite.

— Pas d'ennuis ?

Le contremaître se dit que le shérif avait dû entendre parler de la bagarre de Coyote Wells.

— Rien qui vaille la peine d'être mentionné, répondit-il avec prudence.

— Mike Longman ne voit pas les choses tout à fait de la même façon.

— Dommage !

— Il porte plainte contre vous pour coups et blessures.

— Je suis plein d'admiration pour le culot dont il fait preuve.

— Voyons, si vous m'expliquez exactement ce qui s'est passé ?

— Très volontiers.

Tandis que le shérif tirait pensivement sur sa vieille pipe, Ferguson lui fit le récit des événements.

— Si vous voulez des témoins, conclut-il, j'en ai quatre à votre disposition.

— Je n'en ai pas besoin. Voyez-vous, Mike a une toute autre raison de vous détester.

Ferguson, se rappelant la haine féroce que Longman portait à tous les anciens détenus, resta silencieux.

— Eh bien, reprit Niles en se laissant glisser au sol, je vais poursuivre ma route.

— Vous ne m'arrêtez donc pas ? s'enquit Ferguson avec une

pointe d'ironie.

— Sous quelle inculpation ? En ce qui me concerne, je considère que vous êtes dans votre droit, nul n'étant autorisé à accaparer l'eau pour lui tout seul. Je ne suis venu que pour savoir la vérité sur cette affaire.

Ferguson regarda s'éloigner la haute silhouette du shérif, en songeant que Longman était affreusement vindicatif. C'était lui qui avait voulu ce combat acharné et sans merci dans lequel il avait eu le dessous. La plupart des gens s'en seraient tenus là, en se disant qu'ils avaient bien cherché ce qu'ils récoltaient, mais l'ancien adjoint était allé porter plainte ! Il lui faudrait avoir l'œil sur ce dangereux individu. Lorsque Ferguson était arrivé à Carido, il s'imaginait passer le plus clair de son temps à rechercher Furrman. Mais les choses avaient tourné de telle manière qu'il était maintenant occupé à combattre les voleurs de bestiaux et à se défendre contre l'irascible Longman. Peut-être aurait-il mieux fait de chercher du travail en ville, au lieu d'accepter la place de contremaître du *Diamond*.

L'apparition de Poynter le détourna de ses pensées. Saoul, comme d'habitude, se dit-il en regardant le jeune dandy traverser la véranda d'une démarche incertaine, puis s'arrêter pour se raccrocher à un pilier. Il se rendait en ville presque tous les soirs, et, s'il rentrait généralement ivre, du moins ne l'était-il pas quand il partait.

Avec un sentiment de dégoût mêlé de pitié, Ferguson vit le domestique mexicain aider son maître à se hisser péniblement en selle. Le cheval de Poynter était, heureusement, une bête bien dressée qui connaissait parfaitement la piste conduisant à la ville et qui était capable de ramener sans encombre son cavalier.

Agrippant le pommeau pour mieux garder l'équilibre, le jeune homme se mit en route, rebondissant dans sa selle comme une botte de paille, et il s'éloigna sous les regards amusés des cow-boys assis devant la porte du dortoir.

Jackson Poynter était bien l'homme le plus inutile qu'il eût jamais connu, se disait Ferguson. Mais il n'était pas antipathique, ce n'était qu'un gros lourdaud aimable et insouciant. Il n'avait jamais une parole dure pour quiconque et traitait amicalement tous ses visiteurs, que ce fussent de riches éleveurs ou de pauvres cow-boys. Lorsqu'il était en ville, il n'était pas rare de lui voir offrir un verre à un quelconque vagabond, et, bien qu'il fût le garçon le plus inutile et le plus incapable de la terre, on ne pouvait lui en vouloir en aucune façon. Peut-être aurait-il eu plus de caractère s'il avait été obligé de travailler pour gagner sa vie.

Ferguson en était là de ses réflexions lorsque le vieux Dan vint se percher à ses côtés et tira sa blague à tabac de sa poche.

— C'est pas souvent, remarqua-t-il, que le jeune patron est déjà

rétamé avant de partir en ville.

— L'as-tu seulement jamais vu complètement à jeun ?

— Je crois bien que non, reconnut Dan. Et je me dis toujours qu'un de ces soirs, en rentrant, il basculera de sa selle et se rompra le cou.

Ayant ainsi formulé son opinion, le vieux cow-boy se mit en devoir de rouler une cigarette.

*

* *

La silhouette rébarbative des Painted Hills s'estompait à l'horizon, et la nuit s'étendait sur la plaine. Quatre cow-boys se mirent en selle et s'éloignèrent dans l'obscurité, Ferguson ayant décidé que, chaque nuit, la moitié de son équipe effectuerait une ronde autour du domaine, dans l'espoir de repérer les voleurs de bestiaux. Les autres, à la clarté de la lampe accrochée à l'une des poutres du dortoir, étaient occupés à raccommoder des vêtements, à feuilleter de vieux magazines aux pages cornées, ou simplement à paresser dans un coin.

Ferguson, assis sur sa couchette, était en train de fumer une cigarette en songeant encore à son jeune patron, se disant qu'il risquait fort, dans l'état où il se trouvait, de tomber de cheval avant même d'avoir atteint la ville. Certes, il ne se tuerait sans doute pas, mais il pouvait parfaitement se casser un bras ou une jambe. Or, cette piste qui longeait la rivière était assez peu fréquentée, et il pouvait très bien rester sans secours durant toute la nuit. Lorsque le shérif avait confié cet emploi de contremaître à Ferguson, il lui avait laissé entendre qu'il devait, en quelque sorte, veiller sur le jeune patron. Aussi se sentait-il quelque peu responsable de sa sécurité.

Il jeta un coup d'œil autour de lui avec l'idée d'envoyer un cow-boy en ville pour s'assurer que tout allait bien. Mais les hommes étaient restés en selle toute la journée, et il prit la résolution de se charger lui-même de cette corvée. Il y avait, d'ailleurs, une autre raison à sa décision. Il avait omis de parler au shérif de l'algarade qu'il avait eue avec Longman le jour où, en compagnie de Dan, il avait ramené dans la vallée une vingtaine de bêtes appartenant au *Trois L*. Il n'aurait pas dû oublier de mentionner ce fait, car il y avait bien des chances pour que Longman eût fourni à Niles une version pittoresque et toute personnelle de cet incident. En effet, dans son sectarisme aveugle, le patron du *Trois L* les considérait toujours comme des voleurs, Dan et lui-même. Il ne serait donc pas mauvais d'aller mettre les choses au point avec le shérif.

Lorsqu'il atteignit la ville, sans avoir rencontré le jeune Poynter en chemin, il maudit ses pressentiments et s'en voulut de ses scrupules. Les lampes de cuivre de l'*Applejack* éclairaient d'une

lumière jaunâtre la rangée de chevaux de selle attachés tout le long de la façade de l'établissement. Ferguson mit le sien avec les autres et poussa les portes du saloon.

Burlson et deux de ses hommes étaient là, en train de jouer au poker, des cow-boys et des citadins s'alignaient devant le comptoir où étaient assis autour des tables, et le bruit des conversations emplissait la salle. Ferguson aperçut Poynter, attablé tout seul en face d'une bouteille et dans un état d'indiscutable ébriété. Il but un verre de bourbon au bar et apprit par le serveur que le shérif avait déclaré à la cantonade que le fait de jouer au poker avec le patron du *Diamond* serait considéré comme un véritable vol et attirerait ses foudres officielles. Or, nul n'avait envie d'avoir des histoires avec Niles. Ferguson s'approcha du jeune homme et prit place en face de lui.

— Vous croyez que vous allez pouvoir regagner le ranch ? demanda-t-il.

Poynter sourit d'un air aimable et se versa un autre verre en répandant du liquide sur la table.

— Je dois faire un saut jusqu'au bureau du shérif, poursuivit Ferguson, mais je reviendrai vous chercher, car j'ai l'impression que vous n'êtes pas en état de rentrer seul.

— Personne ne veut jouer aux cartes avec moi, répondit Poynter d'un air chagrin en faisant une moue semblable à celle d'un enfant sur le point de pleurer. Restez un peu, et buvez un verre.

Il poussa la bouteille de bourbon vers Ferguson.

— Plus tard, promit ce dernier en se levant.

Il trouva le shérif en train de fumer paisiblement sa pipe.

— Est-ce que Longman a déposé contre moi une plainte pour vol de bestiaux, en même temps que celle pour coups et blessures ? demanda-t-il.

Le shérif leva les yeux et regarda son visiteur d'un air impassible.

— Ma foi, c'est bien possible, dit-il.

Ferguson se laissa tomber sur une chaise et narra sa rencontre avec Longman en précisant comment ils avaient remonté la piste laissée par les bêtes et confondu le patron du *Trois L*.

— Pourtant, conclut-il, je suis prêt à parier qu'il s'imagine encore que Dan et moi avions l'intention de lui voler ses bêtes.

— Vous ne vous trompez pas, reconnut Niles en tapotant le fourneau de sa pipe dans le cendrier. Mike est incapable de raisonner juste en ce qui vous concerne.

— Il agit exactement comme s'il était fou ! répliqua Ferguson d'un ton irrité. Nous lui sauvons ses bêtes, et, pour nous remercier, il porte plainte et clôturé les sources. Est-ce que cela a du sens ?

Niles étendit ses longues jambes et tira sa blague à tabac.

— Je suis sûr que vous ne comprenez pas les raisons de sa conduite.

— C'est à cause de mon séjour à Huntsville, naturellement.

— Non. À cause de votre père.

— Mon père ! Mais, voyons, mon père est mort depuis plus de quatre ans.

— C'est vrai. Mais Mike Longman avait été un de ses adjoints, à une certaine époque.

Le jeune homme se rappela l'hésitation de June quand il lui avait demandé si elle avait connu son père, à Marburg.

— Pas possible ! fit-il d'un air pensif.

— Si. Mais votre père avait retiré son insigne à Mike et l'avait chassé de la ville, alors que vous n'étiez encore qu'un gamin.

— Pour quel motif ?

— Il avait frappé un ivrogne, et l'homme était mort. Mike n'a jamais oublié. Il a gardé ce souvenir en lui, l'a remâché, ressassé, s'en est imprégné au point de s'en empoisonner littéralement. Il en est venu à haïr tous ceux qui transgressent la loi, tous ceux qui ont fait de la prison, surtout s'ils se nomment Ferguson.

— Et c'est pour cela qu'il est aussi venimeux qu'un scorpion ?

— Oui. Il est ainsi, et nous n'y pouvons rien changer, ni vous ni moi.

Le shérif dévisagea le jeune homme d'un air légèrement moqueur.

— Voulez-vous quitter le *Diamond*, vous écarter de sa route ?

— Je ne partirai que si on me chasse, répondit nettement Ferguson.

Préoccupé par les révélations du shérif, il reprit le chemin de l'*Applejack*. Il comprenait maintenant la raison de cette haine farouche que lui avait vouée Longman. Il était probable que ses filles étaient au courant, et il était aisé de se rendre compte du dilemme dans lequel se débattait June. Elle était évidemment déchirée entre sa loyauté envers son père et son désir de vivre sa propre vie. Et Ferguson songeait avec résignation qu'il ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre en espérant que les choses finiraient par s'arranger. Ce qui était sûr, c'est qu'il ne permettrait pas à Longman de le faire chasser de la région, alors que Furrman se cachait quelque part dans les environs.

Lorsqu'il arriva au saloon, Burlson était encore là en train de jouer aux cartes avec ses deux cow-boys, mais le jeune patron du *Diamond* ne se trouvait pas dans la salle.

— Il est parti il y a une demi-heure, lui dit le barman. Même qu'il en tenait une sacrée dose !

Ferguson ressortit et s'avança vers la balustrade où étaient attachés les chevaux des clients. Mais ce fut pour s'apercevoir que le

sien avait disparu. Le front soucieux, il parcourut des yeux les bêtes qui se trouvaient là et vit aussitôt un bai qui portait la marque du *Diamond*. Il n'y avait qu'une seule explication : le jeune Poynter était tellement ivre qu'il avait pris le cheval de son contremaître au lieu du sien.

D'assez mauvaise humeur, Ferguson détacha le bai, se mit en selle, ajusta les étriers et partit. Il passait devant l'écurie de louage et allait sortir de la ville lorsqu'il aperçut vaguement deux cow-boys qui venaient vers lui et dont l'un tenait par la bride son propre cheval. Malgré l'obscurité, il le reconnut parfaitement et vit qu'il portait un homme couché en travers de la selle.

Les deux cow-boys s'arrêtèrent en arrivant à sa hauteur.

— Qui diable trimbalez-vous comme ça ? demanda-t-il.

Mais il connaissait la réponse avant de l'entendre de la bouche de l'un des cow-boys.

— Nous avons trouvé le corps sur la piste de la rivière, précisa-t-il. Il semble que le pauvre diable ait été assassiné. Il a reçu une balle en pleine poitrine.

CHAPITRE X

C'était là, pensa Ferguson, un assassinat qui n'avait aucun sens. Qui pouvait bien avoir une raison de faire disparaître ce pauvre Poynter ? Certes, il menait une existence d'oisiveté. Mais, même si certains le considéraient avec un rien de mépris, il n'avait pas d'ennemis. Burlson et ses hommes ne pouvaient être soupçonnés, puisqu'ils se trouvaient à l'*Applejack* quand le jeune homme était arrivé en ville et qu'ils y étaient encore.

Un des cow-boys interrompit ses réflexions.

— Il nous faut le transporter chez le shérif sans plus attendre.

Le petit groupe s'arrêta bientôt devant le tribunal. Le bâtiment était dans l'obscurité, à l'exception de la fenêtre du bureau du shérif. L'un des cow-boys gravit les marches du perron, tandis que l'autre attendait en compagnie de Ferguson. Niles sortit presque aussitôt en trombe et jeta un coup d'œil rapide sur le cadavre.

— C'est vous qui l'avez découvert en regagnant le *Trois L*, dit-il en se frottant pensivement le menton. Il se trouvait donc sur la piste de la rivière.

Puis, se tournant vers Ferguson :

— N'est-ce pas là qu'on a tué votre cheval, la semaine dernière ?

— Tout à fait exact. Et je parierais que c'est la même arme qui a servi.

Niles s'adressa de nouveau à l'un des cow-boys.

— À quelle distance de la ville l'avez-vous trouvé ?

— Environ quatre ou cinq milles.

— Avez-vous entendu le coup de feu ?

— Non.

— Avez-vous rencontré quelqu'un après être sorti de la ville ?

— Personne.

— Eh bien, vous pouvez rentrer au ranch, les gars. Mais dites à Mike Longman que nous aurons besoin de vous pour l'enquête.

Les deux hommes se remirent en selle et se perdirent dans l'obscurité.

— Qui diable a bien pu avoir envie de tuer ce pauvre bougre ? dit le shérif comme s'il se parlait à lui-même.

— Vous voulez mon avis ?

— Je vous écoute.

— C'est Longman qui a fait le coup.

— Vous êtes fou, non ? s'écria Niles d'un ton irrité. Mike n'avait rien contre lui.

— Mais il me déteste, moi.

— Et alors ?

— Poynter montait mon cheval. Et il est évident que la balle qui l'a tué m'était destinée. La nuit, sous les arbres qui bordent la rivière, il est aisé de reconnaître un cheval, mais il est plus difficile de distinguer le cavalier.

Le shérif resta un moment silencieux.

— Comment se fait-il que Poynter avait votre cheval, ce soir ?

Ferguson expliqua comment, après être retourné au saloon pour prendre son jeune patron, il avait constaté que ce dernier était déjà parti.

— Il était tellement imbibé, conclut-il, qu'il s'est hissé sur la première selle contre laquelle il a buté.

— J'irai voir Mike dès demain matin. Pour l'instant, nous ferions bien de transporter ce cadavre à la morgue.

Prenant le cheval par la bride, il traversa la rue, suivi de Ferguson. Une vieille bicoque, derrière une rangée de magasins, servait de dépôt mortuaire. Niles alluma une lampe, et les deux hommes déposèrent le corps sur un banc. Puis le shérif ouvrit la chemise de soie de la victime et examina la blessure.

— Ce salaud a vraiment bien visé, dit-il. On ne pouvait guère faire mieux.

— Il n'y a pas de trace de poudre, fit remarquer Ferguson. On a donc tiré sur lui à une certaine distance. Il est vrai que Longman doit avoir un sérieux entraînement.

— Ne condamnez pas Mike Longman sur de simples présomptions.

Ferguson haussa les épaules.

— Aurez-vous besoin de moi à l'enquête ?

— Je ne crois pas.

Niles souffla la lampe, et les deux hommes ressortirent dans la rue.

— Il va falloir que je me mette en rapport avec Jackson Poynter père, dit le shérif en refermant la porte à clef. Je suppose qu'il va mettre le *Diamond* en vente. En attendant, continuez votre travail, bien entendu.

— Je suis désolé pour ce pauvre garçon, qui était incapable de faire du mal à une mouche, murmura Ferguson.

Il se disait que Poynter n'avait vraiment pas eu de chance. S'il ne s'était pas trompé de cheval, il aurait été encore en vie, et lui,

Ferguson, serait étendu à sa place sur le banc de la vieille bicoque. Qui, à part Longman, avait pu le tuer ? Il n'y avait pas d'autre ranch à proximité de la rivière, et il était persuadé que l'ex-adjoint était coupable de l'attentat dont il avait été victime, la semaine précédente, et qui avait coûté la vie à son cheval. N'ayant pas réussi à faire accepter sa plainte pour coups et blessures, il avait dû vouloir agir à coup sûr, cette fois.

Lorsque Ferguson, le lendemain matin, annonça la nouvelle à ses cow-boys – sans, bien entendu, faire part de ses soupçons – aucun d'entre eux ne parut particulièrement touché. Le pauvre Poynter n'était à leurs yeux qu'une sorte d'étranger venu de l'Est dont le seul talent était de boire comme une éponge.

Ferguson, cependant, songeait à son avenir immédiat. Il était vraisemblable qu'il allait perdre sa place, car le père Poynter allait certainement se défaire du ranch qu'il n'avait aucune raison de conserver après la mort de son fils. Et le nouveau propriétaire ne garderait évidemment pas comme contremaître un ancien détenu. Il ne serait donc pas là bien longtemps encore, mais il aurait voulu, avant son départ, débarrasser les collines de ces voleurs de bestiaux. Si les différents propriétaires acceptaient de se liguer, la tâche serait évidemment plus facile. Il était inutile de compter sur l'aide de Mike Longman, surtout si on le mettait en prison sous l'inculpation de meurtre. Mais la *Société d'Élevage de Carido*, qui était deux fois plus importante que n'importe quel autre ranch, était aux mains de véritables hommes d'affaires, et son directeur Mark Powersby entendrait certainement raison. Il décida de lui rendre visite.

Vus de loin, les bâtiments de la *Société d'Élevage* présentaient l'aspect d'un petit village. La maison d'habitation était une longue construction basse avec de petites fenêtres étroites munies de lourdes grilles à l'espagnole. Le dortoir, les écuries et les hangars étaient aussi de solides bâtisses de pierre et de brique, et l'ensemble, y compris les poteaux des corrals, était peint en blanc.

Ferguson demanda à voir le directeur. Un cow-boy lui fit traverser une grande grille de fer forgé, et il se trouva dans un patio soigneusement carrelé enclavé entre les deux ailes de la vaste maison d'habitation. Son guide gravit les marches d'un petit perron et lui fit suivre un long couloir. À l'extrémité, par une porte ouverte, il aperçut Powersby, assis derrière un bureau. Le cow-boy le lui désigna d'un signe de tête et s'esquiva.

La pièce comportait un immense classeur en chêne, un coffre-fort et plusieurs chaises à dossier droit. À un portemanteau, étaient accrochés un chapeau blanc à larges bords et une longue cravache de cuir tressé.

Un chien se mit à grogner, et Powersby se retourna à demi.

— Bonjour ! dit-il d'un ton brusque. Comment va Jackson Poynter ?

— Il est mort.

Le visage du directeur se figea.

— Mort ! répéta-t-il.

— Assassiné, hier soir, alors qu'il regagnait son ranch.

— Par qui ?

— Je n'en sais rien. Mais le shérif poursuit son enquête.

— Et il fait bien ! Ce Poynter était un bien gentil garçon. Je suppose que c'est cet événement qui vous a conduit jusqu'ici.

— Non. Je voudrais vous entretenir des vols de bestiaux.

Les yeux bleus de Powersby reprirent leur éclat métallique.

— Des vols de bestiaux ?

Bien que le directeur ne l'eût pas invité à s'asseoir, Ferguson prit un siège. C'est alors qu'il aperçut le chien, couché aux pieds de son maître. C'était un animal de taille imposante, au poil luisant, aux épaules lourdes, à la mâchoire puissante. Il dressait ses petites oreilles pointues, et ses yeux observaient les moindres mouvements du visiteur. Un collier de cuir, clouté de cuivre, entourait son cou musclé.

— Quelle est donc cette race ? demanda Ferguson. Je n'ai jamais vu un animal comme celui-là.

— Je n'en suis pas surpris. Par ici, on ne rencontre guère que d'infâmes bâtards. Mais celui-ci, mon cher monsieur, est un chien de race.

Pour la première fois, un peu de chaleur passa dans la voix de Powersby.

— C'est un bull-terrier. Un serviteur loyal et un véritable ami. Il n'y a jamais eu meilleur chien de garde que lui.

Son ton redevint glacial.

— Mais je crois que nous parlions de vols de bestiaux.

Ferguson allongea les jambes en lançant au chien un coup d'œil circonspect.

— Le *Diamond* a été durement éprouvé, dit-il, et je suppose que vos pertes ont dû également être fort lourdes.

— Insignifiantes, répondit Powersby d'un ton insouciant.

— Il n'y a qu'un moyen de mettre fin à cette situation, c'est de se liguier pour chasser des collines cette bande de pillards.

— N'est-ce point là le rôle du shérif ?

— Généralement, les éleveurs estiment qu'il leur appartient de nettoyer leur propre domaine.

Powersby tambourinait sur sa table d'un air rêveur.

— Avez-vous demandé à Longman de collaborer à ce projet ?

— Je ne lui demanderais même pas un verre d'eau fraîche si je me trouvais en enfer avec lui, répondit Ferguson d'un ton bref.

— J'ai, en effet, entendu murmurer que vous vous étiez sérieusement... heurtés. Longman éprouve une certaine antipathie pour les gens qui ont fait de la prison.

La voix du directeur avait pris un ton plus dur.

— Ce qui signifie ? lança le jeune homme.

Le visage de Ferguson s'était tendu, mais il avait prononcé ces derniers mots d'une voix dont la douceur même semblait une menace.

— Rien... rien ! se hâta de protester Powersby. Je ne fais qu'énoncer un simple fait.

Il esquaissa un sourire qu'il voulait conciliant pour ajouter :

— En ce qui me concerne, je n'ai pas l'intention de me substituer au shérif.

— Vous avez une meilleure idée ?

— Je ne suis pas disposé à discuter cette question, et je crois que nous ferions mieux d'en rester là.

— En d'autres termes, tonna Ferguson, vous ne voulez rien avoir à faire avec un ancien prisonnier.

— Je suis d'avis que poursuivre cette conversation serait une perte de temps.

Sur ces mots, l'Anglais retourna s'asseoir derrière son bureau, l'air digne et hautain. Bouillant d'une rage contenue, Ferguson se leva et quitta la pièce à grands pas. Il était évident qu'il n'était pas en odeur de sainteté à la *Société d'Élevage*. Il se dit que Longman avait dû débiter tout un tas d'absurdités et de mensonges sur son compte.

Il se remit en selle et prit la direction de la ville. Le shérif avait déjà dû voir Mike Longman et élucider le meurtre de Poynter.

*

* *

Niles était seul dans son bureau, à l'exception de Morgan, l'adjoint qui servait à la fois de geôlier et d'homme à tout faire. Ce dernier traînait constamment dans les parages, aussi empoté qu'un bœuf gras, ne faisant à peu près rien d'autre que de tuer le temps. Mais le shérif était tellement habitué à lui qu'il ne se rendait même plus compte de sa présence.

— Vous êtes allé voir Longman ? s'enquit le visiteur sans s'embarrasser de préliminaires.

— Oui, répondit simplement Niles.

Et Ferguson eut l'impression qu'il éprouvait une certaine gêne.

— Et alors ? reprit le jeune homme en s'asseyant.

— Mike est innocent.

— Il peut le prouver ?

— Il jure ne pas avoir quitté le ranch après la tombée de la nuit.

— Il ment.

— Ses deux filles confirment ses dires. Quelle autre preuve voulez-vous ?

— Sont-elles restées avec lui depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit ?

— Mike est un homme d'intérieur, qui ne sort guère de chez lui. De plus, il a fait venir de l'Est une de ces nouvelles machines qu'on appelle phonographes. Les jeunes filles en sont folles, et elles sont restées en compagnie de leur père à écouter de la musique jusqu'à dix heures.

— Elles se sont donc retirées à dix heures.

— Oui.

— Et Longman couche seul dans sa chambre.

— Évidemment, il ne couche pas dans celle des jeunes filles.

— Bien sûr. Et qui peut affirmer qu'il n'a pas quitté la maison après dix heures ?

— Personne, avoua Niles. Mais cette théorie ne saurait se défendre.

— Je trouve, au contraire, qu'elle se défend très bien.

— Écoutez, Mike Longman vous garde rancune, je veux bien le reconnaître, et il s'imagine d'ailleurs avoir raison. Certes, votre père lui a autrefois enlevé son insigne. Vous-même, vous l'avez rossé récemment. Mais cela ne suffit pas à faire de lui un assassin. Le corps de Poynter, d'autre part, a été découvert aux environs de 10 h 45, et il était mort depuis au moins une heure. Par conséquent, au moment où il a été tué, Mike était en train d'écouter sa machine parlante en compagnie de ses deux filles.

— Dans ce cas, qui est coupable du meurtre ?

— Le diable m'emporte si j'en ai la moindre idée, répondit le shérif d'un air sombre.

— Moi, je prétends toujours que c'est Longman.

— Sur de simples présomptions, je vous le répète. Seulement, il faut autre chose pour prendre un homme !

Puis, élevant la voix :

— Morgan ! allez donc me chercher un pot de café. Très fort.

Ferguson se rendait compte que poursuivre cette conversation ne ferait qu'irriter le shérif. Il changea donc de sujet.

— Je viens de faire un saut jusqu'à la *Société d'Élevage* où j'ai eu un entretien avec Powersby.

— Cet insupportable étranger ! Ne me dites pas que vous le soupçonnez, lui aussi, répliqua Niles sur un ton nuancé d'ironie.

— Non. J'avais seulement dans l'idée de débarrasser le pays de Burlson et de ses pillards avant que le *Diamond* change de propriétaire et que je sois congédié. Mais cet Anglais ne s'intéresse pas à mon projet. Il semble que les vols de bestiaux ne le tracassent pas.

Le gros adjoint entra d'un pas lourd, tenant dans ses mains deux grandes tasses de café. Il en posa une sur le bureau et tendit l'autre à Ferguson. Puis il retourna à son occupation, qui consistait présentement à enlever des râteliers d'armes une poussière inexistante.

— Les responsables de la *Société d'Élevage* voient les choses différemment, expliqua Niles tout en buvant son café à petites gorgées. J'ai reçu dernièrement une missive assez violente du siège social, qui se trouve à Chicago. Ils prétendent que leurs troupeaux fondent comme neige au soleil et demandent ce que fait la police du comté de Carido.

Le shérif leva vers Ferguson un regard chargé de mélancolie.

— Et quand le moment sera venu, ajouta-t-il, les électeurs pourraient bien se poser la même question.

CHAPITRE XI

Ferguson quitta le bureau du shérif d'assez mauvaise humeur. Selon lui, l'alibi de Longman ne supportait pas l'examen. L'ancien adjoint avait fort bien pu sortir incognito de chez lui, tuer Poynter et être de retour en moins d'une heure. Il prétendait avoir écouté son phonographe en compagnie de ses filles jusqu'à dix heures, mais il avait pu ne les rejoindre qu'à neuf heures et demie. Il avait donc eu la possibilité de commettre le crime, et Ferguson ne doutait pas de son mobile. Seulement, il avait raté son coup une seconde fois en tuant Poynter à sa place.

Le jeune homme retrouva une partie de son entrain en apercevant June Longman qui s'avavançait vers lui, sur le trottoir, d'une démarche souple et dégagée. Sa rencontre avait été la seule joie qu'il eût éprouvée depuis son arrivée à Carido, et il ne pouvait oublier l'ivresse du baiser qu'ils avaient échangé devant chez elle, avant de se séparer. Mais il songeait combien le choc serait dur pour elle quand elle apprendrait la culpabilité de son père. Peut-être, d'ailleurs, soupçonnait-elle déjà la vérité.

Lorsqu'elle l'aperçut, elle lui adressa un signe joyeux de la main et hâta le pas.

— Bonjour, Roy ! dit-elle en s'arrêtant en face de lui.

Un éclair de plaisir passa dans son regard, puis son visage redevint grave.

— N'est-ce pas terrible, ce qui est arrivé à ce pauvre Poynter ? dit-elle. Je suppose que c'est cela qui vous a obligé à venir en ville.

Ferguson acquiesça d'un signe.

— Ce crime a l'air insensé, continua la jeune fille, car ce garçon était absolument inoffensif.

— La balle qui l'a tué m'était destinée, à moi.

Les yeux de June s'agrandirent d'étonnement.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

Il lui raconta comment Poynter, dont l'esprit était brouillé par l'alcool, s'était trompé de monture.

— Dans la nuit, mon cheval était très reconnaissable pour le tireur, mais il était bien plus difficile d'identifier le cavalier.

La jeune fille esquisssa une moue et réfléchit un instant avant de

demander :

— Mais qui pourrait vouloir vous tuer ?

Ferguson, encore irrité par le refus de Niles d'admettre la culpabilité de Longman, répondit sans réfléchir.

— Le shérif s'est rendu au *Trois L*, ce matin.

June changea de visage dès qu'elle eut compris le sens qu'on pouvait donner à ces paroles, et il y avait une certaine dureté dans sa voix lorsqu'elle répondit en fixant le jeune homme droit dans les yeux.

— Que voulez-vous insinuer exactement ?

— Le shérif n'a-t-il pas interrogé votre père ? répliqua-t-il brusquement.

Elle eut un haut-le-corps, et ses yeux bleus se firent de glace.

— Insinuez-vous que mon père est un assassin ?

Ferguson s'était trop avancé, et il n'avait plus envie de reculer.

— Cela m'en a tout l'air, répondit-il d'un ton sec.

La jeune fille leva vivement la main et la lança de toutes ses forces, l'atteignant en plein visage. La gifle était si soudaine et appliquée avec tant de conviction qu'elle le fit chanceler. Avant qu'il ait pu articuler une parole, June avait tourné les talons et s'éloignait d'un pas rapide et décidé qui exprimait assez la colère et l'indignation qui l'agitaient.

Il la regarda s'éloigner, se maudissant de n'avoir pas su mesurer ses paroles. Et sa honte s'accrût encore quand il vit deux cow-boys passer près de lui en arborant de larges sourires. Il était évident qu'ils avaient été témoins du soufflet magistral qu'il venait de recevoir. Il se remit en route, tout en continuant à penser à June. Son père était peut-être un meurtrier, se disait-il, mais il avait été stupide de laisser échapper ses soupçons. Maintenant, il s'était attiré l'hostilité de la seule jeune fille qui ne lui fût pas indifférente. Il s'était vraiment conduit comme le dernier des imbéciles.

Tandis qu'il poursuivait son chemin en direction du *Diamond*, ses pensées revinrent aux vols de bestiaux. Ces habiles malfaiteurs avaient donc infligé de sérieuses pertes à la *Société d'Élevage*, en dépit des dénégations de son directeur. Ces vols paraissaient être l'activité essentielle du comté de Carido. Étant donné qu'on se trouvait dans une région frontrière on ne pouvait guère avoir de doute quant à la destination que prenaient les bêtes volées. D'ailleurs, il y avait toujours eu un trafic de bestiaux entre les États-Unis et le Mexique, car nombreux étaient les acheteurs prêts à fermer les yeux aussi bien sur les marques des bêtes que sur les factures, à condition que le prix fût intéressant. Ferguson se dit que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que d'aller faire un tour dans ces parages pour essayer d'y dénicher quelque renseignement.

Le lendemain, vers midi, il entra à San Yava, petit village sordide niché au pied d'une crête en dos d'âne. Dan lui avait précisé, avant son départ du ranch, que c'était le seul village frontière qui se trouvât à moins d'une journée de cheval.

Il s'arrêta sur une place poussiéreuse autour de laquelle s'élevaient de misérables huttes de terre. Rien ne venait rompre la monotonie de cette scène à part les cordes de piments écarlates accrochées aux fenêtres. Des péons en pantalons d'un blanc douteux et coiffés d'immenses chapeaux de paille déambulaient de-ci, de-là, d'autres sommeillaient dans les coins d'ombre. Des femmes usées par le labeur, portant d'amples corsages sur leurs seins généreux, travaillaient sans énergie à moudre du maïs ou à faire cuire leur repas. Des porcs maigres cherchaient des déchets de nourriture, des poules décharnées grattaient laborieusement le sol, et, sur toute cette scène, planait une chaleur torride.

Ferguson se dit qu'il n'avait pas beaucoup de chances de découvrir quelque chose en ce lieu. Puis ses yeux se posèrent sur plusieurs chevaux de selle attachés à un poteau, devant une maison un peu plus importante que les autres. Il songea que ce pouvait être une auberge, et il s'en approcha. Un relent de vin confirma bientôt son hypothèse. Il attacha son cheval, écarta un rideau crasseux et entra.

Il s'arrêta un instant, momentanément aveuglé par le brusque passage de la clarté du soleil à la semi-pénombre de la salle basse qui n'était éclairée que par deux fenêtres percées dans le mur du fond.

Lorsque ses yeux se furent un peu accoutumés à cette lumière atténuée, il aperçut un comptoir de bois et une douzaine de petites tables qui garnissaient le sol de terre battue. Des *vaqueros* étaient debout près du bar. Et soudain, avec une immense surprise, son regard se posa sur une table d'angle devant laquelle étaient assis l'impeccable Mark Powersby et deux Mexicains au teint basané. Ceux-ci n'étaient d'ailleurs pas de quelconques *vaqueros*. Ils portaient des vestes de velours noir ornées de boutons de cuivre bien astiqués et des pantalons, de velours également, retenus à la taille par de larges ceintures de tissu écarlate.

Sans laisser transparaître son étonnement, Ferguson s'avança vers le bar et commanda une bouteille de bière. Quand il se retourna, les deux Mexicains se dirigeaient vers la sortie, marchant avec l'assurance agressive d'hommes qui ne doutent en aucune façon de leur importance.

Powersby salua Ferguson de la main et lui fit signe de le rejoindre. Le jeune homme saisit sa bouteille sur le comptoir et s'approcha de la table. L'Anglais l'accueillit avec un sourire, et c'est d'un accent empreint de cordialité qu'il lui adressa la parole.

— Voilà bien un plaisir inattendu.

Sa froideur coutumière semblait avoir disparu. Ou bien il avait bu trop de *tequila*⁴, ou bien il jouait la comédie.

— Je présume, poursuivit-il, que nous sommes venus à San Yava dans le même but.

— Je ne saurais le dire.

— Je m'efforce de découvrir où se trouvent celles de nos bêtes qui persistent à passer de l'autre côté de la frontière.

Ferguson but lentement une gorgée de bière, puis regarda son interlocuteur droit dans les yeux.

— J'avais cru comprendre, dit-il, que les voleurs ne s'attaquaient pas à votre exploitation.

L'Anglais toussota d'un air gêné.

— Disons que je me suis peut-être rendu coupable d'exagération. Que voulez-vous, personne n'aime reconnaître son impuissance.

Par une des petites fenêtres, Ferguson aperçut les deux Mexicains qui s'éloignaient à cheval. Non seulement ils étaient vêtus avec recherche, mais ils montaient des bêtes de prix. Powersby suivit la direction de son regard.

— Ces deux messieurs, expliqua-t-il, sont des rancheros dont les *haciendas*⁵ se trouvent un peu plus au sud. Ils m'ont autrefois vendu du bétail, et j'ai pensé que leur connaissance parfaite de la région pourrait être pour moi... d'une certaine utilité.

— Je comprends.

Le jeune homme se dit que l'Anglais semblait éprouver un bien vif désir de justifier sa présence à San Yava.

— Eux aussi, poursuivit le directeur de la Société avec un haussement d'épaules, sont harcelés par ces voleurs de bestiaux dont la frontière semble infestée.

Il repoussa sa chaise et se leva.

— Eh bien, reprit-il avec un sourire cordial, il faut maintenant que je vous quitte, car je dois poursuivre mes recherches.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte, aussi raide qu'un piquet.

Ferguson se mit à rouler lentement une cigarette. Plusieurs questions se pressaient dans son esprit. Pourquoi les deux Mexicains étaient-ils partis si vite ? Pourquoi Powersby tenait-il tellement à expliquer sa présence, et pourquoi avait-il admis ces pertes de bétail, après les avoir niées lors de leur première entrevue ? Peut-être était-il en train de mener de délicates négociations et avait-il été dérangé par la soudaine apparition du contremaître du *Diamond*. Peut-être les Mexicains faisaient-ils précisément partie d'une bande de voleurs, et Powersby, était-il en train de traiter le retour de ses bêtes. De toute manière, l'arrivée de Ferguson semblait avoir brusquement interrompu

l'entrevue.

Un *vaquero*, qui était seul au bar et semblait avoir bu un peu plus que de raison, traversa la salle d'une démarche chancelante en se heurtant aux tables. Mais, au lieu de se diriger vers la sortie, il se laissa tomber lourdement sur la chaise que venait de quitter l'Anglais. Il posa son regard brouillé par l'alcool sur Ferguson qui pesta intérieurement d'être dérangé par cet ivrogne.

— *Señor*, bredouilla l'homme en un anglais douteux, vous cherchez des bêtes volées ?

— Possible.

Du coin de l'œil, le jeune homme observait trois *vaqueros* qui paraissaient avoir suivi l'ivrogne et étaient maintenant installés à une table voisine. Ils échangeaient à voix basse des réflexions en espagnol, tout en jetant des regards obliques dans la direction de l'Américain. Ce dernier se rendait compte, non sans un certain malaise, qu'il se trouvait en territoire étranger, seul dans un village où la loi et l'ordre étaient absolument inexistantes. Il y avait, sur les deux rives du Rio Grande, bien des individus parfaitement capables de poignarder un homme rien que pour s'emparer de ses bottes, et il se serait senti plus rassuré s'il avait eu auprès de lui deux solides cow-boys du *Diamond*.

L'ivrogne avança la main et lui saisit le bras.

— Cent dollars en or, murmura-t-il, et je vous dis le nom du type qui vole les troupeaux américains.

L'attention de Ferguson s'éveilla soudain.

— Répète-moi ça ! dit-il en fixant le visage basané de son interlocuteur.

Le *vaquero* éleva un peu plus la voix.

— Cent dollars en or pour...

La paix somnolente de la petite salle fut soudain troublée. Un bruit de pas confus se fit entendre derrière Ferguson qui se retourna brusquement. Il saisit son revolver, mais une seconde trop tard. Déjà, les trois *vaqueros* se ruaient dans sa direction en projetant la table dans ses jambes. Il tomba à la renverse avec sa chaise sur le sol de terre battue. Au même moment retentit un long cri d'agonie.

Étourdi par le choc, le jeune homme roula sur lui-même, puis se releva sur les genoux. Tandis qu'il cherchait son arme à tâtons, il perçut un bruit de pas précipités. Tournant la tête, il se rendit compte que deux des *vaqueros* avaient déjà disparu. Mais le troisième s'encadrait encore dans la porte. Il leva son revolver et tira. L'homme chancela, s'agrippa au rideau et tomba en avant. Mais il fut aussitôt saisi par des mains invisibles et traîné à l'extérieur.

Encore sérieusement ébranlé par sa chute, Ferguson s'avança avec précaution vers la sortie, son revolver fumant à la main. Quand il franchit le seuil, il aperçut trois cavaliers qui traversaient la place à

une allure folle en soulevant un nuage de poussière, l'un d'eux, affaissé sur le garrot de son cheval, s'accrochait des deux mains au pommeau de sa selle. Déjà, les trois fuyards étaient hors d'atteinte.

Ferguson se demandait ce qui avait pu pousser ces Mexicains à l'attaquer ainsi à l'improviste. Puis il se souvint de l'homme qui voulait lui vendre un renseignement.

Il rentra dans la salle et se dirigea vers la table renversée. Le *vaquero* était allongé sur le sol, la bouche grande ouverte, les yeux perdus dans le vide. Un poignard à manche de corne était enfoncé entre ses omoplates, et une tache d'un rouge vermeil s'élargissait lentement sur sa chemise de coton.

Derrière le comptoir, le serveur, un vieux Mexicain au visage flétri, dont les lèvres entrouvertes découvraient des chicots jaunâtres, avait l'air paralysé par la peur. Deux autres *vaqueros*, debout près du bar, regardaient ostensiblement de l'autre côté, un troisième contemplait le fond de son verre d'un air absent.

Ferguson jeta encore un coup d'œil au cadavre et prit la décision de s'en aller sans plus attendre. Personne ne prononça un mot ni ne fit un geste quand il franchit le seuil. Dehors, le village était toujours endormi sous la canicule. Sans perdre de vue la porte de l'auberge, le jeune Américain détacha son cheval et sauta en selle. Il ne se sentit rassuré que lorsqu'il eut laissé derrière lui les bicoques délabrées de San Yava.

Tout en reprenant sa route en direction du nord, il se disait qu'il n'avait pratiquement rien retiré de son incursion dans cette région frontrière. Mais la présence de Powersby lui fournissait tout de même matière à réflexion. Quant au renseignement que voulait lui vendre le *vaquero*, il pouvait deviner de quoi il s'agissait sans payer cent dollars. Il y avait toutes les chances pour que le mystérieux personnage dont on voulait lui révéler l'identité fut Buck Burlson.

CHAPITRE XII

Le soleil se couchait sur les Painted Hills lorsque Ferguson, harassé de fatigue et couvert de poussière, entra dans la cour du Diamond et mit pied à terre devant l'abreuvoir. Dan, qui l'avait aperçu, sortit du dortoir et le rejoignit en boitillant. Il semblait dans un état d'excitation qui ne lui était pas habituel.

— Eh bien, mon vieux, qu'est-ce qui te tracasse ? demanda le contremaître.

— Des choses graves.

— Raconte-moi ça.

— Sellez un autre cheval, car celui-ci est crevé, répondit le cowboy, et nous allons faire un petit tour.

— Que diable mijotes-tu ?

— Il y a quelque chose qu'il vous faut voir.

— Quoi donc ? insista Ferguson.

Mais l'autre gardait un silence obstiné. Le contremaître haussa les épaules et se mit à desseller le cheval.

Quelques minutes plus tard, il quittait à nouveau le ranch en compagnie de Dan, se rendant compte qu'il était inutile de poser d'autres questions. Quand le vieux avait une idée en tête, il était aussi têtue qu'un mulet du Missouri. De toute évidence, quelque chose le tracassait sérieusement. Mais quoi ?

June avait probablement fait part à son père de sa rencontre avec Ferguson, et Longman avait dû réagir. Peut-être avait-il à nouveau envoyé ses hommes clôturer les sources. Mais, lorsque Dan obliqua en direction de West Fork pour s'engager sur la piste conduisant à la ville, Ferguson comprit qu'il s'était trompé. Pendant un moment, ils longèrent en silence la berge de la rivière.

Le jeune homme aperçut bientôt des vautours qui tournoyaient mollement au-dessus des fourrés de ronces, et il se sentit pris d'un vague malaise. Ces oiseaux étaient toujours des messagers de mort. En approchant, il se rendit soudain compte que la rivière paraissait être barrée. Un instant, il pensa que les berges escarpées s'étaient effondrées. Puis il s'arrêta, interdit, n'en croyant pas ses yeux.

— Mais... ce sont des carcasses de bêtes qui obstruent la rivière ! s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Des bêtes du *Diamond*, grommela Dan.

— Longman ?

Le cow-boy ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

— Après votre départ, à l'aube, expliqua-t-il après un instant de silence, deux de nos gars ont descendu le cours de la rivière pour ramener aux pâturages quelques-unes de nos bêtes qui s'étaient égarées. C'est alors qu'ils ont vu Longman et ses hommes en train de chasser un important troupeau de nos bêtes pour les faire basculer par-dessus la berge. Ils sont revenus immédiatement au ranch pour me prévenir. J'ai pris tous les gars que j'ai pu rassembler, et nous sommes revenus, armés de fusils. Il n'y avait plus un seul homme du *Trois L*, mais la rivière était pleine de bêtes mortes ou en train de crever.

Sa voix se brisa d'émotion.

— Nous avons retiré toutes celles que nous avons pu, mais nous avons dû en abattre un certain nombre qui avaient les jambes brisées. Et voilà ce qui reste.

D'autres vautours tournoyaient maintenant au-dessus de leurs têtes. Avec une horreur mêlée d'une froide colère, Ferguson regardait cette scène de carnage. Le lit encaissé du cours d'eau était rempli d'un amas confus de bœufs entassés les uns sur les autres.

— Mon Dieu ! murmura Ferguson.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? grommela Dan.

— Aller demander des explications à Longman.

— Il s'attendra à votre visite et vous recevra à coups de fusil.

— C'est ce que nous verrons.

Le jeune homme regardait encore, avec des yeux remplis d'incrédulité, tous ces cadavres d'animaux qui s'entassaient dans le lit du cours d'eau. Il semblait impensable qu'un homme, si aveuglé qu'il fût par la haine et la vengeance, ait pu ordonner un semblable carnage.

— Je vais retourner au ranch et rassembler tous nos hommes, car vous risquez d'avoir besoin d'aide, reprit Dan.

— Je réglerai cela tout seul, déclara Ferguson d'un ton bref.

— Vous jouez un jeu dangereux.

Le jeune homme éclata d'un rire sans gaieté.

— J'en ai assez de Longman. Depuis le jour même de mon arrivée ici, il me provoque. D'abord, il abat mon cheval, puis il tue Poynter, et pour finir il massacre nos bêtes. Le moment est venu de régler nos comptes.

Il rassembla ses rênes et, sans ajouter un mot, partit en direction du nord. Dan resta quelques instants à le regarder s'éloigner, puis, faisant faire demi-tour à son cheval, il reprit le chemin du ranch.

Tandis que Ferguson parcourait la plaine pour atteindre le *Trois L*, la colère qui bouillonnait en lui se changeait en une froide

détermination. Il n'y avait qu'une façon de traiter un chien enragé, c'était de le tuer. Longman était assoiffé de crime, et il constituait une menace pire que celle que les pillards faisaient peser sur toute la vallée.

Les ombres s'allongeaient sur le sol quand il atteignit le but qu'il s'était fixé. En temps normal, il aurait dû y avoir des hommes dans les parages, mais l'endroit paraissait désert. Le seul signe de vie était un filet de fumée qui s'élevait de la cuisine des cow-boys. Il vint à l'idée de Ferguson que Longman, lui aussi, souhaitait peut-être lui régler son compte. Se doutant que le carnage de West Fork conduirait le fils du shérif Ferguson jusqu'au *Trois L*, il avait dû se débarrasser de ses hommes – et sans doute aussi de ses filles – en les envoyant en ville. Nourrissant une haine insensée à l'encontre de tous les Ferguson, il l'attendait sûrement, avide de mettre fin par le plomb à cette vieille querelle qui les opposait.

Prudemment, le contremaître du *Diamond* franchit la grille pour pénétrer dans la cour. Le ranch semblait absolument désert. Rien ne bougeait, et il y régnait un silence de mort. Lorsqu'il fut à mi-chemin de la maison d'habitation, il s'arrêta et tira sa carabine de son fourreau, car la porte de la maison venait de s'ouvrir. Longman apparut sous la véranda, un fusil à la main. Son visage tordu par la méchanceté, il leva son arme, épaula et visa le cavalier solitaire qui approchait. Instinctivement, Ferguson baissa la tête. La détonation sèche d'une carabine frappa son oreille, mais – chose étrange – elle paraissait venir de plus loin.

Dégageant ses pieds des étriers, il se laissa glisser à terre. Protégé par le corps du cheval, étreignant sa carabine, il glissa une cartouche dans la culasse et jeta un coup d'œil par-dessus la selle. À son grand étonnement, Longman était étendu sur le plancher de la véranda, et son arme s'était échappée de ses mains.

Craignant une supercherie, Ferguson quitta l'abri que lui procurait le cheval et se mit à ramper prudemment dans la poussière, le canon de sa carabine braqué en direction de l'homme couché au sol. Derrière lui, au bruit de la détonation, un homme était sorti de la cuisine. Vêtu seulement d'un pantalon, d'un gilet de corps et d'un grand tablier, le cuisinier, une louche à la main, les yeux agrandis de stupeur, regardait Ferguson s'avancer furtivement vers la maison. C'est alors qu'il aperçut son maître étendu sous la véranda.

Il referma la porte sans bruit, mais la laissa légèrement entrouverte, afin de pouvoir observer la scène par l'entrebâillement. Il vit Ferguson s'approcher du corps, le retourner sur le dos, puis, apparemment satisfait, se redresser et jeter un coup d'œil autour de lui. Sans doute convaincu de n'avoir été aperçu par personne, le contremaître du *Diamond* retourna vers son cheval, remit sa carabine

dans son fourreau, sauta en selle et s'éloigna.

Dès qu'il eut disparu, le cuisinier se précipita vers la véranda et s'agenouilla près de Longman. Un seul coup d'œil à la blessure faite par la balle, juste au-dessous de la gorge, suffit à lui faire comprendre que son maître était mort sur le coup. Arrachant vivement son tablier, il se mit à courir en direction du corral où était parqué le cheval de Longman. La selle et la bride se trouvaient sur une barrière toute proche. Dès que le cheval fut harnaché, le cuisinier, abandonnant ses marmites qui étaient en train de bouillir, se mit en selle pour gagner la ville et rendre compte du meurtre du shérif.

*

* *

Plus Ferguson réfléchissait à ce mystère, et moins il comprenait. La détonation qu'il avait entendue et qu'il avait cru provenir du fusil de Longman était celle de l'arme du meurtrier invisible. La chose paraissait insensée, et pourtant, on ne pouvait aller contre l'évidence. Il aurait juré qu'il n'y avait personne d'autre dans les parages, et cependant quelqu'un avait abattu le patron du *Trois L* au moment précis où il épaulait son arme pour faire feu lui-même. Ferguson se dit que cette mort lui éviterait une corvée, puisqu'il était venu au *Trois L* prêt à tuer ou à être tué. Cependant, cette histoire ne lui plaisait pas du tout. Quel avait pu être le mobile d'un tel acte ? Certes, l'ancien shérif adjoint n'était pas un personnage éminemment sympathique, mais, jusqu'à présent, personne ne s'était jamais attaqué à lui.

Un nuage de poussière s'élevait à l'horizon. Bientôt apparut un groupe de cavaliers qui approchaient au grand galop. Ferguson reconnut Dan qui chevauchait en tête. C'était donc l'équipe du *Diamond* qui arrivait, pour lui prêter main-forte. Ils s'arrêtèrent et l'entourèrent.

— Vous avez eu ce salaud ? demanda le vieux Dan. Nous avons eu peur que vous soyez la proie des vautours avant que nous puissions arriver.

— Longman est mort, déclara Ferguson.

Un cri de jubilation accueillit ses paroles.

— Vous vous êtes battus ? demanda encore Dan, avide de détails.

— Non. Je crois qu'on peut dire qu'il a été assassiné.

Brièvement, il raconta ce qui s'était passé au *Trois L*.

— Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose, murmura Dan quand il eut terminé son récit.

*

* *

L'obscurité enveloppait la vallée tout entière lorsque le shérif Niles mit pied à terre devant le dortoir du *Diamond*. À l'intérieur, personne ne jouait aux cartes ni ne raccommodait des vêtements. Tous les cow-boys prenaient part à une discussion animée sur les événements qui avaient marqué cette journée.

Ferguson était assis un peu à l'écart, en train de nettoyer sa carabine pour s'occuper, se creusant toujours la tête pour essayer de comprendre ce qui avait pu se passer.

La conversation cessa brusquement, et tous les regards se tournèrent vers la porte quand le shérif entra. Il n'y avait nulle bienveillance dans ses yeux tandis qu'il s'arrêtait devant Ferguson.

— Vous êtes en train de détruire une preuve ? demanda-t-il.

— Je n'ai aucune preuve à détruire.

— Permettez-moi de voir les choses différemment. J'ai un témoin qui jure que vous êtes allé au *Trois L*, avez abattu Longman, avez examiné le cadavre et êtes ensuite reparti.

— Je suis allé au ranch, c'est vrai, reconnut Ferguson, et j'avais bien l'intention de mettre les choses au point définitivement. Mais Longman, en me voyant arriver, m'a mis en joue. Puis j'ai entendu un coup de feu, et il est tombé. Je ne sais rien d'autre.

— Et vous vous imaginez qu'un jury acceptera ça ?

Ferguson ne répondit pas. Il se rendait compte que son explication devait paraître invraisemblable.

— Longman ne s'est pas servi de son fusil, déclara Niles d'un ton sans réplique.

— J'ai entendu un coup de feu.

— Il n'y a eu qu'un seul coup de feu : celui que vous avez tiré.

— Je n'ai pas tiré.

— Il y a cependant un cadavre. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous avait incité à vous rendre chez Longman ?

— Un sale tour qu'il nous a encore joué, répondit Ferguson.

Il se tourna vers Dan, qui était debout tout près de là, suivant attentivement cet échange de paroles, comme le faisaient d'ailleurs les autres cow-boys.

— Raconte à Niles ce qui s'est passé à West Fork.

Le shérif écouta en silence le récit du massacre des hôtes du *Diamond*.

— Vous étiez donc fou de rage, Ferguson, quand vous êtes allé au *Trois L*, dit-il ensuite d'une voix calme.

— Aussi fou qu'un Indien pris de boisson, oui !

— Et vous avez tué Longman quand il est sorti de chez lui.

— Non !

Le shérif poussa un soupir.

— Mais, que diable ! tout vous désigne. Lorsque vous avez

reconnu, un certain jour, que vous étiez assez prompt à jouer du revolver, vous disiez la vérité. Une première fois, cela vous a valu un séjour à Huntsville, et maintenant ça va probablement vous valoir la corde. Je vous arrête sous l'inculpation de meurtre.

Un peu plus tard, alors qu'il chevauchait aux côtés de Niles en direction de la ville, le prisonnier prit la parole.

— Je suppose que votre témoin est le cuistot, qui a dû me voir depuis sa gargote.

— Oui. Il a entendu le coup de feu et a jeté un simple coup d'œil au-dehors, craignant qu'il ne vous prenne envie de l'arroser lui aussi, s'il venait à se montrer.

— Il ne m'a donc pas vu tirer.

— Non. Mais il jure que vous étiez en train de charger votre Winchester et que vous vous dirigiez vers le cadavre. Vous trouvez que ce n'est pas suffisant ?

— C'est suffisant pour me faire pendre, admit Ferguson d'un air sombre. Mais vous vous êtes trompé dans le choix de votre coupable, Shérif.

Le jeune homme resta un instant silencieux, puis ajouta :

— Il m'a semblé que le bruit de la détonation venait d'assez loin. Il se pourrait que je sois victime d'une machination.

— Cessez donc de dire des bêtises. Qui aurait pu agir de la sorte, sans savoir que vous alliez vous rendre au *Trois L* avec l'intention de vous en prendre à Longman ?

CHAPITRE XIII

Ferguson était allongé sur la pailleasse crasseuse de sa cellule, considérant tristement les poutres massives du plafond.

Il se disait que, depuis son arrivée à Carido, rien n'avait bien marché pour lui. Il ne savait rien de plus sur Frosty Furrman que lorsqu'il avait quitté le Texas, il avait été la cause indirecte de la mort de Poynter, et maintenant il risquait la corde pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il semblait que chacun voulût le considérer comme l'assassin. Bien sûr, il ne pouvait blâmer personne, car son histoire du mystérieux agresseur avait l'air forgée de toutes pièces. Le témoignage du cuisinier était, de plus, accablant pour lui. Une chose était certaine, en tout cas : cet homme ne pouvait rien avoir à se reprocher, car la cuisine se trouvait derrière Ferguson, et le coup de feu avait éclaté derrière Longman, c'est-à-dire dans la direction opposée. Pourtant, quelqu'un avait bien tué Longman !

Ferguson s'assit sur sa couchette en voyant apparaître derrière les barreaux de la porte un petit homme ventru, vêtu d'un costume de drap grossier. Une frange de cheveux gris dépassait de sa toque de castor, et son visage ridé avait un air mélancolique et préoccupé. Ses bajoues tremblotantes le faisaient quelque peu ressembler à un vieux dindon. Derrière lui, se tenait Morgan, le shérif adjoint qui remplissait aussi le rôle de geôlier.

— Vous êtes bien Roy Ferguson ? demanda le petit homme bedonnant.

— Parfaitement.

— Je m'appelle Hornby, et je suis avocat. J'ai été désigné pour assurer votre défense.

— Je n'ai pas d'argent pour payer un avocat.

— Ce détail a été... euh... réglé.

Ferguson quitta sa pailleasse et s'avança vers la porte.

— Vous prétendez, dit-il, que quelqu'un se propose de vous payer pour me défendre ?

— C'est cela même, jeune homme.

— Et vous voyez quelque chose qui plaide en ma faveur ?

Hornby s'éclaircit la gorge.

— Au premier examen des témoignages... non. Sauf

développements inespérés, on peut s'attendre à ce que vous soyez condamné. Je vous conseille donc de vous en remettre à la clémence du tribunal. C'est dans ce sens que je me réserve de m'adresser au jury.

Il gonfla encore un peu plus sa grosse panse avant de poursuivre.

— Il est dans mes intentions de mettre l'accent sur votre jeunesse, votre tempérament bouillant, la colère qui vous animait ce jour-là... Et je demanderai une peine de prison à vie.

— Ce qui signifie que vous plaidez coupable.

— Nous n'avons pas d'alternative, répondit l'avocat d'une voix forte.

— Mais j'affirme ne pas être coupable !

— A-t-on jamais vu un accusé reconnaître sa culpabilité ?

Puis, sur un ton plus brusque :

— Soyons francs. Nous nous trouvons en face de ce qu'on peut appeler une certitude absolue. Votre culpabilité ne fait pas le moindre doute, et nous ne pouvons plaider que les circonstances atténuantes.

Ferguson lui tourna délibérément le dos et retourna s'étendre sur sa couchette.

— Vous rendez-vous compte que vous vous trouvez... euh... face à face avec le bourreau ? s'écria Hornby avec une irritation grandissante.

— Je l'affronterai seul, et non pas escorté d'un bafouilleur qui me croit coupable, répliqua le prisonnier d'un air indifférent.

— Vous êtes peu judicieux, jeune homme, fort peu judicieux.

— Fichez-moi le camp !

— J'ai été désigné... commença le pompeux gros bonhomme.

Mais il s'interrompit en voyant Ferguson qui bâillait et fermait les yeux.

— Vous serez pendu ! marmonna le petit avocat en faisant demi-tour.

Ferguson se mit à ronfler doucement. À travers ses paupières mi-closes, il aperçut Hornby qui s'en allait, très raide, l'air important, ses bajoues tremblantes d'indignation. Qui aurait voulu, se dit le prisonnier, d'un avocat qui s'avouait battu avant même d'affronter les débats ? Puis il se demanda qui pouvait bien s'intéresser suffisamment à lui pour payer sa défense. Il en vint à la conclusion que ce devaient être les cow-boys du *Diamond* qui s'étaient cotisés dans ce but.

Quelques minutes plus tard, le shérif entra dans sa cellule.

— Vous êtes fou ? s'écria-t-il. Comment avez-vous pu refuser une aide légale ? Tout seul, vous avez autant de chances de vous en tirer qu'une poupée de cire en enfer.

— Je m'en tirerais encore moins bien avec ce gros lourdaud.

Qui l'a engagé ?

— Vous seriez surpris si je vous le disais, aboya le shérif. Hornby est d'ailleurs le meilleur avocat de la ville.

— Cela ne fait pas honneur à Carido, répondit Ferguson en étouffant un bâillement.

Le shérif renifla et se retira sans ajouter un mot.

Avant midi, le prisonnier eut une autre visite. Sa bible fatiguée sous le bras, l'Apôtre s'approcha des barreaux. Il resta un instant à considérer le prisonnier, et Ferguson aurait juré qu'il y avait une lueur de moquerie sous le feu sombre qui couvrait dans ses yeux. Il songea avec une certaine irritation que le shérif devrait bien, au moins, lui permettre de choisir ses visiteurs. D'abord ce petit brimborion d'avocat bouffi et prétentieux, et maintenant ce vieux fou fanatique.

— Eh bien, demanda-t-il d'un ton de résignation, qu'est-ce que vous voulez ?

— « C'est à moi qu'appartient la vengeance », a dit le Seigneur, entonna l'Apôtre.

Puis sa voix s'enfla, mordante et accusatrice.

— « Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée ! » À genoux, mon frère, repentez-vous, et vous pourrez encore espérer en la vie éternelle.

— Je n'ai aucun motif de me repentir, affirma le prisonnier d'un air d'indifférence.

— Priez, et vos péchés vous seront pardonnés.

— Allez donc un peu exercer vos talents de prêcheur sur les deux gars qui jouent aux cartes dans la cellule d'en face. Ils en ont gros sur la conscience, eux. Moi, je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

— Malheur à ceux qui blasphèment ! rugit l'Apôtre.

Il porta la main à sa barbe grisonnante et décocha au prisonnier un regard furieux.

— Confessez vos péchés, mon frère, confessez-les avant d'être brûlé par les flammes de l'Enfer.

Ferguson se souleva sur un coude.

— Hep, Morgan ! cria-t-il au geôlier qui se tenait près de la porte du couloir, virez-moi ce gars-là. Par tous les diables, est-ce qu'on ne me foutra pas la paix un seul instant ?

Le regard chargé d'anathème, l'Apôtre s'éloigna. Ferguson poussa un soupir de soulagement. Puis il se leva et alla s'asseoir contre le mur du fond. Il ne s'était encore jamais trouvé dans un semblable pétrin, et il ne voyait aucun moyen d'en sortir. Celui qui avait tué Longman s'en était tiré sans coup férir, et tout le monde – y compris le vieux Dan – le croyait coupable, lui. Ses chances de convaincre un jury de son innocence étaient absolument insignifiantes. Le procureur

du comté trouverait des mobiles à foison : représailles à la suite du meurtre de Poynter, colère suscitée par le massacre des bêtes du *Diamond*, vengeance consécutive au différend de Coyote Wells qui l'avait opposé à Longman. Et même s'il n'y avait pas tous ces mobiles, le témoignage accablant du cuisinier suffirait à le faire pendre. Il n'avait même pas l'ombre d'un alibi. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de s'évader le plus rapidement possible.

Il fut arraché à ses pensées par l'arrivée d'un troisième visiteur. Cette fois, il s'agissait du vieux Dan.

— Vous vous êtes fourré dans une drôle de mélasse, grommela le cow-boy.

— Dis que je suis coupable, répliqua Ferguson, et je pourrais fort bien passer les mains entre ces barreaux pour t'étrangler. J'ai déjà reçu la visite d'un soi-disant avocat qui veut m'expédier tout droit au bourreau et d'un maudit prêcheur qui me voue aux flammes de l'enfer. Tu comprendras que je commence à en avoir plein le dos.

— L'avocat connaissait peut-être la loi, et le prêcheur l'Évangile.

Les mains accrochées aux barreaux, Ferguson considérait le vieux cow-boy d'un air lugubre.

— C'est sans doute pour ça qu'ils m'ont pleinement convaincu, avoua-t-il calmement.

Puis, jetant un coup d'œil à Morgan, debout dans le couloir, il ajouta à voix basse :

— Et c'est aussi pour ça qu'il faut que je sorte d'ici.

— C'est facile à dire.

— Facile à faire aussi : il me faudrait seulement une arme.

— Comment diable veux-tu que je te fasse passer un revolver ? répondit doucement le cow-boy. Ce gros éléphant de geôlier ne me quitte pas des yeux.

— Tu pourrais peut-être me procurer un petit derringer⁶.

— Peut-être.

— Alors, trouve-le. Et maintenant, écoute-moi bien. Je vais t'expliquer comment tu t'y prendras pour me le faire passer...

Au moment où Dan allait se retirer, Ferguson lui dit :

— Remercie les gars de s'être cotisés pour payer cet avocat.

Dan le considéra d'un œil intrigué.

— Ils n'ont payé aucun avocat.

Le prisonnier ne put cacher sa surprise.

— Je me suis donc trompé, murmura-t-il.

Le cow-boy parti, il resta un long moment à se demander qui avait bien pu louer les services de Hornby. Mais si son projet se réalisait, il n'aurait pas besoin d'avocat.

Le lendemain, vers midi, Morgan ouvrit la lourde porte de la prison pour laisser entrer le vieux Dan et un grand cow-boy du nom de Delvin. Il était clair que l'éléphantescue geôlier n'appréciait pas le travail supplémentaire que lui procurait le nombre inaccoutumé de visiteurs qui demandaient à voir Ferguson.

— Dix minutes ! grommela-t-il avec mauvaise grâce en allant s'appuyer contre le montant de la porte du couloir.

— Vous avez le tabac et les feuilles ? demanda Ferguson en avançant la main à travers les barreaux.

— Naturellement, répondit Delvin en tirant de sa poche un paquet de tabac et un cahier de feuilles.

Mais, avant d'avoir pu les donner au prisonnier, il vit Morgan se précipiter vers lui.

— Vous ne devez rien remettre au prisonnier, déclara-t-il. Ce sont les ordres du shérif.

Le grand cow-boy se tourna vers lui.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il. Vous prétendez que Ferguson n'a pas le droit de fumer ?

— Adressez-vous au shérif ! grogna Morgan.

— C'est à vous que je m'adresse.

Delvin jeta le paquet de tabac au visage du geôlier et ajouta :

— Montrez-moi donc ce qu'il y a à redire à ça !

— Cessez de m'asticoter !

— Et vous, cessez de m'échauffer les oreilles ! cria Delvin en donnant un grand coup de talon sur les orteils du geôlier.

L'homme poussa un cri de douleur et se rua sur le cow-boy. Les poings des deux adversaires entrèrent aussitôt en action. Pendant ce temps, Dan glissa à Ferguson un petit paquet enveloppé dans un vieux foulard que le prisonnier dissimula sous sa chemise.

— Oh ! arrête ça ! s'écria alors Ferguson en s'adressant à Delvin.

Le cow-boy fit un pas en arrière, et Dan, le saisissant par l'épaule, le poussa vers la porte.

— Et alors, Charlie, n'as-tu donc aucun respect pour l'autorité ? lui dit-il d'un ton de reproche.

— Est-ce qu'il y a une loi, répliqua Delvin, qui interdise de passer une cigarette à un copain ?

— Sortez d'ici ! hurla le geôlier furieux, avant que je vous coffre pour tentative de voies de fait.

— Nous partons, lui assura Dan d'un air conciliant, nous partons.

— Et ne revenez surtout pas ! grommela Morgan. Désormais, je ne laisserai plus entrer personne du *Diamond*.

Il sortit derrière les deux cow-boys, l'air indigné, et claqua violemment la porte. Ferguson se laissa tomber sur sa paillasse, sortit

le paquet que lui avait remis Dan, détacha le vieux foulard et considéra en souriant le petit derringer.

CHAPITRE XIV

Le jour baissait. Par une des étroites ouvertures garnies de barreaux qui se trouvaient près du plafond, Ferguson regardait le ciel bleu virer au mauve puis au violet. Lorsque les étoiles commencèrent à apparaître, la cellule était plongée dans l'obscurité totale. Assis sur le sol, près de la porte, le prisonnier attendait patiemment que Morgan vînt effectuer sa dernière ronde.

Lorsqu'il entendit la clef tourner dans la serrure de la porte extérieure, il se redressa sans bruit. Une lanterne dans une main, un trousseau de clefs dans l'autre, le geôlier jeta un coup d'œil autour de lui.

— Ne bouge plus ! lança Ferguson.

Le gros geôlier tourna brusquement sa tête bovine. À moins de six pas de lui, le prisonnier avait passé son bras entre les barreaux et braquait sur lui un petit derringer.

— Si tu bouges, tu es mort ! reprit la voix sèche de Ferguson. On ne peut me pendre qu'une fois.

Morgan eut un haut-le-corps en voyant le revolver.

— Pose cette lampe ! ordonna le prisonnier. Ensuite, tu déboucleras ton ceinturon. Et sans faire de manières, car mon doigt pourrait bien me démanger.

Le geôlier restait immobile, comme paralysé.

— Tu veux que je te descende, oui ? demanda Ferguson d'un ton cassant.

Le prisonnier se disait que si Morgan était moins bête, il aurait déjà jeté la lampe en direction du revolver et foncé vers la porte. Mais il avait précisément tablé sur le fait que le gros bouffi ne songerait qu'à sauver sa peau. Et il ne s'était pas trompé. Abasourdi, Morgan posa la lampe sur le sol et se mit en devoir de défaire d'une main tremblante son ceinturon qui tomba à ses pieds.

— Maintenant, ouvre cette porte !

Les yeux rivés sur le canon du revolver, fasciné, le geôlier s'approcha d'un pas traînant. La sueur coulait sur son cou de taureau, et ses doigts boudinés durent essayer plusieurs clefs avant que la porte ne consentît à s'ouvrir. Ferguson lui enfonça dans les côtes le canon de son arme.

— Entre ! ordonna-t-il.

Au moment où le bovin franchissait le seuil, le revolver s'abattit sur son crâne. Avec un grognement guttural, il chancela et tomba au sol comme un sac de sable. Ferguson quitta la cellule et referma derrière lui. En face, les deux cow-boys prisonniers avaient suivi toute la scène avec intérêt. Ramassant le ceinturon, Ferguson le boucla autour de sa taille. Puis il fit quelques pas vers l'autre cellule.

— Vous voulez sortir, les gars ?

— Tu parles ! dit l'un d'une voix traînante. C'est comme si tu demandais à un mouflet s'il veut un sucre d'orge.

*

* *

Ferguson referma la porte extérieure derrière eux, et tous trois s'immobilisèrent un instant sous le porche. Devant eux se dressait la masse sombre du tribunal, à droite et à gauche s'alignaient les boutiques baignées par la clarté nacrée des étoiles. Jusqu'à présent, tout avait été facile. Trop facile, se dit Ferguson. Car ils avaient encore largement le temps de se faire pincer avant d'avoir pu quitter la ville.

— Où comptez-vous aller, les gars ? demanda-t-il à voix basse.

— À la frontière, bien sûr. Où veux-tu qu'on aille ?

— Il nous faut donc des chevaux. Venez.

Ils longèrent sans bruit le tribunal, se glissèrent dans une étroite ruelle qu'ils suivirent jusqu'à son extrémité. Là, ils s'arrêtèrent pour jeter un coup d'œil sur la Grand-Rue. Tout au fond, on apercevait les lumières de l'*Applejack* qui se reflétaient sur le trottoir. En face, les fenêtres du premier étage de l'hôtel découpaient dans la nuit leurs rectangles jaunâtres. À l'autre bout de la rue, on apercevait la masse grisâtre de l'écurie de louage.

Deux cavaliers passèrent devant eux, semblables à des fantômes.

— Allons-y ! chuchota Ferguson dès qu'ils se furent perdus dans l'obscurité environnante.

Les trois hommes s'élancèrent en direction de l'écurie. Ce fut le moment que choisit la lune pour apparaître derrière les nuages cotonneux, baignant la rue de sa clarté blafarde.

Étouffant un juron, Ferguson se mit à courir plus vite, trébuchant dans les ornières, car ses bottes de cheval n'étaient pas précisément ce qu'il aurait fallu pour ce genre d'exercice. Il entendait derrière lui les pas lourds des deux cow-boys.

Aucun des trois fugitifs n'aperçut Chris Waller, le patron de l'écurie, qui s'en allait boire un dernier verre à l'*Applejack* avant de rentrer se coucher. Il s'immobilisa soudain en voyant Ferguson, le contremaître du *Diamond*, qui avait été arrêté pour meurtre. Et lui aussi se mit à courir. Mais c'était vers le bureau du shérif qu'il se

dirigeait.

Les trois fugitifs essoufflés s'engouffrèrent dans l'écurie. Une lampe était accrochée à l'une des poutres, au milieu de la travée. Ferguson en remonta un peu la mèche. Les deux cow-boys étaient déjà en train de seller deux chevaux pris au hasard. Ferguson parcourut rapidement les stalles, à la recherche de son propre cheval. Il n'avait pas encore fini de le harnacher que ses deux compagnons avaient déjà disparu dans la rue.

Il se mit en selle et se dirigea vers la porte sur le seuil de laquelle il s'arrêta un instant pour scruter l'obscurité. Il aperçut les deux cow-boys qui passaient en trombe devant le tribunal. Au même moment, apparut la haute silhouette du shérif qui descendait en courant les marches du perron. La détonation de son Colt troubla soudain le silence de la nuit. Le cheval de l'un des cow-boys s'abattit. Le second fugitif, courbé sur l'encolure de sa bête, était caché derrière un nuage de poussière. Des hommes sortirent de l'*Applejack* et coururent vers le cheval qui gisait au milieu de la rue.

Ferguson sortit de l'écurie et lança sa monture dans la direction opposée. Il tourna dans la première ruelle sombre qu'il rencontra et, l'ayant suivie jusqu'au bout, déboucha sur un petit espace encombré de détritrus qu'il traversa pour atteindre une sorte de taillis. Nul bruit de poursuite ne se faisait entendre derrière lui. Il mit son cheval au trot et prit la direction des Painted Hills.

*

* *

Un soupçon de lumière effleurait les crêtes lorsqu'il arriva dans la cuvette où se trouvait le ranch de Buck Burlson. À la clarté incertaine de l'aube, il aperçut un cow-boy aux cheveux blonds en train de mastiquer un mégot en surveillant une cafetière posée sur les braises. Au bruit des sabots, il se retourna. Il avait un long visage chevalin parsemé de taches de rousseur.

— Salut ! dit Ferguson. Burlson est par là ?

Avant que l'homme n'eût ouvert la bouche pour répondre, Burlson lui-même sortit d'une petite cabane qui servait d'écurie. À la vue du visiteur, il s'arrêta net, son visage basané empreint de la plus grande surprise.

— Comment se fait-il que vous soyez dehors ? bredouilla-t-il.

— Je me suis tiré, répondit Ferguson. Avez-vous besoin d'un employé ?

Un léger sourire passa sur les lèvres de Burlson.

— Vous travailleriez pour moi ?

À ses cheveux emmêlés, à ses yeux sans éclat et aux brins de paille qui étaient accrochés à ses pantalons, Ferguson comprit qu'il

venait de cuver sa cuite.

— Pourquoi pas ? répondit le fugitif.

L'homme se dirigea en traînant les pieds vers la cafetière et se versa du café dans une timbale de fer blanc. Ferguson sauta à terre et attacha son cheval. Puis il s'approcha du feu à son tour.

— Ce café sent bon, remarqua-t-il.

Le cow-boy prit une autre timbale, la remplit et la lui tendit sans un mot. Ferguson et Burlson se mirent à boire à petites gorgées tout en s'observant l'un l'autre.

— Pourquoi êtes-vous venu chez moi ? demanda finalement Burlson.

— Où pouvais-je aller, rétorqua Ferguson en faisant la grimace. Je suis en fuite et j'essaie d'échapper à la corde.

— Pourquoi ne pas passer la frontière ?

Le fugitif esquissa un sourire.

— Allez demander à Niles. Je parie que c'est de ce côté-là qu'il se dirige, en ce moment même, à la tête d'un détachement. Alors, est-ce que vous avez du boulot pour moi, ou bien dois-je filer ailleurs ?

— J'ai toujours du boulot pour un gars valable, à condition qu'il ne soit pas trop difficile.

— Je n'ai pas les moyens de me montrer difficile.

L'homme laissa tomber sa timbale vide.

— Je vais réfléchir à ça, dit-il en repartant vers l'écurie.

Le cow-boy reprit la tasse vide des mains de Ferguson, l'essuya contre la jambe de son pantalon et s'empara de la cafetière.

— Qu'est-ce que fabrique donc Burlson ? demanda Ferguson.

— Faut d'abord qu'il aille demander au patron.

— Est-ce que ce n'est pas lui qui commande, ici ? s'enquit Ferguson non sans une certaine surprise.

— Si l'on veut. Mais c'est le Grand Patron qui dirige tout le bazar.

— Et qui est ce personnage ?

— Je n'en sais rien, avoua le cow-boy.

Et Ferguson eut l'impression qu'il disait la vérité.

Burlson reparut au même instant, conduisant par la bride le cheval bai qu'il montait lors de la visite au *Diamond*, quelques jours plus tôt.

— Restez ici, dit-il au visiteur.

Les deux hommes le regardèrent s'éloigner et disparaître à l'extrémité de la petite cuvette, dans les brumes matinales. Il allait, se dit Ferguson, demander au Grand Patron s'il pouvait engager un meurtrier en fuite. C'était là un nouvel aspect, assez inattendu, de ce vol de bestiaux. Auprès de qui ce sang-mêlé allait-il prendre ses ordres ? Quelle que fût l'identité de ce mystérieux personnage, il lui

fallait avoir un sacré poids pour faire marcher un gars comme Buck Burlson.

Il relâcha la sangle de son cheval, alla le faire boire, puis le camoufla dans un taillis. Mieux valait qu'il ne fût pas trop visible. Il alla ensuite s'asseoir près de la maisonnette pour attendre le retour de Burlson. Et, tout en fumant, il regardait attentivement autour de lui. Il ne semblait pas que des bêtes eussent été récemment emmenées au *Barred Diamond*, car il n'y avait pas, dans les parages, une seule bouse de vache fraîche. Il paraissait n'y avoir que trois hommes au ranch : un blond dont Ferguson ignorait le nom mais qui se montrait assez amical, Legget, un gros lourdaud qui passait tout son temps à jouer d'une vieille guitare toute cabossée, et Berger, un grand type sec qui arborait une moustache jaunâtre. Les deux derniers prenaient soin de se tenir à une distance respectueuse de Ferguson et le regardaient avec une certaine circonspection. Le jeune fugitif ne se rendait pas compte que les deux hommes lui attribuaient le meurtre de Red aussi bien que celui de Longman et qu'ils le soupçonnaient d'avoir le coup de revolver facile.

Il était près de midi lorsque Burlson revint.

— Je vous engage, annonça-t-il, avec une paye de cent dollars. Plus tard, vous pourrez peut-être avoir une part sur les bénéfices.

— Quel genre d'opérations me réservez-vous ?

— Aucune.

— Vous me payez cent dollars pour lézarder au soleil ?

— Non. Vous serez chargé d'avoir l'œil sur les *greasers*.

Le cow-boy blond avait fait cuire du bacon et des haricots. Les cinq hommes prirent place autour du feu pour se restaurer. Puis, au début de l'après-midi, Burlson et son nouvel employé se mirent en route en direction du sud et s'enfoncèrent dans un véritable dédale de ravins et de cañons.

— Où allons-nous ? s'enquit Ferguson.

— À l'endroit où nous gardons nos bêtes.

Ferguson promena avec étonnement ses regards sur la contrée désolée qu'ils traversaient. Il n'y avait à peu près aucune végétation si l'on exceptait des arbustes rabougris et quelques genévriers tordus. Des masses d'air surchauffées vibraient au-dessus des pentes rocheuses que le soleil léchait d'une langue de feu.

Burlson se contenta de sourire.

Les chevaux longèrent des pentes d'éboulis, contournèrent la base d'une butte qui dressait son sommet émousé au-dessus d'un enchevêtrement de cañons, puis descendirent dans une ravine qui allait en se rétrécissant.

Soudain, un *vaquero* armé d'une carabine surgit de derrière un amas de rochers et les regarda passer d'un air flegmatique. Un

guetteur, se dit Ferguson qui ne put retenir une exclamation de surprise en contemplant le vaste cañon qui s'ouvrait devant eux. Un cañon d'environ un mille de large et bordé de murailles rocheuses peu élevées, sauf au sud où la butte était beaucoup plus haute. D'un côté, s'alignaient d'épais fourrés de buissons épineux, et le sol était recouvert d'une herbe riche et drue où paissaient des bovins. Ferguson estima d'un coup d'œil que leur nombre devait s'élever approximativement à quatre ou cinq cents. Et il constata qu'il y avait là des bêtes provenant du *Diamond*, du *Trois L*, du *Frying Pan* et même de la *Société d'Élevage de Carido*.

CHAPITRE XV

Burlson s'engagea sur une piste qui contournait les fourrés, et ils émergèrent bientôt dans une clairière. Une pièce d'eau, de forme irrégulière, alimentée par quelque source souterraine, s'étendait au pied d'une muraille rocheuse, et ses eaux limpides miroitaient au soleil. Le trop plein se déversait en direction des fourrés, formant de petits ruisselets qui traversaient le cañon.

Deux chevaux étaient parqués dans un corral rudimentaire, et un *vaquero* au teint basané, étendu de tout son long, dormait à l'ombre d'une hutte de branchages. Un cow-boy, assis près de la barrière, était en train de mâcher un mégot éteint qu'il cracha au sol avant de se lever paresseusement à leur approche. Il était petit et nerveux, avec des yeux inquiets en perpétuel mouvement. Sa chemise à carreaux était luisante de crasse et son pantalon maculé de taches. Il portait une barbe hirsute, et une partie de sa tignasse bouclée sortait d'un vieux chapeau de feutre. Il s'appuya en bâillant contre la barrière du corral et regarda les deux hommes descendre de cheval. Ferguson eut tout de suite l'impression de l'avoir déjà rencontré. Le cow-boy se redressa soudain, tendu comme un loup qui renifle une piste, et c'est d'une voix un peu grinçante qu'il apostropha Ferguson.

— Dis donc, est-ce que tu ne serais pas le type qui m'a collé un pruneau dans l'aile, des fois ?

La mémoire revint à Ferguson. Il revit Poynter en train de jouer au poker dans la salle de l'*Applejack*, le shérif qui entrait, le barouf qui avait suivi, le dur qui tirait son revolver...

— Je crois bien que si, répondit-il.

Et il s'éloigna vivement de son cheval, prêt à l'action. Mais l'homme n'esquissa pas le moindre mouvement.

— Eh bien, reprit Ferguson, que comptes-tu faire ?

— Rien, pour le moment, répondit le cow-boy d'un air mauvais. Mon bras est encore raide comme un tisonnier. Mais tu ne perds rien pour attendre. Quand le moment sera venu...

— N'importe quel moment me conviendra.

— Ça va, Wyoming ! aboya Burlson. Arrêtez de vous chicaner, tous les deux. Ferguson travaille avec nous.

— Ce gars-là est du côté des flics ! cria le barbu.

D'un air gêné, il regardait alternativement Ferguson et le métis.

— Plus maintenant, déclara Burlson. Il est recherché pour meurtre.

Le dénommé Wyoming lança un autre coup d'œil en direction de Ferguson, puis se détourna, fit sortir son cheval du corral et lui jeta un tapis de selle sur le dos.

Ferguson, qui était en train de desseller son propre cheval, l'observait sans en avoir l'air. Cette barbe touffue pouvait-elle dissimuler une cicatrice ? Burlson, de son côté, fronçait les sourcils, conscient de l'animosité que les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre.

— Quel sera mon boulot, ici ? demanda Ferguson.

— Surveiller les *greasers*, répondit Burlson en esquisant un signe de tête en direction du *vaquero* endormi. Celui-là, c'est José. Il prend la garde de nuit. Sancho fait le jour. Si vous en prenez un en train de roupiller quand il sera de garde, vous le descendez.

— On dirait presque que vous parlez sérieusement, répliqua Ferguson d'un air légèrement ironique.

Il lut la surprise sur le visage du métis.

— Vous pouvez être sûr que je parle sérieusement, affirma le métis. Par le diable, tuer un homme doit être assez facile... pour vous.

Wyoming était maintenant en train de seller son cheval et regardait toujours le nouveau venu d'un air hostile. Ferguson ne put s'empêcher de jeter un coup de sonde. Après tout, cet homme pouvait parfaitement être Furrman.

— Dis-moi, tu viens du Texas, toi ? demanda-t-il en s'approchant du cow-boy barbu.

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

— Est-ce qu'on ne t'appelait pas Frosty, là-bas ?

— Tu es fou, non ?

— Allons ! glapit Burlson.

Wyoming sauta en selle et s'éloigna à la suite de son patron. Ferguson le regarda disparaître d'un air pensif. Se pouvait-il que cet homme fût celui qu'il recherchait pour le meurtre de son père ?

Resté seul avec le *vaquero* endormi, il s'assit sur une pierre pour rouler une cigarette, tout en laissant errer ses regards autour de lui. Qui se serait imaginé qu'il existait un endroit comme celui-ci au milieu de l'aridité des Painted Hills ?

*

* *

Les jours qui suivirent, Ferguson ne fit guère autre chose que paresser, manger et dormir. Les deux *vaqueros* faisaient leur travail et ne lui causaient pas le moindre ennui. Ils ne parlaient d'ailleurs pas

anglais, et lui-même ne connaissait que quelques mots d'espagnol.

Il se disait qu'il n'aurait pu trouver une meilleur cachette, car il n'y avait guère de chances pour que la police vînt fouiner dans les parages. Il s'était joint à Burlson parce que cela lui offrait l'occasion de rester dans la vallée tout en évitant de se faire arrêter. S'il avait franchi la frontière, on l'aurait condamné sans rémission pour le meurtre de Longman, et, puisque tout le monde, y compris le vieux Dan, le croyait coupable, il n'y avait personne qui pût l'aider. Pourtant, il lui fallait, d'une façon ou d'une autre, découvrir le coupable. Comment ? Il n'en avait pas la moindre idée. Et il ne devait pas non plus perdre de vue le but premier de sa venue dans l'Arizona, qui était de trouver l'assassin de son père. Ce pouvait être Wyoming ou n'importe quel autre individu portant la barbe. Mais il ne pouvait tout de même pas raser tous les barbus qu'il rencontrerait sur son chemin pour s'assurer qu'ils ne portaient pas une cicatrice à la joue ! Jusqu'à présent, il n'avait fait que s'attirer des ennuis. Et, pour finir, il était confiné dans une retraite de voleurs de bestiaux !

Il ne se faisait pas d'illusion sur le motif qui avait poussé Burlson à le faire rester dans le cañon. Bien que possédant un nombre d'hommes insuffisant, il n'avait pas une absolue confiance en sa nouvelle recrue. C'est pourquoi il avait placé le nouveau venu en un endroit où il ne risquait pas de se montrer dangereux. Il fallait, certes, surveiller les deux *vaqueros* si on ne voulait pas qu'ils s'enfuient avec les bêtes qu'ils étaient chargés de garder, mais il était probable que Burlson avait, en contrepartie, demandé aux Mexicains d'avoir l'œil sur Ferguson.

Chaque jour, une heure ou deux après le lever du soleil, on amenait de nouvelles bêtes dans le cañon. Parfois une vingtaine seulement, mais parfois aussi il en arrivait plus de cent d'un seul coup. Avant la fin de la première semaine, Ferguson calcula qu'il devait y en avoir en tout plus de six cents.

C'est alors que Burlson revint, accompagné des trois cow-boys du *Barred Diamond*. Ferguson comprit que le moment devait être venu de faire passer le troupeau de l'autre côté de la frontière. À l'aube, alors que le cañon était encore plongé dans la pénombre et que les rayons du soleil levant embrasaient les sommets, Burlson et ses cow-boys commencèrent à faire sortir les bêtes du cañon, et il faisait déjà grand jour lorsque les dernières disparurent derrière un nuage de poussière.

Le cañon ne fut pas plus tôt vide que d'autres bêtes commencèrent à arriver, et Ferguson se dit que l'affaire était remarquablement bien organisée, car chaque matin on amenait un nouveau contingent.

Quatre jours plus tard, Burlson et ses trois acolytes revinrent. Ils

étaient de fort bonne humeur. Après avoir dessellé les chevaux et mangé la ratatouille préparée par Sancho, les hommes se rassemblèrent autour de Burlson pour partager les bénéfices, ainsi qu'ils le faisaient après chaque expédition. Le soir venu, le métis alla chercher un jeu de cartes, étendit une couverture auprès du feu, et les quatre hommes entamèrent une partie de poker. Ferguson ne fut pas invité à y prendre part. Il se dit que les autres devaient le croire à court d'argent, ce qui était d'ailleurs la vérité. Peut-être aussi n'avait-on pas entière confiance en lui, et il réfléchit que, dans cette meute de loups, sa vie ne vaudrait certainement pas cher si le Grand Patron décidait un jour qu'on n'avait plus besoin de lui.

Il retira ses bottes et s'enroula dans ses couvertures, à quelque distance du feu. Pendant un moment, il observa les quatre joueurs, éclairés par les flammes dansantes, puis il s'assoupit.

Il fut réveillé par un bruit d'éperons. Le feu commençait à baisser, et la partie de poker venait de se terminer. Les cow-boys s'étendirent à leur tour près du feu mourant, mais Ferguson fut surpris de voir Burlson se diriger vers le corral. Le métis y prit son cheval et se mit à le seller. Qu'allait-il faire hors du cañon à cette heure de la nuit ? Probablement rendre compte au Grand Patron de la vente des bestiaux et lui remettre l'argent qui lui revenait. Il sauta en selle et s'enfonça dans la nuit.

Ferguson observa un instant les hommes couchés près des cendres rougeoyantes, et, lentement, il se glissa hors de ses couvertures. Sans bruit, il enfila ses bottes et boucla son ceinturon. Puis il se mit à ramper en direction du taillis qui bordait la clairière. Il ne se releva que lorsqu'il fut à l'abri du feuillage épais. Il se rendait compte maintenant combien il était puéril de vouloir suivre Burlson pour apprendre l'identité du Grand Patron. Les chevaux étaient parqués dans le corral, non loin des cow-boys endormis, et il ne pouvait aller chercher le sien, encore moins le seller, sans réveiller tout le camp. Il songea alors que José, qui était en faction à l'entrée du cañon, avait aussi un cheval. Il lui fallait s'en emparer.

Avec mille précautions, il entreprit de ressortir du taillis. Il lui sembla qu'il s'écoulait un siècle jusqu'au moment où il se retrouva dans le cañon. Il marchait plus vite maintenant, mais Burlson devait déjà être loin, au milieu des collines. Il pensa soudain à Powersby, le directeur de la *Société d'Élevage*. Avait-il traité un marché avec ces deux hommes qu'il avait rencontrés dans cette minable auberge de San Yava ? Et qui pouvait bien être ce *vaquero* qui était prêt à vendre son renseignement pour la somme de cent dollars ? Ferguson décida de céder à son impulsion et de se rendre à la *Société d'Élevage*.

Devant lui, la sortie du cañon. Si José l'apercevait, il se douterait qu'il se passait quelque chose de louche, et il risquait d'y

avoir des coups de feu échangés. Il lui fallait agir sans bruit. Il obliqua en direction d'une plage d'ombre et se mit à ramper dans la poussière, se rapprochant insensiblement de la sortie de la gorge.

CHAPITRE XVI

À plat ventre, Ferguson progressait lentement entre les rochers. Le claquement d'un sabot le fit soudain tressaillir. Il s'avança dans la direction d'où venait le bruit et s'arrêta en apercevant la forme vague d'un cheval de selle. L'animal leva brusquement la tête et dressa les oreilles. Ferguson se figea, prévoyant un hennissement, mais le cheval ne manifesta pas sa surprise de voir cet intrus. Au bout d'un instant, il baissa même la tête. José était évidemment dans les parages. Mais où ?

Le jeune homme se mit à contourner l'endroit où était attaché le cheval et traversa un amas de rochers. Bientôt, il sentit une odeur âcre de tabac qui montait dans l'air nocturne. Il s'immobilisa, s'efforçant de déterminer l'emplacement du fumeur. Il se remit à avancer lentement. L'odeur de tabac devenait de plus en plus sensible. Il se souleva un peu sur ses coudes, scrutant les environs. Un cri aigu le fit soudain frémir. Un oiseau de proie s'envola à quelques pas de lui, et il poussa un soupir de soulagement. Il aperçut alors le point rougeoyant d'une cigarette qui brillait à une certaine distance, au milieu des ténèbres. Il se laissa retomber à plat ventre. Ses yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité environnante. Sans bruit, prenant mille précautions, il poursuivit son avance et distingua bientôt la silhouette d'un homme assis contre un rocher distant d'une douzaine de pas.

Rampant sur les mains et les genoux, il entreprit de faire un détour, afin de surprendre le guetteur par derrière. Il se releva lentement et saisit une petite pierre dans sa main gauche, puis une plus grosse dans la droite.

Il lança la petite par-dessus le rocher derrière lequel se tenait le Mexicain. Elle rebondit à plusieurs reprises, et il entendit bouger l'homme, à quelques pas de lui. La coiffe pointue d'un large sombrero apparut au moment où le guetteur se levait pour observer les environs. Le bras droit de Ferguson décrivit un arc de cercle, et la pierre qu'il tenait dans sa main s'abattit sur le crâne du *vaquero*. Sans un cri, l'homme s'affaissa. On n'entendit que le bruit métallique de sa carabine qui dégringolait sur les rochers. Ferguson s'approcha de la forme inerte qui gisait sur le sol. Sans s'arrêter, il laissa tomber la pierre désormais inutile et, se mettant à genoux, chercha l'arme à

tâtons. Quand il l'eut trouvée, il retourna en direction du cheval.

*
* *

La lune se cacha derrière les nuages au moment où il approchait de la *Société d'Élevage*. Les bâtiments blancs se dessinaient à quelque distance, dans l'obscurité, semblables à des fantômes. Pas une seule lumière n'apparaissait aux fenêtres. Ferguson consulta sa montre : elle marquait deux heures.

Il s'arrêta à la grande grille, mit pied à terre, attacha les rênes du cheval à un poteau et s'avança sans bruit à l'intérieur de la cour. Les cow-boys dormaient certainement, car le dortoir était dans l'obscurité la plus complète. Il avait seulement l'intention de fouiner un peu dans les parages pour se rendre compte si Burlson était bien venu au ranch. Si le métis se trouvait là, cela signifierait que le mystérieux personnage qui dirigeait l'organisation n'était autre que Powersby. Dans le cas contraire, il lui faudrait reconnaître qu'il s'était trompé dans ses déductions.

Plus il se rapprochait de la grande façade silencieuse du bâtiment principal, et plus il avait l'impression d'avoir suivi une fausse piste. Rien ne laissait supposer qu'il y eût au ranch un visiteur quelconque. Il alla cependant jusqu'à l'extrémité de la cour pour jeter un coup d'œil au corral. Il s'arrêta, les nerfs tendus, car il avait entendu bouger quelque chose près de l'abreuvoir. Puis, le faible cliquetis d'une gourmette frappa son oreille. Un cheval était attaché là. Il avança un peu plus, franchit la porte de fer forgé qui conduisait au patio et aperçut tout à coup, à une petite distance, la silhouette vague de l'animal. Il sentit son cœur battre plus vite. Quelques pas encore, et il reconnut le bai de Burlson.

Il avait donc deviné juste. Le métis était venu faire son compte rendu au Grand Patron. Et ce personnage était probablement le dernier homme que l'on pût soupçonner de se trouver à la tête d'une telle organisation de malfaiteurs.

Le simple bon sens aurait commandé à Ferguson de faire demi-tour, puisqu'il possédait maintenant la preuve qu'il cherchait. Il pouvait s'en aller sans éveiller le moindre soupçon. Mais il ne put résister au désir d'en apprendre davantage. Il pénétra dans le patio.

Une seule fenêtre laissait filtrer une lumière jaunâtre. Ce devait être celle du bureau de Powersby. Avancant sans bruit, il s'en approcha. Soudain, avec un grognement sourd, le bull-terrier surgit de l'ombre et se jeta sur lui. Transi de surprise et déséquilibré, il tomba au sol, heurtant de son crâne le sol dallé. Instinctivement, il se laissa rouler sur lui-même. Sa veste de cuir, qu'il avait boutonnée jusqu'en haut pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, garantit sa gorge des

crocs du molosse.

Couché sur le dos, encore abasourdi par la soudaineté de cette attaque, il s'agrippa à la bête qui le chevauchait. Ses doigts nerveux s'enfoncèrent dans la fourrure épaisse, tandis qu'il sentait les crocs pénétrer dans le cuir de sa veste, à proximité de sa gorge. L'animal bavait, grognait, haletait, s'accrochait comme une sangsue, en dépit des efforts que faisait Ferguson pour le repousser. Les griffes acérées de ses pattes déchiraient son vêtement. Le jeune homme laissa glisser ses mains sur la poitrine musclée, puis saisit la gorge de l'animal. Désespérément, ses doigts s'y enfoncèrent pour essayer de l'étrangler. Il se demandait si le bruit de la lutte pourrait être perçu depuis le bureau. Si Powersby et Burlson venaient à sortir, il savait le sort qui l'attendait. Mais il ne pouvait toujours pas se dégager de l'étreinte puissante de l'animal.

Pourtant, la pression de ses doigts sur la trachée qu'ils comprimaient de toute leur force commença à produire son effet. Le grondement guttural qui sortait de la gueule du chien se changea en une sorte de gargouillis étouffé. Ses pattes s'agitaient convulsivement, mais il ne lâchait pas prise. Bientôt, cependant, son corps tout entier fut secoué d'un frisson, se détendit, ses pattes s'immobilisèrent. L'animal pesait encore de tout son poids sur la poitrine de Ferguson, et sa mâchoire d'acier était toujours refermée sur le col de la veste.

Un coup de sifflet strident troubla soudain le calme de la nuit. Ferguson tira son revolver de son étui et en fourra le canon entre les mâchoires du bull-terrier pour les forcer à s'écarter. Avec un intense soulagement, il repoussa violemment le chien et se releva.

Une lumière venait d'apparaître en haut du perron qui conduisait à la porte d'entrée de la maison, laissant deviner la silhouette de Powersby. L'homme tenait une lampe dans sa main, et il avait l'air de scruter l'obscurité en direction du patio. À nouveau, il siffla. Ferguson ne bougea pas, persuadé qu'on ne pouvait l'apercevoir dans le coin d'ombre où il se dissimulait. Pour la troisième fois, Powersby siffla le chien qui, étendu à terre, geignit faiblement.

Cette plainte étouffée parvint aux oreilles de son maître qui descendit le perron en courant. Ferguson se rendit compte qu'il n'y avait pas moyen de se dissimuler plus longtemps. Il lui fallait absolument sortir du patio aussi vite que possible. S'il trouvait la porte fermée, il serait pris au piège. Il se mit à courir et entendit, derrière lui, crier Powersby. Un éclair troua la nuit, et le bruit d'une détonation frappa les oreilles du fugitif comme un coup de tonnerre. Se courbant un peu vers le sol, il accéléra encore son allure. À nouveau, le revolver cracha le feu. La balle ricocha aux pieds de Ferguson sur les dalles du patio.

La grille était maintenant toute proche. Le jeune homme la

franchit et traversa la cour. Il aperçut vaguement des hommes qui, attirés par les coups de feu, sortaient du dortoir, à demi éveillés, et regardaient autour d'eux. Le fugitif remercia le sort qui voulait que la lune fût encore cachée derrière les nuages. Il réussit à franchir la grande grille de la cour sans être vu, et il était en train de détacher son cheval lorsqu'il entendit Powersby qui se précipitait en direction du dortoir.

— Dépêchez-vous, les gars. Il y a un intrus dans la cour. Il a presque tué le chien.

Ferguson sauta en selle et talonna le cheval qui bondit. Lorsque les bâtiments blancs eurent disparu derrière lui dans la nuit, il mit sa monture au petit trot. Il se rendait compte maintenant que le devant de sa veste et même sa chemise avaient été déchirés par les crocs du chien. Et la peau lacérée de sa poitrine commençait à lui cuire horriblement.

L'aube rougissait déjà le ciel à l'orient lorsqu'il atteignit les premiers contreforts des Painted Hills et s'arrêta dans un petit ravin. Mettant pied à terre, il desserra la sangle de son cheval, enroula les rênes autour du tronc rabougri d'un genévrier et examina les dommages causés par le chien. Sa veste et sa chemise étaient absolument hors d'usage. Sa poitrine portait des griffures d'où un peu de sang coulait encore, mais il se dit qu'il s'en tirait, somme toute, à bon compte, car les crocs du chien auraient fort bien pu lui déchirer la gorge.

Sa tension et son excitation tombées, la fatigue commençait à s'emparer de son corps et à brouiller légèrement son esprit. Il s'étendit sur le dos, les yeux fixés sur le ciel nuageux. Qu'allait-il se passer maintenant ? Il avait découvert l'identité du personnage qui s'abritait derrière Burlson, mais à quoi cela allait-il lui servir ? S'il retournait à Carido, on lui passerait la corde au cou, et il ne pouvait être question de regagner la retraite des voleurs de bestiaux, car José avait déjà dû donner l'alarme depuis longtemps. Burlson ne serait pas long à tirer la conclusion qui s'imposait, à savoir qu'il avait été suivi jusque chez Powersby. Vivant, Ferguson était une menace pour l'organisation tout entière, et on ferait l'impossible pour l'empêcher de parler. Il s'était donc mis à dos non seulement la police mais encore les hors-la-loi.

Il ne lui restait plus qu'un moyen de s'en tirer, et c'était de passer la frontière. Alors, bien sûr, il pourrait se moquer des poursuites du shérif, mais il lui faudrait aussi abandonner tout espoir de se justifier du crime dont on l'accusait. Déjà sur le point de céder au sommeil, il se dit qu'il pourrait peut-être se glisser dans la ville après le coucher du soleil et tenter de convaincre le shérif de la duplicité de Powersby. Peut-être aussi pourrait-il avoir ainsi des renseignements sur les suites de l'affaire Longman. Niles était un vieux

malin, et il avait pu découvrir quelque élément nouveau.

Ferguson en était là de ses réflexions lorsque, brusquement, il sombra dans le sommeil.

CHAPITRE XVII

Une lumière tamisée sortait de l'*Applejack*, et deux fenêtres de l'hôtel étaient également éclairées, mais la nuit enveloppait la ville lorsque Ferguson y arriva. La Grand-Rue était plongée dans le plus profond silence, et on n'entendait que le grincement intermittent des portes du saloon qui s'ouvraient et se refermaient.

Le jeune homme s'arrêta en face de l'*Applejack*, mais de l'autre côté de la rue. Ayant mis pied à terre, il attacha son cheval et roula une cigarette. Dans cette obscurité, il ne risquait guère d'être reconnu. D'ailleurs, la plupart des hommes identifiaient un cheval avant son cavalier. Or, le sien était resté dans le corral de Burlson, et celui-ci avait été emprunté à José. Il se dit que cela faisait de lui un voleur de chevaux, mais il n'y avait guère de chances pour que le *vaquero* vînt l'accuser.

Le trajet jusqu'à Carido avait été long et harassant, et rien n'aurait été plus agréable à Ferguson qu'une boisson bien fraîche. Il regardait avec un œil d'envie l'intérieur du saloon où il distinguait vaguement, à travers les vitres sales, les silhouettes des hommes, assis autour des tables ou debout devant le comptoir.

Tout à coup, il lui sembla entendre un tintamarre inhabituel : une bagarre était sûrement en train d'éclater. Un tintement de verres brisés frappa son oreille, suivi de cris d'effroi, puis du fracas d'une table renversée. Le vacarme s'amplifia rapidement. Il entrevit des clients qui en venaient aux mains. Un instant plus tard, le barman, revêtu de son tablier blanc, sortit précipitamment et se mit à courir, tel un lapin effrayé, en direction du bureau du shérif.

Immobile, Ferguson luttait contre son désir d'aller se rendre compte de ce qui se passait exactement. Il oubliait d'allumer la cigarette qu'il venait de confectionner, tellement il était absorbé par la bagarre qui, maintenant, battait son plein à l'intérieur de l'établissement. Des cris, des jurons et un bruit confus de bottes parvenaient jusqu'à lui. Il se disait que ce devait être là une bagarre de fort belle envergure.

La haute silhouette du shérif surgit bientôt de l'ombre. Il se dirigeait à grands pas vers le saloon, suivi du barman qui était allé le chercher. Il s'engouffra dans l'établissement et fonça aussitôt au milieu

des clients qui étaient aux prises. La bagarre cessa presque instantanément. Niles attrapa par la veste un personnage échevelé qui se débattait et hurlait, et il le poussa sans ménagements vers la rue. L'homme était maintenant sur le seuil, et, tout en continuant à beugler des imprécations, il essayait d'échapper à l'étreinte du shérif. Des clients sortirent à leur tour, avides d'assister au dénouement de l'affaire. Niles eut finalement raison du prisonnier et l'entraîna en direction du tribunal. L'instant d'après, ils avaient tous deux disparu dans l'obscurité.

Incapable de contenir plus longtemps sa curiosité, Ferguson traversa la rue. Quelques clients étaient encore devant la porte du saloon, en train de commenter l'événement. Prenant soin de rester dans l'ombre, il aborda un cow-boy qui était en train de détacher son cheval.

— Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda-t-il. Je viens juste d'arriver.

L'homme se mit à rire.

— C'est cet animal d'Apôtre qui est encore en train de faire des siennes.

— L'Apôtre ?

— Mais oui ! répondit le cow-boy qui avait l'air plus amusé que choqué. Il s'est payé une formidable cuite et s'est complètement déchaîné. Il a brisé le miroir du bar, puis il s'est mis à sauter de joie comme un jeune poulain.

— Diable ! s'écria Ferguson. Notre prêcheur ne tient donc pas l'alcool.

— Il a sans doute voulu se changer les idées, reprit le cow-boy en se remettant à rire. Quand il est paf, ce pélican est capable de faire plus de raffut à lui tout seul qu'une tribu de Sioux.

Ferguson regagna l'autre côté de la rue. Les hommes qui s'étaient attardés devant la porte du saloon se dispersaient lentement, et le calme se fit à nouveau dans la Grand-Rue. Ferguson prit son cheval par la bride et se mit en route vers le centre de la ville. Bientôt, apparut à quelque distance la masse sombre du tribunal qui se détachait contre le ciel étoilé. Une seule fenêtre était éclairée : c'était, à n'en pas douter, celle du bureau du shérif.

Le jeune homme s'approcha du bâtiment et resta un moment à observer l'étroit rectangle de lumière. Puis il dégagea ses pieds des étriers et se hissa debout sur la selle, tout en songeant que si, par malheur, le cheval venait à faire un écart soudain, il ne manquerait pas d'aller mordre la poussière.

Il rejeta son chapeau en arrière. Son visage était au niveau de l'appui de la fenêtre, et il pouvait apercevoir le shérif assis derrière son bureau, occupé à écrire. Sans bruit, il tira son revolver de son étui,

l'appuya contre le rebord de brique et l'arma d'un coup de pouce. Niles tourna vivement la tête, en proie à la plus profonde surprise, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit en voyant le canon du Colt braqué sur lui.

— Ne bougez pas ! ordonna Ferguson.

— Mais, ma parole, c'est notre enfant prodigue ! s'écria le policier.

— Tout prêt à tuer le veau gras ! répliqua le fugitif.

— Ainsi que vous l'avez fait remarquer à Morgan, on ne peut vous pendre qu'une seule fois, reconnut Niles.

— Morgan n'est pas là ?

— Dans la prison. Ce satané Apôtre est capable de tout casser dans sa cellule.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Il s'est, pour une fois, écarté du droit chemin. Mais je suppose que ce n'est pas pour m'entretenir des ivrognes que vous êtes revenu.

Ferguson se dit que si le shérif avait peur du revolver, il avait, en tout cas, assez de cran pour n'en laisser rien paraître.

— J'apporte des nouvelles, dit-il. C'est Powersby, le directeur de la *Société d'Élevage*, qui est à la tête des voleurs de bestiaux.

Niles esquissa une moue amusée.

— Vous aussi, vous avez tâté du whisky ?

— Cessez de faire de l'esprit, et ouvrez vos oreilles.

Le jeune homme relata son séjour dans le camp de Burlson, mentionna la retraite secrète et le Grand Patron, parla enfin de la visite de Burlson à Powersby.

— Cela me paraît toujours aussi insensé, déclara le shérif. La *Société d'Élevage* a été, elle aussi, durement éprouvée. Quant à la visite de Burlson, elle était peut-être destinée à discuter d'un marchandage quelconque.

Le cheval sur lequel Ferguson se tenait debout commençait à s'agiter. Sur le point de perdre l'équilibre, le jeune homme se raccrocha de la main gauche à l'appui de la fenêtre.

— Avez-vous absolument besoin de braquer le revolver sur moi ? demanda Niles. Si votre doigt venait à glisser, vous m'expédieriez *ad patres*.

— Avec l'accusation de meurtre que vous avez portée contre moi, je n'ai guère le choix.

— Peut-être avez-vous raison, reconnut le shérif d'un air imperturbable. À propos, j'ai retrouvé la balle qui a tué Longman. Elle s'était logée dans le montant de la porte. Elle est du calibre 44.

— Mais elle ne provient pas de ma carabine !

— C'est vous qui le dites, Stumpy, le cuisinier du *Trois L*, affirme

qu'après la détonation, alors qu'il risquait un coup d'œil au-dehors, il vous a vu vous diriger vers Longman en chargeant votre Winchester.

— Ce n'est pas une preuve, ça.

— Au nom du Ciel, que vous faut-il de plus ? répliqua le shérif d'un ton irrité.

— Je constate que vous êtes fermement résolu à me faire pendre, soupira Ferguson d'un air résigné.

— Je ne souhaite faire pendre que le vrai coupable.

— Dans ce cas, occupez-vous donc de le trouver. Pour en revenir à Powersby, je dois ajouter que je l'ai vu à San Yava, de l'autre côté de la frontière, en grande conversation avec deux Mexicains.

— Il m'a mis au courant. Il semble qu'il ait obtenu des renseignements lui permettant de récupérer une partie de ses bêtes disparues.

— Vous pouvez, dès maintenant, si vous le voulez, récupérer un important troupeau. Connaissez-vous la colline qui se trouve à une dizaine de milles au sud-ouest du ranch de Burlson ?

— Black Butte ? dit vivement le shérif.

— Burlson garde les bêtes dans un cañon situé au nord de cette colline. Quand je suis parti, l'autre nuit, il y en avait plus de deux cents, et ses gars lui en emmènent d'autres chaque jour. Quand il en a cinq ou six cents, il les conduit vers le sud.

— Ils ne feront pas le prochain voyage ! promit Niles. Je partirai dès l'aube avec un détachement de police.

Ferguson vit tourner la poignée de la porte située au fond du bureau. Il baissa la tête et se laissa glisser à califourchon sur sa selle. Saisissant les rênes de la main gauche, il talonna le cheval qui partit au trot. Il remonta la rue, tenant toujours son arme dans la main droite, se retournant de temps à autre pour s'assurer qu'on ne le poursuivait pas. Malgré l'obscurité, il constata que personne n'était sorti du bâtiment. Il semblait bien que le shérif ne fût pas autrement pressé de l'arrêter à nouveau.

*

* *

La nuit enveloppait encore la plaine lorsque Ferguson atteignit les premiers contreforts des Painted Hills et se dirigea vers l'énorme masse rocheuse que le shérif avait appelée Black Butte. Le plaisir de voir Niles nettoyer le cañon à la tête d'un détachement de police était un spectacle qu'il ne voulait pas manquer.

Il contourna le pied de la colline. À sa gauche, se trouvait l'entrée du défilé qui conduisait au cañon. Quand le détachement aurait bloqué ce passage, tout le troupeau se trouverait enfermé dans la cuvette qui ne comportait pas d'autre issue.

Le jeune homme allait maintenant à l'aveuglette, approchant des murailles rocheuses qui flanquaient, au nord, le refuge des voleurs de bestiaux. Le cheval tressaillit au cri d'un puma qui, soudain, déchira le calme de la nuit. Mais il n'en continua pas moins sa course. La lune apparut derrière les nuages chassés par le vent, inondant le paysage de sa clarté blafarde.

Ferguson poursuivit son chemin, traversant d'étroites ravines, gravissant des pentes schisteuses, pour déboucher finalement sur une sorte de plateau rocheux qui se terminait en pente abrupte. Il sauta à terre et attacha son cheval. Continuant à pied, il s'avança jusqu'à l'extrémité du plateau pour regarder, en-dessous de lui, la cuvette noyée dans la brume. Un taureau, tout au fond, se mit à beugler.

Le jeune homme alla retrouver son cheval et décrocha un vieux poncho attaché au troussequin de sa selle. Il s'enroula dans le vêtement et s'étendit sur le sol après avoir fixé les rênes autour de son poignet. Un peu de repos jusqu'à l'aube ne pourrait que lui être salutaire.

Les rayons du soleil levant doraient les sommets déchiquetés qui se dressaient au-dessus des amas de roches encore plongés dans l'ombre et la brume. À plat ventre au bord de l'à-pic, Ferguson fixait l'obscurité qui noyait encore les bas-fonds. Il ne distinguait rien, mais il percevait les meuglements plaintifs des bêtes et les cris des cow-boys. Il y avait, dans le cañon, un remue-ménage inhabituel. Intrigué, il continua à tendre l'oreille.

Peu à peu, la clarté du jour descendait dans le cañon, et il commença à apercevoir les cavaliers qui poussaient les bestiaux en direction de la sortie. Au-dessous de lui, la clairière était déserte et le corral vide.

Il se dit que le détachement ne quitterait pas la ville avant le lever du soleil, et qu'on ne pouvait guère s'attendre à le voir apparaître avant midi. À ce moment-là, il ne trouverait plus rien. Il ne faisait pas de doute que quelqu'un avait prévenu Burlson, et ce dernier quittait précipitamment les lieux sans laisser une seule bête derrière lui.

Or, en dehors de Ferguson, un seul homme était au courant. Et cet homme, c'était le shérif Niles !

CHAPITRE XVIII

Assis sur une pierre, le fugitif réfléchissait à la situation angoissante dans laquelle il se trouvait. Niles était donc de mèche avec les voleurs : il marchait la main dans la main avec Powersby. Et lui, Ferguson, avait été assez naïf pour aller lui raconter ce qu'il avait appris. Ce vieux forban avait dû bien rire intérieurement en écoutant l'histoire de la duplicité du directeur de la *Société d'Élevage*. Maintenant, s'il voulait empêcher Ferguson de parler, il n'avait rien d'autre à faire qu'à le tuer ou à le faire pendre.

Écrasant nerveusement sa cigarette éteinte, Ferguson poursuivit ses pensées. Peut-être devrait-il se rendre auprès du procureur du comté et tout dévoiler, mais il rejeta aussitôt cette idée. La parole d'un meurtrier en fuite n'aurait guère de poids. D'autre part, Niles était respecté de tous, et Powersby était à la tête du ranch le plus important de la région. Ce serait leur parole contre la sienne. Qui accepterait de prêter attention à un homme qui avait déjà fait de la prison et qui, maintenant, était accusé d'assassinat ? Il avait fait une gaffe en allant voir le shérif, et il serait insensé de vouloir effectuer une autre démarche auprès du procureur. On se contenterait de rire et de l'arrêter sur-le-champ. Sa parole seule ne valait rien par elle-même. Il lui fallait une preuve. Il fallait obliger l'un des trois hommes – Niles, Powersby ou Burlson – à faire des aveux. Niles était trop coriace pour se laisser intimider, Burlson était désormais hors d'atteinte, mais Powersby devait se trouver chez lui. S'il parvenait à mettre la main sur ce dernier, il s'arrangerait bien pour le faire parler, pour l'obliger à rédiger une confession écrite et dûment signée. Sa seule autre possibilité était de passer la frontière, car s'il restait dans le comté de Carido, il n'avait pas plus de chance de survivre qu'une poupée de cire en enfer.

*

* *

Pour la seconde fois, il prit le chemin du ranch de Powersby. Il pénétra dans la cour avec désinvolture et attacha son cheval près de l'abreuvoir, misant sur le fait qu'aucun cow-boy ne reconnaîtrait la monture de José et que tous s'imagineraient qu'il avait rendez-vous

avec le directeur.

Le bluff réussit parfaitement. Des hommes entraient au dortoir ou en sortaient, d'autres étaient assis dans la cour en train de fumer, mais aucun ne lui prêta la moindre attention tandis qu'il franchissait la grille de fer forgé qui conduisait au bureau de Powersby. Sans la moindre hésitation, il traversa le patio dallé, gravit le perron de pierre, longea le corridor et poussa sans frapper la porte du bureau.

Le directeur, assis à sa table de travail, leva les yeux avec un froncement de sourcils, et ses traits se figèrent à la vue du revolver que le visiteur braquait sur lui. Ferguson perçut un grognement menaçant qui venait de sous la table.

— Faite taire ce cabot ! Ordonna-t-il.

— Couché, Prince ! dit le directeur.

Puis, sur un ton glacial :

— Et maintenant, si vous m'expliquiez la raison de cette entrée théâtrale ?

— Cher Monsieur, répondit Ferguson avec emphase, si j'appuie sur la détente de ce joujou, je vous expédie tout droit en enfer. Et si vous vous imaginez que je bluffe, mettez-moi au défi.

Powersby ne le quittait pas des yeux, le regard vide d'expression, le visage impassible. Mais il pinçait les lèvres, et le battement convulsif d'un nerf de son cou trahissait son émotion. Pourtant, lorsqu'il parla, il y avait dans sa voix plus d'irritation que de frayeur.

— Que voulez-vous exactement ? demanda-t-il.

— Une confession.

— Une... quoi ?

— Une confession complète et détaillée de vos activités au sein de cette organisation de vol de bestiaux – comment Buck Burlson et ses gars travaillent sous vos ordres, comment vos hommes ont mis toute la vallée en coupe réglée, enfin... tout.

— Vous devez être fou.

La voix du directeur exprimait un tel étonnement, elle était si pleine d'indignation que, l'espace d'un instant, le doute effleura l'esprit du jeune homme. Puis il se souvint que l'Anglais était un bluffeur de première force et qu'il avait abusé le comté tout entier.

— Vous êtes aussi coupable que Caïn ! dit-il sèchement. Rédigez la confession que je vous demande, et n'oubliez pas de mentionner les noms de Burlson et de Niles.

— Le nom du shérif ?

— Oui. Inutile de jouer la surprise. Je l'ai démasqué, lui aussi.

— Vraiment ! s'écria le directeur d'un air amusé. Et si je refuse d'écrire cette invraisemblable confession ?

— Je vous loge une balle dans le ventre.

— Tout cela est absolument ridicule.

D'un coup de pouce, Ferguson arma son Colt.

— Écrivez ! ordonna-t-il.

Un éclair dans les yeux de Powersby lui donna l'éveil. Mais, avant d'avoir compris comment il fallait l'interpréter, il sentit le canon d'un revolver s'appuyer contre son dos, tandis qu'une voix féminine froide et méprisante s'élevait derrière lui.

— Jetez cette arme, Ferguson, sinon je vous traiterai comme vous avez traité mon père.

En croyant à peine ses oreilles, le jeune homme ne fit pas un geste. Powersby se leva calmement, saisit le Colt par le canon et le lui arracha des doigts. Paralysé par la voix de Phyllis Longman et l'arme qu'elle lui enfonçait dans les côtes, Ferguson n'opposa aucune résistance. Il avait joué un as, se dit-il stoïquement, et Powersby l'avait coupé avec une dame ! Qui aurait pu penser que la fille aînée de Mike Longman était également de mèche avec lui et qu'elle se trouvait dans la maison ?

— Merci, Phyllis, dit Powersby d'un ton désinvolte. Tu es arrivée à point nommé.

— Je devrais tuer ce salopard ! répondit la jeune fille d'une voix vibrante d'émotion.

— Non, ma chère, répondit Powersby. Un coup de feu attirerait l'attention de nos hommes, et, pour l'instant, il est absolument indispensable d'éviter toute publicité. Cette affaire doit être conduite avec la plus grande discrétion. Va me chercher un lasso. Il y en a un accroché à la selle de mon cheval, près de la porte de derrière.

Ferguson perçut le froufrou de la jupe de la jeune fille qui s'éloignait. Ainsi donc, l'Anglais ne tenait pas à tirer un coup de feu, se dit-il. Et il songea un instant à bondir pour s'emparer du revolver. Mais Powersby dut lire son intention dans ses yeux, car il déclara aussitôt d'un ton froid :

— Pas de ça ! Je serais obligé de vous tuer. Cela ferait d'ailleurs grand plaisir à Phyllis.

Ferguson continuait à fixer d'un air irrité l'arme pointée sur lui, et il ne doutait pas que le directeur ne fut résolu à agir comme il le déclarait. Et il se disait, en même temps, que s'il avait eu un minimum de cervelle, il aurait refermé la porte du bureau derrière lui après être entré. Maintenant, il était réduit à l'impuissance. Ses réflexions furent interrompues par le retour de la jeune fille.

— Mettez vos bras derrière le dos, ordonna Powersby d'un ton sec. Et pas d'entourloupettes. Je serais parfaitement en droit d'abattre un assassin en fuite.

La lanière de cuir pénétra cruellement dans la chair des poignets du jeune homme que Phyllis lui liait derrière le dos avec une énergie

farouche. Puis elle enroula l'autre extrémité de la corde autour de ses chevilles.

— Une dernière précaution, annonça ensuite Powersby qui avait assisté à l'opération avec un calme imperturbable.

Posant son revolver sur la table, il s'empara du foulard que le prisonnier portait autour du cou, et il s'en servit pour le bâillonner soigneusement. Puis il donna une poussée à Ferguson qui tomba à la renverse et heurta violemment le sol.

— Maintenant, reprit Powersby en s'adressant à la fille, il ne nous reste plus qu'à filer rapidement.

Il se dirigea vers un coffre, se mit à genoux, tira de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une qu'il introduisit dans la serrure et ouvrit la lourde porte. Il retira de leur cachette deux sacs de cuir rebondis, et on entendit tinter les pièces d'or au moment où il se relevait.

— Notre passeport pour une vie de richesse, dit-il à la fille en souriant.

— Tu le laisses... en vie ? demanda Phyllis en faisant un geste méprisant en direction du prisonnier.

Ferguson tressaillit, car une haine féroce se lisait dans les yeux bleus de la jeune fille.

— Quand on le découvrira ici, répondit le directeur, il sera arrêté à nouveau et pendu. Ton père sera ainsi vengé. Un coup de feu attirerait les cow-boys et ruinerait nos plans. Il est essentiel que nous puissions partir sans être vus pour rejoindre Burlson et son troupeau avant de passer la frontière. Une fois au Mexique, nous nous marierons et nous irons commencer une vie nouvelle en Amérique du Sud.

— Un couteau ne fait pas de bruit ! insista la fille. Cet homme a tué mon père.

— Je préfère le laisser aux mains de la justice, déclara Powersby sur un ton plus sec.

La jeune fille observait toujours le prisonnier ligoté avec une expression de rancune et de haine. Ferguson était convaincu que, sans l'influence de Powersby, elle lui aurait sans hésitation tranché la gorge sans plus de remords que s'il eût été un goret. Le directeur de la *Société d'Élevage* était un escroc, mais ce n'était pas un assassin. Il posa la main sur l'épaule de la fille et la poussa fermement vers la porte.

— Avance jusqu'au patio, dit-il, pour voir si la voie est libre.

Sans enthousiasme, la jeune fille quitta le bureau, et Ferguson éprouva un sentiment de soulagement. Powersby prit un sac dans chaque main et la suivit, le bull-terrier sur les talons.

Ligoté et bâillonné, Ferguson entendit le bruit de leurs pas décroître dans le corridor dallé, puis ce fut le silence. Il se mit à tirer

de toutes ses forces sur ses liens pour tenter de se libérer, mais il se rendit vite compte que Phyllis Longman n'était pas novice dans l'art de se servir d'un lasso. Les nœuds étaient solides, et la corde bien tendue. Lorsqu'il se résolut à abandonner ses efforts, il n'avait réussi qu'à se lacérer les poignets, et il sentait le sang couler sur ses mains. Il lui fut relativement plus aisé de se débarrasser du foulard qui le bâillonnait. En faisant aller et venir sa tête sur les dalles du sol, il parvint à le faire glisser par-dessus ses cheveux. Maintenant, il respirait mieux, mais il était toujours réduit à l'impuissance.

L'aube qui approchait faisait pâlir la lumière falote de la lampe. Bientôt il perçut dans le couloir un cliquetis d'éperons, et le shérif Niles apparut sur le seuil. D'un coup d'œil, il embrassa l'ensemble de la pièce : le coffre béant, l'homme ligoté qui gisait sur le sol.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il.

Il se laissa tomber à genoux auprès du prisonnier et se mit en devoir de trancher ses liens. Ferguson se releva péniblement et se massa ses poignets déchirés et endoloris. Puis il fixa d'un air lugubre le shérif qui s'était laissé tomber dans le fauteuil de Powersby et était en train de bourrer tranquillement sa pipe.

— Comment diable vous êtes-vous encore fourré dans ce pétrin ? demanda-t-il.

Le fugitif avança la main pour s'emparer du revolver que Powersby avait laissé sur le bureau, mais Niles s'en saisit le premier et le glissa dans sa ceinture.

— Oubliez-vous que vous êtes en état d'arrestation ? reprit-il.

— Non ! répliqua Ferguson d'un ton amer. Et je n'oublie pas, non plus, que vous êtes, vous, un sale traître. Seulement, l'Anglais vous a tout de même bien possédé. Il s'est tiré avec le magot et l'aînée des filles Longman. Je suppose qu'ils sont en ce moment en route pour la frontière, en compagnie de Burlson qui a rassemblé un autre troupeau.

— Que signifient ces accusations que vous portez contre moi ?

Niles parlait d'une voix calme, mais une lueur inquiétante brillait dans ses yeux.

— Je suis maintenant au courant de tout, répliqua Ferguson d'un ton chargé de mépris. Vous êtes en cheville avec Powersby et Burlson, et, à vous trois, vous avez écumé toute la vallée.

Il éclata d'un rire sans joie avant d'ajouter :

— Vous avez trahi l'insigne que vous portez. Mais, maintenant l'Anglais et ses acolytes vous ont doublé, à leur tour.

— Comment donc vous imaginez-vous que j'ai trahi ?

— Oh ! c'est bien simple. Burlson est venu me demander des explications au *Diamond*, dès le jour de mon arrivée. Comment était-il au courant de ma présence, alors que nous étions seuls, vous et moi, à

savoir que j'avais pris le poste de contremaître le matin même ? Et hier, lorsque vous êtes arrivé au cañon avec votre détachement, tout ce qu'il restait c'étaient des bouses de vaches. J'ai tout observé depuis la crête. Le troupeau avait quitté les lieux au lever du jour. Qui savait que vous projetiez une expédition ? Vous et moi. Personne d'autre ! Alors, qui a prévenu Burlson ?

— Oui, murmura le shérif, qui l'a prévenu, en effet ? À propos, j'ai des nouvelles qui vont vous intéresser. J'ai poursuivi mon enquête sur le meurtre de Longman, et je crois être tombé sur une bonne piste.

— Vous avez arrêté l'assassin ? s'écria Ferguson.

D'un seul coup, il oubliait tout – la fuite de Powersby, la trahison du shérif, le vol des bestiaux – pour ne songer qu'à la perspective d'être enfin innocenté.

— Non, avoua le shérif. Mais je suis à ses trousses.

— Son nom ?

— Vous ne le devineriez jamais. Mais je ne puis rien vous dire de plus. Il vous faudra attendre que j'aie procédé à son arrestation.

— Autrement dit, vous me demandez de ne pas souffler mot de ce que j'ai découvert.

— Ma foi, il faudrait que vous soyez fou pour parler avant d'être complètement innocenté.

Ferguson se mit à parcourir le bureau de long en large, se rendant compte que le shérif le tenait à sa merci. Le sens de ses paroles ne pouvait être plus clair : s'il parlait, il serait pendu. S'il se taisait, il pouvait être innocenté du crime dont il était accusé.

— Très bien, dit-il au bout d'un moment. Je me tairai.

— Vous avez donc un peu de bon sens. Mais pas beaucoup, répondit le shérif d'un ton sec.

Il tira de sa ceinture le colt de Ferguson et le rendit à son propriétaire.

— Tenez ! Vous aurez besoin d'être armé pour le travail qui vous attend.

— Quel travail ?

— Celui qui consiste à rattraper Powersby. Croyez-vous que je veuille le laisser filer avec tout cet argent ?

Ferguson fit sauter le revolver dans sa main, tout en regardant le shérif du coin de l'œil.

— Tuez-moi, dit Niles d'un ton calme, et vous irez vous balancer au bout d'une corde pour payer deux assassinats que vous n'avez sans doute pas commis. Au contraire, si vous vous rangez à mes côtés, vous avez toutes les chances de rentrer à Carido libre comme l'air.

— À condition de vous aider dans votre sale besogne.

— À condition de vous mettre du côté de la loi, corrigea le shérif avec une lueur d'amusement dans les yeux.

— Que le diable vous emporte ! grommela le fugitif en glissant le colt dans son étui.

CHAPITRE XIX

Depuis de longues heures, les deux cavaliers poursuivaient leur route en direction du sud, sous le soleil aveuglant. Les pâturages avaient cédé la place à une plaine désertique où ne poussaient que des cactus et des yuccas. Pas le moindre signe de vie humaine ou animale. Pas le moindre mouvement, hormis celui des tourbillons de poussière que l'on apercevait à l'horizon, semblables à de gigantesques fantômes. À l'est, les Painted Hills s'estompaient, disparaissaient presque derrière les couches d'air surchauffé qui vibraient au-dessus de ces vastes solitudes. Devant eux, de lointaines chaînes de montagnes dressaient leurs masses bleutées. Autour d'eux, s'élevait une impalpable poussière qui blanchissait les robes des chevaux, s'infiltrait à travers les foulards que les deux cavaliers avaient noués autour de leurs visages.

La voix rauque de Ferguson rompit soudain un long silence.

— Vous pouvez dire adieu à cet argent, Shérif. L'Anglais a déjà sûrement franchi la frontière.

— Vous avez parlé d'un troupeau à emmener. Et vous savez aussi bien que moi que les bovins ne vont pas aussi vite que les chevaux. Je suis prêt à parier que Powersby s'arrêtera cette nuit aux sources d'Arroyo Wells.

— Sachant que vous vous êtes lancé à ses trousses ?

— Comment le saurait-il ? Il me croit toujours à Carido.

Le soleil plongeait maintenant dans une mer de pourpre, auréolant les cimes déchiquetées des montagnes. Les voiles sombres de la nuit commençaient à s'étendre sur le désert, et une brise aussi chaude que si elle avait traversé l'enfer soufflait du sud. Au-dessus de leurs têtes, les étoiles s'allumaient une à une.

Le shérif s'arrêta et mit pied à terre. Il versa dans la coiffe de son grand chapeau l'eau qui restait dans sa gourde et la donna à boire à son cheval. Ferguson desserra la sangle de sa monture et se mit à faire quelques pas pour se dégourdir les jambes. Il tira son tabac de sa poche, mais il l'y remplaça aussitôt. Il n'avait pas emporté d'eau, et il avait la gorge vraiment trop desséchée pour fumer.

— Quelle distance nous reste-t-il à parcourir ? demanda-t-il. Les chevaux sont épuisés.

— Je crois que nous ne devons plus être très loin du but, répondit Niles en observant la plaine sombre qui s'étendait devant eux. Vous entendez ?

Ferguson prêta l'oreille. Tout d'abord, il ne perçut que le bruissement des herbes sèches agitées par la brise nocturne. Puis, à travers le désert endormi, lui parvint un lointain et presque imperceptible grondement. C'était le mugissement des bêtes.

— Le troupeau ! s'écria-t-il.

— Oui. Ils se sont arrêtés à Arroyo Wells, comme je l'avais prévu.

— Où se trouvent ces sources ?

— À neuf ou dix milles de la frontière.

Les deux hommes se remirent en selle et reprirent leur route. La lune éclairait maintenant l'immense plaine. Niles, qui chevauchait en tête, leva soudain la main. Ferguson le rejoignit. Le shérif pointa son doigt vers l'horizon. Au loin, on distinguait vaguement une immense masse sombre : c'était le troupeau.

Ferguson laissa échapper un juron de surprise.

— Mais il y a au moins mille bêtes ! s'écria-t-il.

Quand ils furent plus près, ils constatèrent que deux *vaqueros* tournaient autour du troupeau. Les bêtes étaient debout, et un mugissement sourd émanait de cette masse énorme.

— Elles n'ont rien à manger et commencent à s'énervier, fit remarquer Ferguson. Il n'y en a pas une seule qui soit couchée. J'ai l'impression qu'il n'en faudrait guère pour les faire se débander.

— Je viens d'avoir la même idée, répondit Niles. Et Burlson n'a que quatre hommes pour mener un pareil troupeau.

— C'est peu, évidemment.

— En comptant Powersby et lui-même, nous arrivons à six.

— Du boulot facile, si on réfléchit que nous ne sommes que deux ! railla Ferguson.

— Oui, ce sera facile.

— Vous croyez qu'ils ne résisteront pas ?

— Ils n'en auront pas l'occasion.

— Le soleil vous a tapé sur le crâne, mon vieux.

— Cessez de faire de l'esprit, grommela Niles, et écoutez-moi.

Il descendit de cheval et ramassa un fragment de roche avec lequel il se mit à tracer un trait dans le sable.

— Voici l'arroyo, qui est à sec en ce moment, expliqua-t-il. Il y a toutes les chances pour qu'ils aient établi leur campement près de la mare qui se trouve ici. Vous voyez ?

— Parfaitement. C'est aussi visible que le nez au milieu de la figure. Ils se trouvent à l'abri dans un creux de terrain, et, quel que soit le côté par lequel nous arrivions, nous nous trouverons en face de

six carabines. Ne vous tracassez pas : l'argent est aussi en sécurité que s'il était déjà au Mexique.

Niles se mit à rire.

— Il nous suffit de faire fuir le troupeau par ici, et je vous garantis que personne n'arrivera jamais jusqu'au Mexique.

Ferguson se raidit de saisissement. Il imaginait ce torrent de bovins déferlant dans le lit étroit de l'arroyo, écrasant tout sur son passage. Cette seule pensée lui faisait froid dans le dos. Il leva la tête pour rencontrer le regard glacial de Niles.

— Vous oubliez qu'il y a une femme avec ces hommes, dit-il.

— Je n'oublie surtout pas qu'il y a une bande de voleurs de bestiaux et un directeur de ranch qui s'enfuit en emportant de l'argent qui ne lui appartient pas. Voyez-vous une autre manière de les empêcher de partir ?

— Et la fille ?

On eût dit que le visage de Niles était taillé dans le roc, et Ferguson se rappela son ascendance indienne.

— C'est un assassinat ! protesta le jeune homme.

— C'est la justice.

— La justice, allons donc ! Vous ne pensez qu'à cet argent.

Leurs regards, une fois de plus, se croisèrent, chargés d'hostilité.

— Et si je ne marche pas ? demanda Ferguson d'une voix grinçante.

— Vous serez pendu, tout simplement.

Ferguson réfléchissait que cette fille l'aurait volontiers poignardé, alors qu'il gisait, ligoté et sans défense, dans le bureau de Powersby. Tout comme ce dernier, elle avait misé sur cette fuite. Pourquoi la défendrait-il, après tout ? Il haussa les épaules.

— À vous de jouer, murmura-t-il.

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps. Voici comment nous allons procéder.

*

* *

Le revolver crachant le feu, les deux hommes s'élancèrent en direction du troupeau. Pendant un instant, les bêtes restèrent figées, immobiles. Puis, brusquement, elles prirent la fuite, en proie à une panique folle, se précipitant droit devant elles, tandis que Niles et Ferguson hurlaient comme des démons. Des cornes s'accrochaient avec des claquements secs, se brisaient comme du verre. Un des *vaqueros* fonça au triple galop sur Ferguson. Son revolver lança des flammes dans l'obscurité, mais le bruit de la détonation fut noyé dans le roulement infernal des sabots des bêtes qui continuaient leur course aveugle. Ferguson leva son arme et tira. La première balle fit basculer

le *vaquero* qui vida les étriers.

Le deuxième, coincé entre le troupeau et la berge à pic de l'arroyo, fut désarçonné et tomba sous les sabots des bêtes. Les premières disparaissaient déjà dans le lit du cours d'eau où elles poursuivaient leur course, entraînant à leur suite la masse du troupeau qui se comprimait entre les deux berges. Elles semblaient disparaître en mugissant dans les entrailles de la terre. Deux ou trois fois, elles se coincèrent dans le lit étroit, en une mêlée confuse, mais finalement le gros du troupeau réussit à s'écouler. Le roulement sourd des sabots diminua, puis s'éteignit dans le lointain. On n'entendit plus alors que le mugissement plaintif des animaux blessés qui gisaient dans le lit à sec de l'arroyo.

Niles se rapprocha de Ferguson.

— Facile comme tout ! déclara-t-il d'un air d'indifférence.

— J'ose à peine penser à ce que nous trouverons.

— Allons jeter un coup d'œil.

Les deux hommes s'engagèrent dans le lit de la rivière, au milieu des carcasses des bêtes tuées dans cette folle course. Les berges s'élevaient presque à pic de chaque côté, et partout la terre était labourée par les sabots des animaux en fuite. Puis le cours d'eau commença à s'élargir. À droite, Ferguson apercevait maintenant le reflet de la lune sur l'eau de la mare. Tout à côté, se trouvaient les restes de ce qui avait été un campement : des couvertures lacérées et déchirées, des harnais écrasés, et, en un endroit, un amas sanglant de chair et de vêtements : un homme absolument méconnaissable. Puis un second. Et un troisième. Ils devaient sûrement dormir lorsque le troupeau furieux avait déferlé sur eux. Ferguson se sentit près de céder à la nausée. Le shérif s'était arrêté, et, la tête levée, il scrutait les berges de la rivière.

— Descendez ! cria-t-il soudain en tirant son revolver. Et dépêchez-vous, sinon je fais feu.

Ferguson leva la tête à son tour et aperçut deux silhouettes, celle d'un homme et celle d'une femme qui s'accrochaient à la falaise. Par chance, ils devaient être éveillés lorsque le troupeau était passé, et ils étaient grimpés là pour se mettre en sécurité.

Le premier à descendre fut Powersby. Puis Phyllis Longman se laissa glisser derrière lui en se retenant aux aspérités des berges rocheuses. Ses blonds cheveux décoiffés, ses doigts écorchés, elle s'avança d'une démarche chancelante vers les deux cavaliers.

— J'aurais bien dû vous tuer ! cria-t-elle en reconnaissant Ferguson.

Quelques pierres tombèrent du haut de la berge, délogées par un homme qui était monté presque jusqu'au sommet. Maladroitement, il entreprit la descente, s'accrochant des mains et des pieds. Tout à

coup, il perdit l'équilibre. Un cri aigu jaillit de sa gorge, son corps dégringola le long de la paroi verticale au milieu d'une cascade de pierres, et il vint heurter le sol avec un bruit mat.

— Tenez ces deux-là en respect ! ordonna Niles en faisant un signe de tête vers Powersby et la fille.

Il s'avança vers l'endroit où Burlson venait de tomber et mit pied à terre.

— Debout ! dit-il.

— Je peux pas, haleta le métis. J'ai la jambe cassée.

— Dans ces conditions, vous ne pouvez guère m'être utile, répliqua le shérif en braquant son arme sur le blessé.

Une terreur folle apparut sur le visage de Burlson.

— Ne tirez pas ! hurla-t-il d'une voix suppliante.

Imperturbable, le shérif continuait à le toiser.

— Si vous voulez faire des aveux, dit-il, je pourrais peut-être vous ramener à Carido.

— Je vais parler, bredouilla le métis.

— Eh bien, je vous écoute.

Ferguson se demanda quelle sorte de jeu pouvait bien, en ce moment, jouer le shérif. N'était-il donc pas de connivence avec Burlson ?

CHAPITRE XXI

Couvert de poussière, le shérif entra le premier à Carido. Derrière lui, venait Powersby, les poignets attachés au pommeau de sa selle, mais qui se tenait très droit comme à l'ordinaire. Phyllis Longman le suivait, les yeux encore pleins de défi, tandis que Burlson avait le visage ravagé par la douleur. Ferguson fermait la marche.

D'une manière générale, il y avait assez peu de monde dans la Grand-Rue avant la tombée de la nuit, mais aujourd'hui toute la ville semblait s'y être donné rendez-vous. La première pensée de Ferguson fut que tous ces gens étaient en train de commenter l'affaire d'Arroyo Wells. Pourtant, il était impossible qu'ils fussent déjà au courant.

Niles fit halte devant la maison du médecin. À son appel, quelques hommes s'avancèrent pour descendre Burlson de son cheval et le transporter dans le cabinet du docteur. Après quoi, le petit cortège continua sa route jusqu'au tribunal. Niles fit entrer Powersby et Phyllis Longman. Ferguson suivit après avoir attaché les chevaux.

Morgan, le shérif adjoint, était affalé derrière le bureau de Niles, rédigeant laborieusement un rapport. Il se retourna au moment où le shérif franchissait la porte avec les prisonniers, et l'ahurissement le plus complet se peignit sur ses traits bovins.

— Bouclez ces deux-là ! ordonna Niles. Powersby pour vol de bestiaux, la jeune fille pour complicité de vol.

Apparemment paralysé par la surprise, l'adjoint restait immobile, bouche bée.

— Grouillez-vous, bon Dieu ! aboya Niles.

Il détacha les mains de Powersby.

— Videz vos poches ! ordonna-t-il.

Avec un calme imperturbable, l'Anglais déposa sur le bureau les objets qu'il avait sur lui : un couteau à cran d'arrêt, un portefeuille, un peu de monnaie et une montre en or.

— Avez-vous aussi quelques babioles ? demanda le shérif en se tournant vers Phyllis Longman.

— Rien qui puisse vous intéresser ! lança la fille.

Et elle ajouta avec une note de défi dans la voix :

— Fouillez-moi !

Niles haussa les épaules et se détourna. Morgan, qui avait

toujours l'air abasourdi, glissa dans une grande enveloppe les objets que Powersby avait déposés sur la table. Puis, timidement, il fit sortir les deux prisonniers du bureau. Ferguson s'assit sur une chaise et se mit à rouler une cigarette.

— Morgan semble avoir reçu un sacré choc, fit-il remarquer en riant. Je suppose qu'il n'a encore jamais mis une fille en cellule.

— Il a, en effet, reçu un choc, répondit le shérif en s'emparant du rapport auquel Morgan était en train de travailler à leur entrée.

L'adjoint revenait. Il suspendit les clefs à un crochet, au-dessus du bureau, et leva les yeux vers Niles.

— Quelle est cette histoire concernant l'Apôtre ? demanda ce dernier.

— Après votre départ, il a encore pris une cuite, bredouilla Morgan, et il est devenu complètement fou. Il a fichu sa femme à la porte de la maison, puis s'est mis à tirer des coups de revolver par la fenêtre en hurlant comme un possédé. Une balle a tué une femme, une autre a cassé le bras d'un gosse. Alors, quelques hommes ont cerné la maison et, quand ils en ont eu terminé, l'Apôtre avait dans le corps plus de trous qu'une écumoire. En ce moment, il est à la morgue.

C'était donc cela, se dit Ferguson, qui créait l'agitation qu'il avait remarquée dans la rue.

— Rien d'autre à signaler ? demanda le shérif en fixant son adjoint.

— Rien ! répondit Morgan d'un air gêné.

— Vous mentez, sale hypocrite ! Depuis combien de temps me trahissez-vous, hein ?

— Vous... vous plaisantez, Jim, bégaya le bovin.

— Croyez-vous que j'aie envie de plaisanter ? Powersby avait un espion ici même, dans ce bureau ! Vous l'avez prévenu lorsque j'ai engagé Ferguson, et vous l'avez encore prévenu lorsque je suis parti avec ce détachement pour les Painted Hills.

— Vous êtes... dans l'erreur, protesta le shérif adjoint.

Mais la panique se lisait dans son regard.

— Cessez de mentir. Burlson a tout avoué.

Niles s'avança, semblable à un loup qui attaquerait un bœuf, se dit Ferguson. Il agrippa de ses doigts nerveux l'insigne épinglé sur la poitrine de Morgan et tira. La chemise se déchira avec un craquement. Il déposa l'insigne métallique sur le bureau et lança son poing gauche dans l'estomac du gros adipeux qui se plia en deux, le souffle coupé. Au même moment, le droit du shérif se détendit et porta un uppercut terrible à son adversaire qu'il atteignit en pleine bouche. L'homme chancela et leva les deux mains pour se protéger, tandis que le sang coulait de ses lèvres fendues.

— Et maintenant, filez ! hurla le shérif. Je veux que vous ayez

quitté la ville avant le coucher du soleil.

Morgan se précipita vers la porte et disparut. Le shérif se laissa tomber dans son fauteuil.

— Ce gros porc aura tout de même fini de me faire passer pour un imbécile, grommela-t-il.

— Je crois que c'est surtout moi qui suis un imbécile, répondit Ferguson en faisant la grimace. Je vous avais mal jugé.

Les deux hommes tournèrent la tête en même temps. Une femme venait d'apparaître sur le seuil de la porte, hésitant à entrer. Ferguson reconnut aussitôt la femme de l'Apôtre. Elle était vêtue aussi correctement que lorsqu'elle l'avait reçu, quelques jours plus tôt, mais elle avait les traits tirés, et ses cheveux semblaient avoir blanchi.

— Entrez, madame, dit le shérif.

Ferguson se leva et avança une chaise à la femme qui s'assit timidement.

— Je suis venue pour mettre les choses au point, commença-t-elle.

Ses yeux se tournèrent vers Ferguson, et elle ajouta :

— Ce n'est pas ce jeune homme qui a tué Mr Longman.

— Bien sûr que non, dit Niles en bourrant sa pipe. C'est votre mari.

Un éclair de surprise passa dans le regard de la femme.

— Vous le savez donc ! s'écria-t-elle.

— Je m'en doutais. Son mulot avait laissé les empreintes de ses sabots exactement sur la ligne de tir. Ce qui me tracassait, c'était le mobile.

— Il en avait un : le chantage.

— Continuez, madame, dit Niles d'un ton encourageant.

La femme poussa un soupir.

— C'est une longue histoire. Triste aussi. C'était un homme étrange, que je n'ai jamais compris. Quand nous nous sommes mariés, au Texas, il m'avait déclaré qu'il était marchand de bestiaux, ce qui pouvait expliquer ses longues absences. En réalité, il cambriolait les banques. Puis, lorsqu'il a tué le shérif Ferguson, nous nous sommes enfuis dans l'Arizona. Il m'avait juré qu'il allait commencer une vie nouvelle. Alors, Frosty, qui ne faisait jamais les choses à moitié, est devenu prêcheur.

À nouveau, ses yeux se tournèrent vers Ferguson qui était muet d'étonnement.

— Quand ce jeune homme est arrivé à Carido, à la recherche du meurtrier de son père, il est venu chez nous pour demander à Frosty de l'aider. J'avais espéré que mon mari en aurait fini avec tout cela, mais sa vieille brutalité a soudain reparu. Deux fois, il a essayé de tuer ce jeune homme. La première, il a complètement échoué. La

seconde... il a tué Mr Poynter.

Ferguson ne put retenir une exclamation de surprise.

— C'est alors que les ennuis ont commencé. Longman était un chasseur de primes. Il avait appris qu'on offrait une récompense de mille dollars pour la capture de Frosty Furrman. Il est venu chez nous et a accusé mon mari d'être Frosty. Il l'a menacé de le dénoncer s'il ne lui versait pas cette somme. Nous avons payé. Mais Longman ne s'est pas contenté de cela. Il est revenu et il a demandé mille dollars de plus. Frosty a compris qu'il ne cesserait jamais de nous saigner. Alors...

— Il a tué à nouveau, compléta Niles. Ensuite ?

— Sa conscience le tourmentait peut-être, et il s'est mis à boire. Mais il avait toujours été sobre, et le whisky semblait le rendre fou. Peut-être vaut-il mieux qu'il soit mort, après tout.

Le silence plana un moment sur la pièce.

— Si je rédige votre déposition, dit enfin Niles, accepterez-vous de la signer, Mrs Furrman ?

— Certainement.

— Je vous rendrai donc visite chez vous un peu plus tard. Merci mille fois, Mrs Furrman, de nous avoir fourni ces précisions.

— Je suis heureuse de pouvoir venir en aide à ce jeune homme, dit la femme en esquissant un sourire. Il a eu assez d'ennuis.

*

* *

— Eh bien, vous voilà donc innocenté, reprit Niles après le départ de Mrs Furrman. Les événements se précipitent.

— À tel point que j'en suis tout étourdi.

Niles tira un instant sur sa pipe tout en observant son compagnon d'un air pensif.

— Savez-vous qui avait loué les services de cet avocat pour vous défendre ?

— Mrs Furrman ? demanda vivement Ferguson.

Le shérif se mit à rire.

— Pas du tout. C'est June Longman.

— June ! Mon Dieu, ne me croyait-elle donc pas coupable d'avoir tué son père ?

— Non. Et cette affaire a complètement séparé les deux sœurs. Je crois bien que cette jeune fille est la seule personne qui n'ait jamais douté de vous. Mais... je pense que je devrais aller la voir pour la mettre au courant du dénouement. Elle voudra certainement savoir...

Ferguson se leva d'un bond.

— Je peux vous épargner cette corvée, dit-il. J'ai moi-même envie d'aller faire un tour du côté du *Trois L*.

Fin

4^{ème} de couverture

C'est alors que l'un des trois durs se leva d'un bond en portant la main à son revolver. C'était un homme grand et sec, avec une moustache blonde et des yeux hardis. Mais le shérif, avec une rapidité qui tenait du prodige, avait déjà tiré son 45 à crosse de noyer et en abattait le canon d'acier sur le crâne de l'homme qui s'écroula au sol comme une masse. Au même instant, un de ses camarades se leva lui aussi en tirant son arme.

Le shérif, dont l'attention était toujours fixée sur l'homme qu'il venait de mettre hors de combat, se trouvait en état d'infériorité.

1 Chapeaux mexicains.

4 Alcool mexicain, distillé du jus d'une plante appelée
« maguey ». (N. du T.)

5 *Hacienda* : ranch mexicain. (N. du T.)

6 Petit pistolet américain, de calibre 41, ainsi dénommé d'après son inventeur. (N. du T.)

7 Terme péjoratif désignant les Mexicains. (N. du T.)